



BIOGRAPHIE DE FORTUNÉ CHAILAN

Lire les ouvrages d'un poète sans connaître sa biographie, c'est n'éprouver un plaisir qu'à demi. En effet, la lecture d'un drame, d'un poème, d'un roman, ces expressions vraies de l'âme et de l'imagination, puise un charme nouveau dans la connaissance du caractère, des habitudes ou de la position sociale de l'écrivain.

Le roi Lear et *Macbeth* n'engendrent-ils pas une admiration plus grande quand on sait que parti de si bas, Shakespeare était arrivé si haut?

Que de larmes dans les yeux quand on songe au poison de Chatterton?

Quels frissons n'éprouve-t-on pas, alors que les strophes de la *Jeune captive* vous font rêver au couperet de Chénier?

Et la démence du Torquato ne donne-t-elle pas à *Clorinde* et à *Armide* des prestiges inconnus?

En général, nous savons les traits les plus saillants de la vie de presque tous les écrivains, qu'ils appartiennent à la littérature étrangère ou française; et cependant, nous ignorons, nous Provençaux, ce qu'étaient les plus fameux de nos troubadours. Voyez de nos jours même, combien peu l'on a écrit sur les poètes de la Provence ancienne et moderne, dont les vers sont dans toutes les bouches.

Qui pourrait nous dire les faits et gestes de Labelaudière, de Gros et même de Pélabon, l'auteur de ce chef-d'œuvre que l'on nomme: *Maniclo*?

Qui se doute aujourd'hui qu'un auteur dramatique nommé Carvin, égayait notre enfance avec ses comédies, parmi lesquelles on remarque avec juste raison: *lou Barbier Rasofin*, *Jean dé Cassis*, *Mesté Barna*, ouvrages d'une poésie quelquefois bien terre-à-terre, mais toujours pleine d'observation?

Croyez-vous donc que plus tard on ne serait pas heureux de savoir ce qu'était le chancre de cette immortelle trilogie qui a nom *Chichoix*, ainsi que le populaire auteur de: *Quès pas feignan quès pas grouman*, Gellu, qui se serait fait un nom seulement par deux de ses fougueuses chansons?

Vite, donc, à l'œuvre, Messieurs les poètes provençaux; faites crayonner votre biographie; et en cela, suivez l'exemple que vous a donné cet excellent Pierre Bellot que je dois féliciter d'avoir confié cette agréable tâche à la plume amie et savante d'un homme profond en littérature provençale, M. l'avocat Bory, qui, dans ce moment, travaille avec ardeur à nous donner une notice biographique complète du père de notre poésie nationale, Labelaudière.

Parmi les rares poètes qui ont pris rang sur le Parnasse provençal, Chailan occupe sans contredit une place glorieuse. Quelques-unes de ses poésies frappées au bon coin de la vérité, sont devenues célèbres, et d'une popularité incontestable. *Leis Amours de Vanus*, et *leis Quichiès* sont aujourd'hui deux morceaux classiques que l'on récite en soirée comme on déclame le *Songe d'Athalie* ou les imprécations de *Saint-Vallier*. Aussi, peut-on avec juste raison, appliquer à Chailan ce refrain du Grand poète moderne:

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit dans cinquante ans,
Se connaîtra pas d'autre histoire.

Et puisque chacun sait par cœur *son* Chailan, comme disent les philologues (l'ouvrier, le campagnard ou l'homme du monde), il faut bien qu'on apprenne à chacun ce qu'était son poète favori; et pour cela je réclame toute l'indulgence du lecteur qui me pardonnera ce léger retour vers l'horizon littéraire, entrepris en souvenir d'un ami qui, par son caractère, son esprit et la bonté de son cœur, a laissé parmi nous des souvenirs ineffaçables.

Paul-Sébastien-Antoine-Fortuné Chailan naquit à Aix le 20 janvier 1801. Ses parents l'envoyèrent faire ses classes au Lycée Impérial de Marseille, qu'il quitta en 1814, à la suite des évènements politiques de ces temps-là.

Quatre ans après, le jeune Chailan reçut une nomination d'employé à la Prefecture du département de la Loire.

Mais, comme pris de nostalgie sous un ciel si brumeux, il retourna dans le pays de ses premières années, aux tièdes rayons du soleil marseillais. Là il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques et des langues étrangères; et ce fut quelques mois après son retour dans la cité phocéenne qu'il se maria, les lectures scientifiques et littéraires ne lui ayant point fait oublier tout le bonheur qu'on attend de la vie domestique.

Sans troubles, sans passions, Chailan vivait donc parfaitement heureux au milieu de ses livres qu'il chérissait et de sa famille qui l'idolâtrait. Il comptait autant d'amis que de connaissances, et son affabilité jointe à son désir de rendre toujours service, le faisait rechercher de chacun. Mais, jeune encore, il fut atteint, le 28 février 1839, d'une pneumonie grave qui, passée à l'état chronique, l'emporta, après bien des douleurs et des larmes, le 24 décembre 1840, à onze heures du matin.

Voilà ce que fut l'homme.

Qu'il me soit permis maintenant de dire quelques mots sur l'écrivain.

Les ouvrages de Chailan se divisent en deux parties; car il y avait chez l'auteur du *Gangui* une organisation double: l'intelligence littéraire et scientifique. Il savait passer avec bonheur des chiffres aux alexandrins; et les théorèmes de trigonométrie n'avaient point éteint chez lui l'étincelle du poète. Et d'abord, en dehors des travaux dictés et écrits par le cœur, il composa en 1821, un *Cours de théorie pratique du jaugeage des tonneaux*.

Puis, comme pour faire diversion, il donna sur le Gymnase de Marseille, alors Théâtre-Français, un mélodrame (le mélodrame était en ce temps-là dans toute sa puissance): *Jules César ou le siège de Marseille*. Cette pièce en trois actes, représentée le 27 décembre 1827 avec succès, était interprétée par trois artistes qui se sont fait depuis une juste célébrité dans les fastes dramatiques de la province: Mme Belfort, comédienne passionnée, jouait Belielis, la fille d'Ariston; Le jeune Victor qui, dans les sombres compositions de *Ducange et de Pixérécourt*, révolutionnait alors le public du Théâtre-Français par son jeu bouillant et sa voix pleine de vibration, était un magnifique Jules-César. C'est ce même artiste qui plus tard, façonné aux bonnes lois de la diction et des caractères, se transformait en Victor Genin, au bruit des applaudissements d'un public idolâtre. En dernier lieu, Caius-Trébonius, était le partage d'un acteur hors ligne pour l'interprétation des figures ignobles; je veux parler de Saint-Amand qui s'acquittait sur notre deuxième scène une gloire de félon et de traître que pas un de ses successeurs n'a pu dépasser encore.

Cependant, l'auteur voyant la parcimonie avec laquelle le directeur avait monté cet ouvrage à grand spectacle, retira son *Jules-César* qui ne pouvait trouver sur le Théâtre-Français, si burlesque et si enfumé, toute la pompe nécessaire à la représentation d'une si gigantesque époque.

La retraite de *Jules-César* ne refroidit pas cependant la verve dramatique de Chailan, car, le 14 août de la même année, et sur le même théâtre, il donna une petite comédie: *le Magicien par Hasard*, espèce de satire contre un prestidigitateur en renom qui émerveillait Marseille par ses féeriques enchantements.

Chailan, qui était un écrivain infatigable, occupait encore les rares loisirs que lui laissait son état de jaugeur à travailler au journal littéraire: *la Boussole*, espèce de *Figaro* provincial, où l'on frondait à la façon de Grimm, les petits ridicules du moment.

En 1834 Chailan, redevenu l'homme des chiffres et du calcul, publia un livre fort estimé et d'une importance commerciale incontestable, intitulé: *le Rytholomètre, ou table générale des mesures de capacité employées pour les liquides dans les principales villes de commerce de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, du Levant, etc., etc., mises en rapport avec l'hectolitre de France*. Plus, des *Tables pratiques des capacités des segments des tonneaux destinées au transport des liquides sur les principales places du monde*.

C'est encore dans cette même année qu'il créa la *Verge métrique à l'usage des jaugeurs du commerce* qui fut acceptée par l'autorité locale le 26 avril, que l'on mit immédiatement en pratique sur *l'ordonnance du ministre du commerce*, et dont les *jaugeurs* se servent encore aujourd'hui.

Depuis longtemps Chailan faisait en amateur de la poésie provençale, et n'ajoutait aucune importance à ces charmantes choses que quelques initiés intimes avaient seuls l'heureux privilège d'entendre; et dans les soupers d'amis, alors que la gaîté du dessert devenait communicative, il récitait au milieu des applaudissements et des rires homériques, ces excellentes études de mœurs qui, peu à peu, passaient de bouche en bouche, et firent sa réputation avant même qu'il les eût livrées aux casses de l'imprimeur.

Aussi, quand il allait faire quelques excursions artistiques dans certaines localités des Bouches-du-Rhône et du Var, les sociétés de ces petits pays, heureuses de sa présence, donnaient-elles des fêtes en son honneur; et c'est au retour de ces voyages pleins de poésie qu'il visita la Sainte-Beaume et qu'il publia, en une brochure ornée de lithographies, la relation exacte de ces lieux d'une nature si vivace et si palpitante de souvenirs.

Enhardi par les encouragements de ses nombreux amis, et tournant encore une fois les yeux vers la porte du théâtre qu'il aimait avec passion, Chailan entreprit de nouveau un ouvrage dramatique. Seulement, jetant au loin la toge romaine et descendant des hauteurs des rostres, il écrivit en vers provençaux ce qu'il voyait, ce qu'il entendait chaque jour devant les boutiques marseillaises, et nous ne tardâmes pas à voir le rideau du Gymnase se lever sur *lou Paysan et lou Pastissier*.

Mais hélas! la plupart de ces gens qui riaient et qui battaient des mains ce soir-là ne pensaient pas que le héros de la fête manquait à cette réunion, et que, cachée à tous les regards, la famille les yeux gros de

larmes était heureuse une fois encore de voir les compatriotes du poète rendre justice à son incontestable mérite. Quelques autres, honorant par leurs chaudes approbations la mémoire d'un homme de bien et d'un écrivain consciencieux, ressuscitaient dans le cœur de chacun de sympathiques souvenirs. Oui, le pauvre Chailan était mort sans avoir eu la satisfaction de voir représenter son œuvre dont on doit le *lancement* sur le théâtre à l'heureuse initiative d'un de ses plus proches parents connu dans la littérature marseillaise par de bons et loyaux succès dramatiques.

La pièce obtint donc de nombreux applaudissements; et je me souviens, à propos de cette comédie, que les artistes qui, aux répétitions *du Paysan et du Pastissier* avaient trouvé que la fin de l'ouvrage manquait d'un léger coup de fouet, comme on le dit dans le monde des coulisses, me prièrent de leur *confectionner* un couplet final de circonstance, et j'eus ainsi le bonheur de recevoir, dans cette mémorable soirée, les miettes des bravos dévolus à mon ami.

Bien que *leis Quichiés* et *leis amours de Vanus* n'aient pas été écrits pour la scène, ils ont eu cependant les honneurs de la représentation, toujours sur le théâtre des premiers succès de Chailan.

Il y avait à cette époque un ouvrier peintre nommé Joseph qui, sous le costume de paysan des environs de Marseille, déclamaient *leis Quichiés* et *leis amours de Vanus* avec une verve, une justesse d'intention, et une naïveté d'allures à nous rappeler Brunet, Odry et Vernet, ces rois de la bêtise. Ce dernier monologue surtout obtint un nombre infini de représentations. Le dimanche, la simple annonce *deis Amours de Vanus* sur l'affiche, était pour le caissier une des plus puissantes amorces théâtrales. Le public aimait à se reposer sur cette excellente farce, des coups de poignards, des échafauds et des coupes empoisonnées dont regorgeaient alors nos drames romantiques.

Mais de tous les ouvrages de Chailan, celui qui est le plus sérieux et qui a dû lui coûter le plus de recherches et bien des compilations, c'est *l'Histoire du Choléra-Morbus*, qu'il publia en collaboration du savant et modeste historien marseillais M. Augustin Fabre. Quant au *Gangui* ce fut sa dernière publication; et ce n'est que comme auteur de cette série spirituelle et bouffonne de contes et d'histoires que j'ai à le présenter au lecteur.

Comme on le voit, Chailan a beaucoup écrit, et encore je n'ai point parlé de ses excellents rapports sur les ouvrages de M. César Moreau, sur la loterie en France et particulièrement à Marseille, etc., etc. Mais il aurait bien plus écrit si la terrible maladie dont j'ai parlé plus haut n'était venue l'arrêter au milieu de ses études et de ses travaux. Il avait alors bien des projets en tête: et pendant que l'affection de poitrine minait à chaque seconde cette heureuse organisation, il rêvait toujours à sa chère poésie qui avait fait ses délices, et dans laquelle il cherchait encore à trouver un soulagement à ses douleurs.

A propos de cette deuxième édition du *Gangui*, je pourrais bien me livrer à quelques considérations touchant le faire et le genre de Chailan; mais je ne crois pas que ce soit *hic locus*, pour me servir de l'expression d'Horace.

Tout le monde a eu, tout le monde aura encore le *Gangui* entre les mains. Chacun pourra donc le lire, le commenter, et l'apprécier à sa juste valeur. Or, comme dans tout ce qui sort de la main des infimes mortels, il y a bien çà et là quelques imperfections de style, quelques incorrections dues à la facilité et à la rapidité avec lesquelles écrivait notre poète.

Mais le lecteur, je pense, passera outre sur ces légères inadvertances qui ne déflorent en rien le charme de sa versification originale, et de ses pensées toujours vraies. Aussi, je suis certain que le rétheur le plus difficile, l'épilogueur le plus scrupuleux, dira en tournant le dernier feuillet du *Gangui*:

Ma foi, j'ai ri, me voilà désarmé!...

Voilà ce que fut l'écrivain.

Chailan dut naturellement être récompensé de tous ses utiles travaux; et c'est avec la plus grande satisfaction que fouillant dans ce passé amical, je vais donner la nomenclature des honneurs qu'il reçut, et qu'il méritait à tant de titres.

Ainsi, son *Histoire du Choléra-Morbus* lui valut deux grandes médailles d'or; l'une, de Sa Majesté le grand duc de Toscane, et l'autre, de Sa Majesté le roi des Pays-Bas.

La création de la verge métrique attira l'attention de Son Excellence le Ministre de l'intérieur, qui lui accorda une médaille d'or, à l'effigie du roi Louis-Philippe.

La Chambre de Commerce de Marseille lui vota, elle aussi, une récompense pour son ouvrage: le Rytholomètre.

En 1838, et le 29 mai, Chailan reçut, pour les services qu'il rendit pendant l'épidémie du choléra à Marseille, une médaille comme récompense civique.

De plus, différents ouvrages littéraires et scientifiques lui valurent trois médailles de la part de la Société de Statistique de Paris et de Marseille.

D'après tout ce que je viens de relater, il est facile de déduire que Chailan devait faire partie d'une foule de Sociétés savantes.

Et d'abord, en 1829, il fut un des fondateurs de l'Athénée de Marseille dont la tribune professorale retentissait chaque jour des leçons d'hommes éminents dont l'avenir n'a point démenti ce qu'on était en droit d'attendre d'eux.

Le 1er décembre 1830, il fut nommé secrétaire de la Société de Statistique de Marseille dont il était membre depuis quelque temps; et le 15 février de la même année, il avait été reçu membre correspondant de la Société Philotechnique de Castelnaudary.

L'Académie de l'Industrie Agricole Manufacturière et

Commerciale le recevait dans son sein le 19 juin 1839; et déjà en 1834, le 8 octobre, il avait eu l'honneur d'être reçu dans la Société Royale d'Emulation d'Abbeville.

Enfin, pour compléter cette série d'honneurs académiques, je ne dois pas oublier de consigner encore que le 1er janvier 1836, il reçut un diplôme de membre correspondant de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts du département du Var; et le 2 janvier 1838, il entra en qualité de membre actif dans la Société, portant le même titre, de la ville de Marseille, où plus tard j'eus l'honneur de siéger à ses côtés.

Voilà ce que fut Chailan.

Marseille, 15 octobre 1853.

Le Dr A. GOY.

PRÉFACE

On appelle *gangui* une sorte de filet de pêche: ce mot est français; on le trouve dans presque tous les lexiques, depuis le volumineux Trévoux, jusqu'au dictionnaire des dictionnaires de mon savant homonyme Napoléon Landais. C'est un des nombreux emprunts que la technologie française a faits au provençal. Il serait donc superflu d'en donner ici l'explication, si la plupart des auteurs ne s'étaient trompés sur le sens propre qui lui appartient. Les uns le font synonyme de *bregin*, d'autres le confondent avec *l'eyssaugue*. Rien de tout cela n'est exact. Le *gangui* est un filet, *sui generis*, comme disent les chimistes. Nos pêcheurs du quartier de Saint-Jean, qui, depuis les Phocéens, l'ont conservé sans altération, en savent plus sur ce sujet que tous les lexicographes du monde. C'est sous leur dictée que j'écris.

Le *gangui* est une longue poche formée de mailles fortes et serrées, à l'ouverture de laquelle est fixée une barre de fer toute droite, qui occupe à peu près un tiers de la circonférence de cette poche; le reste de l'orifice est garni de gros morceaux de liège; à la barre de fer sont attachés des cordages que l'on nomme *dragues*. Pour pêcher avec le *gangui*, ou, suivant la locution provençale, *pour faire le gangui*, on se met ordinairement en bateau; on choisit un fond uni, et l'on file doucement l'appareil à la mer; la barre va au fond et le liège, en flottant, maintient ouverte la poche, dont l'orifice prend alors la forme d'un demi-cercle.

Le bateau, auquel les *dragues* sont amarrées, s'aide de la voile et de la rame, et remorque le filet béant qui engloutit tout ce qui se trouve sur son passage. On prend de tout à cette pêche, coquillages et plantes marines, gros poissons et menu fretin; le *gangui* ne choisit pas et ne dédaigne rien.

Tel est le *gangui* proprement dit, celui qui depuis deux mille quatre cents ans, est en possession de sillonner notre golfe et d'alimenter nos tables, sans avoir jamais changé de forme ni de nom.

Passons maintenant au livre qui porte ce titre original, mais parfaitement justifié par la pensée ingénieuse de l'auteur. Après avoir, un beau jour, réuni ses poésies pêle-mêle devant lui, Chailan s'est dit: — Je viens en quelque sorte de *faire le gangui* dans mon portefeuille; je l'ai fouillé comme le filet « fouille la mer; la pêche est bonne; eh bien! jetons tout cela au public comme tout cela m'est venu, sans

ordre et sans choix. Seulement offrons le contenant pour le contenu, et, par métonymie, appliquons au poisson le nom du filet qui l'a fait prendre.

C'était là une idée heureuse et aussi complète que possible; rien n'y manquait, pas même la légère teinte de modestie qu'un poète est toujours tenu de se donner quand il livre son œuvre au public. On sait, en effet, que le poisson pris au *gangui* ne jouit pas de la meilleure réputation chez les gourmets. Placer ce mot à la première page d'un recueil de vers, c'était manifester finement cette sage défiance de soi-même, qui n'a jamais manqué son effet.

Je ne sais pourquoi Chailan ne s'en est pas tenu là et s'est persuadé qu'entre son titre si spirituellement choisi et ses charmantes poésies, il fallait de toute nécessité coudre sous le nom de préface, un lambeau de prose sur notre vieux langage. Je m'explique moins encore pourquoi lui, qui manie la période française aussi bien que l'hémistiche provençal, il a jeté les yeux sur moi pour cette tâche dont il pouvait s'acquitter mieux que personne.

Serait-ce que la sévérité dont je me suis armé parfois envers lui m'aurait mérité sa confiance, lorsque dans l'intimité du cabinet il m'initiait le premier aux inspirations de sa muse? Serait-ce qu'il aurait voulu m'offrir généreusement, en face même de son œuvre, une place où je pusse justifier mes observations pointilleuses et mes critiques de détail? S'il en est ainsi, ami, je te remercie, et pour ta confiance qui me touche et pour ta générosité qui ne m'étonne pas. Mais lors même qu'il me resterait à épiloguer sur quelques-uns de tes jolis vers que j'admire plus que personne, ce ne serait pas ici le lieu que je voudrais choisir pour donner carrière à mes commentaires frondeurs; puis, ton ouvrage ne serait pas seul en cause, car ce n'est point sur un exemple unique, ni sur un fait isolé que s'appuie mon opinion, peu importante d'ailleurs, touchant la poésie provençale contemporaine; mon droit de haut justicier en cette matière, que ton amitié a bien voulu admettre, n'est pas suffisamment établi pour que tes nombreux émules voulussent, eux aussi, s'y soumettre sans preuves, et ces preuves nécessiteraient des développements sous lesquels ton livre serait étouffé moralement et physiquement. Arrière donc toute pensée critique; et puisqu'il me faut, bon gré mal gré, écrire une préface, faisons-la courte et surtout inoffensive.

Il n'existe aucun monument du langage usité chez les anciens habitants de la Provence. On peut regretter sans doute qu'il en soit ainsi, mais on ne doit pas s'en étonner. Qu'étaient les Liguriens avant la fondation de Marseille? Des hommes sans lois, sans industrie, sans arts; des barbares n'ayant d'autre droit que la force, d'autre asile que des creux de rochers ou de grossières cabanes; d'autres moyens d'existence que la pêche et la chasse; de vrais sauvages enfin, absolument semblables à ceux dont nous entretenons les relations des voyageurs. Les peuples, à cet état d'enfance, ne transmettent leur langage que par la communication orale; les hiéroglyphes, les quipos, les alphabets sont les produits de civilisations avancées, dont les Liguriens étaient encore bien éloignés, lorsque les aventuriers de Phocée abordèrent chez eux.

L'arrivée des Grecs dans la Ligurie fut le commencement d'une ère unique dans les fastes de l'antiquité, et dont en général les historiens se sont trop peu occupés. Les nouveaux venus ne procédèrent point par la voie des armes, comme l'ont fait plus tard les Romains; s'ils eurent plusieurs fois à se défendre contre les peuplades voisines dont leurs richesses excitaient la cupidité; ils ne furent jamais agresseurs, et n'employèrent jamais la guerre comme moyen de conquête. Doués au suprême degré de cette haute intelligence du commerce, qui est encore la faculté la plus développée chez leurs descendants, à une bataille gagnée ils préféraient la fondation d'une colonie; à la plus belle victoire, la création d'un marché ou l'établissement d'une communication nouvelle. Ce système de propagande pacifique et bienfaisante qui, de la part des Marseillais, paraît moins avoir été le résultat des circonstances que celui d'un plan réfléchi et fidèlement exécuté, était de nature à amener sûrement la civilisation du pays. En effet, les barbares s'adoucirent, leurs mœurs changèrent, leur langage s'effaça graduellement devant le dialecte ionien, qui devint au loin la langue dominante. Les caractères de l'alphabet grec, le premier dont nos contrées aient eu connaissance, se répandirent tellement que cinq siècles et demi après la fondation de Marseille, César les retrouva chez les montagnards de l'Helvétie, qui, ne sachant pas un mot de grec, les employaient néanmoins pour écrire leur propre idiome.

Ce qu'il y a de plus vivace chez les peuples, c'est leur langue. Le ligurien, dépossédé par le grec, ne dut pas tomber dans un complet oubli ni disparaître entièrement du commerce des hommes; il dut au contraire déteindre sur la langue nouvelle et donner naissance à un patois mi-parti de l'un et de l'autre, à l'usage des derniers rangs de la société, les plus rebelles, comme on sait, à toute innovation. C'est de cette manière qu'un certain nombre de mots liguriens ont traversé les siècles, et sont venus jusqu'à nous. Il n'existe de ce fait nulle preuve directe, car, je le répète, nous ne possédons aucun monument du dialecte usité chez les anciens habitants de la Provence.

Mais le fait est probable, parce qu'il est rationnel et conforme à ce qui se passe tous les jours dans les altérations que se font éprouver mutuellement deux idiomes vulgaires mis en contact. Il y a des patois de cette sorte sur toutes les frontières. D'ailleurs, en étudiant le provençal avec quelques soins on y découvre bientôt des expressions qui ne procèdent ni du grec ni du latin, qui même n'ont d'analogie avec aucun des dialectes connus. Comme ces termes sont en assez grand nombre, qu'ils conservent entre eux un air de famille et de sauvage parenté impossible à méconnaître, on est bien forcé de conclure qu'ils doivent provenir d'une commune origine, d'une langue perdue dans la nuit des temps. Or, quelle pourrait être cette langue sinon la ligurienne? Cette conclusion acquiert tous les caractères de l'évidence, lorsqu'on observe que la plupart de ces expressions se retrouvent à peu près les mêmes dans les patois du comté de Nice et de la côte de Gênes, qu'habitèrent aussi des tribus liguriennes.

La période grecque fut pour Marseille une époque de haute renommée littéraire: ce fut alors qu'on vit de toutes parts affluer dans ses écoles la jeunesse avide de science et de bonnes études; ce fut alors que ses académiciens révisèrent le texte d'Homère déjà altéré par les siècles; ce fut alors qu'elle mérita et obtint le surnom d'Athènes des Gaules.

Ce n'est pas à dire pour cela que, même au plus beau moment de cette illustration, tout le monde, dans notre ville, parlât également bien le grec. Cette suprême perfection ne s'est jamais réalisée en aucun lieu, parce qu'elle est impossible: au-dessous de toute langue vivante, il y a une corruption de cette langue; tandis que les classes instruites la conservent et l'épurent, les autres classes la dénaturent toujours plus ou moins. Je ne conçois d'exception à cette remarque que pour les sauvages, qui parlent tous aussi bien ou aussi mal les uns que les autres. Quant aux nations civilisées, il est certain que les matelots de la cité phocéenne ne s'exprimaient pas comme leurs Timouques, et que le langage de la populace de Rome s'éloignait autant de la phrase cicéronienne que le style de Châteaubriand peut différer de l'argot des faubouriers de Paris.

De tout cela il résulte qu'au temps des Phocéens, le grec fut bien réellement la langue dominante dans la Ligurie, celle des écoles, des rétheurs et des savants; mais que parallèlement à ce dialecte correct et épuré, il y eut aussi un grec vulgaire sur lequel la langue des indigènes influa au point d'en faire un patois gréco-ligurien que nous devons accepter comme la première base du provençal. Cet amalgame commença dans la ville de Marseille, et se propagea ensuite de proche en proche à mesure que les Marseillais agrandirent le cercle de leur action; or, l'on sait que toute la côte depuis Nice jusqu'en Espagne fut peuplée de leurs colonies et que leurs relations s'étendirent à de grandes distances dans l'intérieur.

A l'influence marseillaise succéda la domination des Romains; lorsque Rome avait conquis un pays, elle y implantait ses lois, son administration, ses mœurs, son langage; elle le scellait du nom de province et tout était dit. Ce pays ne s'appartenait plus; ce n'était plus l'Egypte, le Pont ou l'Illyrie; c'était une chose de Rome, une région que Rome tenait pour bien et dûment liée, pour bien et dûment enchaînée, *pro vincatâ regione*, une province enfin. Et telle était la puissance d'absorption du colosse romain, que toute la terre connue dû subir la flétrissure de cet appellatif. La Ligurie ne pouvait faire exception; on a quelque part reproché aux Marseillais d'y avoir attiré les Romains, leurs dangereux amis. Ce reproche est mal fondé; un peu plus tôt, un peu plus tard, la Ligurie devait être soumise à la commune loi. Tout prétexte n'était-il pas bon aux Romains? Un filet d'eau tiède motivait un établissement thermal; aux thermes l'on joignait un camp, au camp succédait une colonie; puis la colonie devenait une imposante cité d'où l'esprit envahisseur rayonnait en absorbant tout ce qui se trouvait à sa portée. La fondation d'Aix et celle de bien d'autres villes ne furent que des jalons de l'ambition romaine. En passant sous les fourches de Rome, la Ligurie perdit son individualité beaucoup plus complètement qu'aucune autre contrée; son nom même périt. Les Romains disaient entre eux: la province d'Ibérie, la province d'Afrique; mais ils ne dirent pas: la province de Ligurie.

L'assimilation avait été si entière, si intime, que la Ligurie ne fut plus pour eux que la province romaine, *provincia romana*, ou la province tout court, *provincia*, c'est-à-dire la province par excellence, la région la mieux liée, la mieux enchaînée, la plus province des provinces.

Avouons pourtant que la Ligurie n'eut guère à regretter d'être devenue ainsi partie intégrante du territoire de Rome. Loin de s'arrêter, la civilisation reçut une impulsion plus vigoureuse; seulement de grecque et de marchande qu'elle était, elle devint romaine et conquérante. Alors les proconsuls couvrirent le sol d'immortels monuments et le sillonnèrent de voies magnifiques; les patriciens y édifièrent leurs palais et leurs villas; les trésors du monde entier, que Rome volait, y coulèrent à pleins bords et enrichirent le peuple; les mœurs latines, en se fondant avec les mœurs ioniennes des cités du littoral, perdirent ce qu'elles conservaient de rude et d'abrupte, et produisirent cette fleur de civilisation, ce suprême bon ton dont Marseille était et fut encore longtemps l'école et le modèle.

Dans ce débordement de Rome en Provence, l'envahissement le plus remarquable fut celui du langage. Ici s'applique surtout l'observation que j'ai déjà faite touchant le parler populaire qui accompagne côte à côte toute langue vivante. Deux variétés du même idiome furent importées par les Romains, l'une, le latin correct, langue des auteurs et du gouvernement, que se hâtèrent d'étudier les fonctionnaires, les gens riches et les savants, usurpa peu à peu la place du grec et le supplanta dans la sphère élevée qu'il occupait. Ce latin, soigneusement enseigné dans les écoles de Marseille, fut loin de s'y altérer; bien au contraire, ces écoles brillèrent d'un éclat plus vif que jamais, et les Romains eux-mêmes y envoyèrent élever leurs enfants. Lorsqu'enfin arriva pour cette langue l'instant de la décadence, elle n'eut pas lieu en Provence plus tôt ni autrement que dans le reste de l'empire; on y parla toujours le latin aussi purement que partout ailleurs. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, Pétrone, Marseillais élevé à Marseille, écrivait aussi bien, sinon mieux que Lucain, qui vivait à la même époque; et quatre siècles plus tard, nous ne voyons pas que la latinité de Victorin, autre Marseillais, ait été pire que celle de ses contemporains.

Je me trouve, dans ce qui va suivre, en désaccord complet avec la plupart des écrivains qui ont traité de la langue provençale, et c'est pourquoi je voudrais pouvoir étayer ce que j'avance par un faisceau de preuves suffisantes; mais, pressé par le temps et par l'espace, je ne puis qu'indiquer mon opinion dont le développement exigerait un ouvrage *ex professo*.

On a admis la corruption du latin comme l'élément principal du provençal ou plutôt du roman qui l'a précédé; cela est vrai, si l'on veut convenir que cette corruption est antérieure à l'époque de la décadence, qu'elle existait au plus beau de la plus belle latinité, enfin qu'il y a eu de tout temps à Rome un patois romain. Ce patois fut la variété introduite en Provence par la foule des légionnaires, des affranchis et des esclaves; ce fut l'unique latin qu'étudiât le peuple en le superposant au greco-ligurien. Du mélange des trois idiômes naquit la Romane. Cette langue serait donc beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit communément, et daterait de l'invasion même des Romains. Elle ne devrait rien à la décadence du latin auquel depuis de longues années elle n'avait plus rien à demander, riche qu'elle était des emprunts qu'elle lui avait faits tant qu'elle avait voulu.

Je ne sais pourquoi l'on a fixé au Moyen Age la formation de la langue romaine, en admettant toutefois sa filiation latine; qu'elle qu'ait été la décadence du latin, cette belle langue n'a pas cessé de se conserver, sinon élégante, du moins exempte de fautes grossières, ne fut-ce que dans les livres de liturgie et dans les offices des moines. Les documents où on la trouve mélangée de quelques mots vulgaires, ne détruisent pas ce fait. Pour que la romane eût pu se former ainsi qu'on le prétend, il aurait donc fallu qu'il arrivât tout-à-coup ce qui n'avait pu arriver depuis la fondation de Rome; il aurait fallu que le latin enfantât un patois.

L'existence d'un dialecte vulgaire à Rome peut, du reste, se déduire directement; une étude attentive et comparée des auteurs latins, et particulièrement des comiques Plaute et Térence, en convaincra les plus incrédules. L'idiome populaire y a laissé ça et là des empreintes qu'il n'y a plus qu'à reconnaître et à recueillir. C'est un travail long et ardu dont une rapide lecture m'a indiqué les premiers rudiments, qu'un autre plus habile et plus patient réunira sans doute quelque jour.

Ces preuves manqueraient, que le nom seul de la romane, *lingua romana rustica*, aurait dû mettre les écrivains sur la voie: *romana*, c'est la langue de Rome, mais ce n'est pas la langue latine: *romana rustica*, la seconde épithète complète l'idée: c'est la romaine rustique, le langage des rustres, le patois de Rome. L'appellation est parfaitement juste et de la plus rigoureuse exactitude.

Dès le commencement de l'époque romaine, le roman se trouva donc constitué pour ainsi dire en Provence, car ses trois principaux éléments furent dès lors mis en contact: d'un côté le ligurien et le patois grec déjà fondus et amalgamés; de l'autre le patois latin prêt à se combiner avec eux. Le temps se chargea de brasser cet alliage, auquel les trois idiomes concoururent dans une proportion parfaitement en rapport avec la place que chacun des trois peuples occupa tour-à-tour dans l'histoire du pays. Le vieux ligurien, privé de signes représentatifs et battu en brèche depuis de longues années par le grec, n'y contribua que pour la moindre part; le grec y conserva mieux que des mots et y introduisit des locutions, des tours de phrase, des règles de syntaxe; le patois latin, comme habitué à tout envahir, s'y établit largement et lui imposa son nom en signe non équivoque de sa prépondérance.

On sent bien qu'en énonçant ces données, je ne puis avoir la prétention de les rendre applicables à tous les lieux dont la romane est devenue le langage dominant; les combinaisons ont dû varier souvent; mais il me suffit qu'elles soient vraies pour Marseille et pour ses environs, où il faut incontestablement chercher le premier berceau du provençal.

A la chute de l'empire romain, il s'opéra un prodigieux déplacement parmi les hommes: durant plusieurs siècles des nations entières se ruèrent les unes sur les autres, et sillonnèrent l'Europe dans

toutes les directions. Ce fut le temps de la décadence du latin; ce fut l'époque où il passa de l'état de langue vivante à celui de langue morte. Logiquement il devait en être ainsi: le latin ne devait pas survivre au gouvernement dont il était le dialecte officiel. Quant au roman, il résista, parce qu'il était le langage du peuple et que les peuples ne périssent pas. C'est à peine s'il se laissa entacher par quelques mots de langues barbares, faciles à énumérer, vu leur petit nombre.

Cependant, ces siècles malheureux virent les écoles fermées, les académies disparues, les foyers de lumière éteints, les derniers vestiges des connaissances humaines presque effacés. Le peu qui avait pu échapper au naufrage s'était réfugié à l'ombre du cloître, dernier asile du latin qu'on n'enseigna plus autre part. En de telles circonstances, le roman accomplit un immense progrès, et s'étendit, non plus géographiquement, mais en remontant du peuple aux grands, des classes inférieures aux classes éminentes de la société; il advint, en un mot, ce qui adviendrait à Paris, par exemple, si l'enseignement du français venait à être supprimé; tout le monde finirait par y parler le patois parisien; de même qu'en Provence, l'enseignement du latin ayant à peu près cessé, petits et grands se mirent à parler l'idiome vulgaire ou le roman.

Lorsque enfin, le goût des lettres renaquit, lorsque le feu sacré se ralluma, ce ne fut pas au flambeau de l'antiquité qu'on alla demander une étincelle; entre le passé et le présent, la chaîne était rompue. Un ordre d'idées nouveau avait présidé à une civilisation toute nouvelle: la palingénésie était complète; la littérature qui suivit cette transformation n'eut ni antécédents, ni modèle; elle fut originale comme la société qu'elle exprimait. On comprend que je veux parler du temps de la chevalerie et des troubadours. Sous la plume de ses maîtres du gai-savoir, dont trois à quatre cents nous sont connus par leurs œuvres, la romane s'épura, s'assouplit, se façonna, se prêta à tous les caprices de la pensée, à toutes les formes du style, à tous les artifices de la versification.

Le goût des lettres se répandit des palais des rois aux cabanes des plus humbles vassaux. Richard cœur-de-Lion et l'empereur Frédéric Barberousse s'essayèrent à faire des vers romans, tandis que sur la place de chaque hameau les serfs applaudissaient aux chants du troubadour voyageur, qui payait ainsi sa bienvenue.

A la mort de Raymond-Bérenger IV, arrivée le 19 août 1245, la romane était parvenue au plus haut degré de splendeur qu'il lui fut donné d'atteindre. Outre les nombreux ouvrages en prose et en vers qu'elle avait produits, elle avait déjà donné lieu à la composition de deux grammaires, l'une par Hugues Faidit, l'autre par Raymond Vidal, celle-là accompagnée d'un dictionnaire de rimes. De toutes les langues de l'Europe moderne, c'est la première qui ait mérité un tel honneur, preuve évidente qu'elle fut la première dont l'importance ait fait sentir la nécessité d'un pareil travail, preuve évidente qu'elle était fixée et soumise à des règles constantes, car tout le monde sait que les grammairiens constatent les règles, mais ne les inventent pas.

Cette période si glorieuse pour la romane fut précisément celle où s'infiltrèrent dans le peu de latin qu'on écrivait encore, certaines expressions étrangères aux anciens auteurs et qualifiées par nous de basse latinité. Ces expressions sont tout simplement des termes de la langue dominante, des mots romans que les écrivains entremêlaient par ignorance avec le latin.

Après avoir exposé mes idées sur la génération du roman, après l'avoir montré à son apogée de puissance et de gloire, il me resterait à le suivre dans ses transformations successives jusqu'au provençal de nos jours. Cette tâche, à mon sens, est peu difficile, et si je suis résolu à m'en dispenser, c'est, premièrement, parce qu'ayant sacrifié à la promesse que j'ai faite d'être bref, les développements dont ce qui précède aurait eu souvent besoin, je perdrais le mérite de mon sacrifice, si j'allongeais d'un côté la préface que j'ai voulu abrégier de l'autre; en second lieu, c'est que, tenant à l'indépendance de mon opinion et désireux de vivre en paix avec le *genus irritabile*, je veux éviter d'être entraîné, malgré moi, sur le terrain dangereux de la poésie provençale contemporaine; troisièmement, et cette raison est la meilleure, c'est que dix pages de recherches et d'élucubrations sur le provençal ne valent pas dix vers comme Chailan sait les faire. Puissent également mes lecteurs, si j'en ai, ne pas oublier que je n'ai écrit tout ceci qu'à mon corps défendant, et me pardonner ce que j'ai fait, en considération de ce que je ne fais pas.

BOUILLON-LANDAIS.

Marseille, le 14 septembre 1840.

LA PARTIDO DE PESQUO

AVANT de coumençar, trouu coumplaisents lectours,
Vaoutreis que soustenez doou pays leis ooutours.

Citouyens doou prougrès que vian toujours en testo,
Que per leis souscriptiens avez la man tant lesto
Es lou men que sachez coumo va qu'un beou jour,
Dooou souar oou lendeman mi sieou fach pescadou.
Sabez, sieou pas marin, car mi pren la fringalo
S'à bord d'un bastiment descendi dins la calo;
Adrech que vieou l'entèno ou lou mât d'un bateou,
Mi ven lou couar sus l'aïguo et farieou de cadeou.

Un jour mi proumenant tout lou long deis Alleios,
Eme moun ami Goy, li dieou: Aï doues ideios;
— *Pas possible, mi fach, comment deux à la fois?*
De la moitié c'est trop, à peine je te crois.
— Anen, galegen pas; leis vers sount à la baïssou,
Et, per leis revieoudar, cresi qu'un bouilhabaïssou
Eme de peis choousis, *rascasso, fiellassoun,*
Gobi, sarrant, roucaou, girello et jarretoun,
Sooupicca coumo foou, espoumpi sur la lesquo,
En flattégeant leis gouts, fariè *nouvello pesquo.*
De va dire es eïsa, maï per lou far goustoux,
Sabi que suffis pas d'aver de peis moustoux;
Voudriè maï que de Gros aguessi lou genio,
Eme soun gai-saber farieou de merevilho,
Ti servirieou, segur, un sebas de *sieouclèts*
Que quand l'ouuriès mangea ti liparies leis degts.
Maï, pecaïre que sieou, la cavo es pas tout uno,
De Gros sian ooutant luen que d'eïcito à la luno;
Et faouto d'aqueou doun, diguo-mi, s'as pa poou,
Dooou *gangui* touteis doux anaren faire un boou
Oouren un batelet, lou trinquet et la velo,
Em'un bouen mistrarot la pesquo sera bello
Deis ilos tirant drech eis calanquos d'Ensen,
Et lou gangui, cres-mi, nous arribara plen.
— Mi dis: « *Je le veux bien, la pêche est amusante;*
Je me risque avec toi, la chose est séduisante.
Ensin restan d'accord.

Quand es vengu lou jour;
Lou bateou esparma mette la prouè sus Bouc,
Et puis viran de bord sus lou travers de l'ilo,
Anan calar l'arrèt, et nouestre bateou filo.
Em'un pichoun balan, remouquant après d'eu
Lou *gangui*, crebo-couar de la *boguo-raveou.*
Avian bouen ventouret, et sus l'aïguo limpido
Eme peno traçavo uno loougièro rido.
Couchas dessus leis bancs, courrian lou vent arriè,
Goy li fasiè de vers et mi leis legissiè.
Per ieou de tems en tems, la man dessus la veto,
Semblavo que sentieou lou pei dins la maïlheto.
Touis doux prenian plaisir, et dins nouestre bouenhur,
Aourian brava... qu soou? l'escadro doou Grand-Turc.

Aro din soun *jargoun* laïssi moun camarado
Vous faire lou recit de touto la journado,
Vous parler doou départ, doou séjour, de la fin,
Eme soun esprit grave et soun esprit badin.

Les anguilles
Et les jeunes filles,
Je prends tout dans mes filets.
(Un Opéra.)

I

DÉPART

ALLONS, patron Chailan, si nous tardons encore,
Six heures ouvriront les portes de l'aurore;
Au Calvaire déjà l'horloge retentit.
Il se fait tard. — Alerte! et saute à bas du lit.
Notre barque amarrée aux pieds de la Consigne,
Attend, impatiente, un seul mot, un seul signe,
Pour glisser sur les eaux comme un sylphe, sans bruit!
Alerte donc! Il est une heure après minuit,
Et tout est préparé. Ta grosse gourde est pleine
De vieux rhum. Car ici l'on n'est point sur la Seine,
Où l'on peut, en pêchant un poisson négatif,
Boire à longs traits le flot qui porte votre esquif.

Crois-moi, nous n'aurons pas à craindre la famine;
J'ai composé moi-même une carte marine
Où nagent à l'envi tous ces mets délicats
Dont un milord Rosbiff *meurt et ne se rend pas*.
Hier, *Audan* m'a donné, pour mes trois francs cinquante,
Une timbale au thon, vraiment appétissante,
J'ai rempli ton caban de croûtes de *Moulet*,
Et de Bordeaux-*Grousset* j'ai plein le batelet;
La volaille surtout ne sera pas moins bonne.
Puis, si l'orage vient, si le flot tourbillonne,
Défiant à la fois Neptune et *Parrocel*.
J'enfonce mon trident sur la dinde au gros sel.

Enfin te voilà prêt, et ce n'est pas sans peine:
Au fort Saint-Jean bientôt on va lever la chaîne,
Et nous pourrons sortir. — Oh! que le temps est beau!
A peine si l'on voit une ride sur l'eau!
Branle-bas! — Au timon! — Vite, largue les voiles!
Jusqu'au jour laissons-nous guider par les étoiles;
Cinglant tout le matin dans un mol abandon,
Des sables de la plage aux rochers de Séon.
Parbleu! patron, je crois qu'il pourrait bien se faire
Que nous ne puissions plus ramener jusqu'à terre
Notre barque remplie et sombrant sous le faix
Du poisson? Car tu vas éclipser à jamais
(Tant on nous a juré la côte poissonneuse)

La pêche du Seigneur, pêche miraculeuse!
— Holà! point de projets. Car il advient parfois
Qu'en comptant sans son hôte on peut compter deux fois.
N'en fut-il pas ainsi, quand la pauvre Perrette
Perdit son pot-au-lait, tout en perdant... la tête;
Et quand nos deux chasseurs, couple tant bafoué,
Vendaient la peau de l'ours avant qu'il fût tué.
Bon! petit à petit le jour vient à paraître;
Phébus passe la tête à travers sa fenêtre;
Et je vais disposer dans le fond du canot
Le diner, la boisson et ta pipe à culot.

Hum! — Je pêche fort peu; ce soin-là te regarde,
 Chailan; car mon poisson à moi, c'est la poularde.
 D'ailleurs, pour cet état il me manque, vois-tu,
 Le tact, le fil, l'amorce et l'hameçon pointu.
 Je suis un maladroit. Tandis que toi, sans peine
 Tu vas nous prendre un *sar* ou bien... une baleine;
 Lou *gangui*, dans tes mains, est regorgeant d'attraits
 Ses mailles, quand tu veux, ne se vident jamais,
 Et tu sais y fixer mille prises nouvelles.
 Au diable *lei jambins*, *lei paniers à girelles*,
 Et *la canette* aussi (passe-temps de benêt),
 Tenant un fer au bout et de l'autre un... Brunet!
 Lou *gangui* c'est bien mieux, tout s'y prend au passage,
 Force de rames. — Vite, abandonnons la plage.
 Et pourrions-nous rentrer avec un pied de *né*,
 Quand Chailan, des pêcheurs est le plus *fortuné*?
 Aussi, j'en fais serment: Que le diable m'emporte!
 Si tu ne vas pas faire une pêche assez forte;
 A moins qu'en pleine mer, un méchant farfadet
 Ne vienne, à pas de loup, te couper le filet.

II

COUP D'ŒIL SUR LA RIVE

LAISSE-MOI t'admirer, plaine qui m'environne,
 Océan! dont le sein ne cache point d'écueil;
 Mon âme, enthousiaste, à ton aspect frissonne
 Non de crainte et d'effroi, mais d'un sublime orgueil.
 Laisse-moi t'admirer, lorsqu'à travers la brume
 Le rapide alcyon baigne sa blanche plume
 Dans le cristal du flot amer;
 Et qu'un beau soleil d'or, derrière la colline,
 Se lève radieux, puis lentement s'incline,
 Comme pour saluer la mer.

Laisse-moi t'admirer, ô miroir poétique,
 Encadré par deux monts aux gigantesques bras,
 Semblable à cet instant où l'amante impudique
 Dans le sein d'un amant a livré ses appas.
 Laisse-moi t'admirer, vieille et forte muraille,
 Château-d'If, dont le roc peut vomir la mitraille
 Par plus de cent bouches d'airain!
 Puis, à voir Ratonneau, joint par une jetée
 A Pomègue, on dirait, quand l'onde est agitée,
 Deux sœurs qui se donnent la main.

Et là-bas, regardez sur cette mer profonde,
 Simple et magique effet d'un vapoureux lointain,
 Une tour à l'écart surgir du sein de l'onde,
 Comme la nymphe Hébé surprise dans son bain.
 Approchons! C'est Planier qui lève ainsi la tête
 Pour défier sans peur l'éclair et la tempête
 Envoyés par la main de Dieu.
 Oh! le soir, quand on voit briller son diadème
 Sur les flots endormis, c'est le roi Polyphème
 Oui porte au front un œil de feu!

Quelle est cette maison, muette, téméraire,
Sur le flanc d'un rocher posant son pied hardi?
— Des apôtres du Christ demeure solitaire,
C'est là que dans la foi tout pasteur a grandi.
Entrés ces murs discrets qui sait si des pensées
Ne se réveillent pas mondaines, insensées,
Doux souvenir d'un plus beau jour?
Peut-être, maudissant de cruelles barrières,
Saints captifs, quelquefois: dans vos saintes prières,
Mêlez-vous quelques mots d'amour?

Le soir, quand au dehors tout est calme et tranquille,
Que le demi-sommeil clos à peine vos yeux,
Aux profanes clameurs d'une bruyante ville
Ne préférez-vous pas votre séjour pieux?
La vague, à chaque instant, comme un ange qui pleure,
Murmure sur la grève et bat cette demeure
Que le Seigneur vous réserva;
Et le flot qui s'engouffre aux fentes de la roche,
Par son bruit enivrant chaque nuit vous rapproche
Du trône où siège Jéhova!

Qu'il est doux de jeter son regard sur la plage,
D'y suivre avec bonheur les gracieux contours
De l'Huveaune, cachant sous un épais feuillage,
Ses eaux, discrets témoins de discrètes amours!
Dans ce parc, oh! combien douce est la rêverie!
Que la nature à l'art avec goût se marie!
Du Trianon c'est le reflet.
La villa Borelly sous ses royales tentes
Conserve saintement les œuvres palpitantes
Et de Van Dyck et de Puget.

O toi, reine des cieux, Madone de la Garde,
Que chacun en passant baisse son front altier,
De la barque en péril divine sauvegarde
Au milieu des écueils guide le nautonnier.
Vers la mer, je le vois, bienfaisante colline,
Où, pieds-nus, si souvent, le pèlerin chemine,
Des bois s'étendent en tous sens.
La brise, par la mer et l'algue parfumée,
A travers les rameaux porte à la Vierge aimée
Et sa prière et son encens.

Riant bouquet de pins suspendu sur la pierre,
Dôme vert que balance un caprice du vent,
Toi qui répands au loin une ombre hospitalière.
Qui t'a mis là? Réponds, orgueilleux monument?
Ne fus-tu pas témoin, alors que dans nos plaines
Courraient en ravageant les légions romaines,
Levant drapeaux contre drapeaux?
Des trirèmes tu vis la force maritime;
L'aigle des vieux Latins s'abattit sur ta cime;
César dort sous tes rameaux!

Et maintenant, voilà que tes branches touffues
Cachent à tous les yeux ce sinistre séjour,
Jardin de désespoir qui, dans ses avenues,
Garde bien des enfants immolés par l'amour.
C'est là qu'on voit errer ces livides fantômes

Abandonnés du Ciel, méprisés par les hommes,
Qui s'amuse d'un insensé!
Ils ne savent donc pas que le délire enfante
La mort? Car bien souvent, quand le fou rit et chante,
Son agonie a commencé.

III

RETOUR

OH! oh! pendant que je jacasse,
L'ami Chailan, le pêcheur inspiré,
Dans son bateau, les bras nus se prélassent
A vider le filet qu'enfin il a tiré.
Dans ses mailles, grand Dieu! quels sont donc ces visages?
O par ma foi, Provence, tes rivages
Sont uniques! D'honneur, je n'y puis croire encor,
Et cette pêche-là vaut bien son pesant d'or.
Voilà comment un *pescadou* sait faire
Véritablement son affaire.
Qu'en pensez-vous, charmants petits poissons,
Que bientôt, sans trop de façons.
On doit expédier à Monsieur le libraire?
Vous êtes frais et vifs, votre œil est bon surtout;
Je crois que vous ferez un succulent ragoût.
N'est-il pas vrai gentille *bugadière*,
Qui dans un coin *écumez*... de colère

D'être prise en flagrant délit?
Nous *savons* d'où vient ce dépit:
— Oui; la pauvre est étonnée
De se trouver environnée
De curas et de paysans,
Pour elle assez mauvais chalands.

Mais de la Renommée embouchant les trompettes,
Je veux apprendre à tout *venant*
Qu'au *gangui*, Fortuné Chailan,
Vient de saisir, parmi des *tarlettes*,
Un *Gardanen* monté sur son vieux *bourisquou*,
Ecarquillant les yeux et roidissant le cou
Pour voir certains appas de certaine déesse,
Vénus, autour de laquelle s'empresse
Une foule de vrais lutins
Fort malins,
Que la fable nous représente
Sous les traits piquants de *l'amour*,
Enfant naïf qui dans son vol fréquente
La chaumière comme la cour...

Mais, halte-là! quelle folie!
Quoi! je vais de la poésie
Emprunter encor la couleur?
Oh! pardonne-moi, je t'en prie,
Ce tout petit moment d'erreur?
Lecteur.
C'est une vengeance cruelle
Que j'exerce aujourd'hui sur toi;

Mais si ton âme est paternelle,
N'auras-tu pas pitié de moi?
C'est *meâ culpâ* que je pêche,
Et j'en conviens, il est ford laid
De se laisser prendre au filet.
Aussi, vois-tu, je me dépêche
A quitter mes habits de pêche;
Car sur les poétiques mers,
Je ne sais pas *chercher des vers*.
Mais on m'a dit, et j'en suis aise,
Que, malgré tout, si j'ai péché,
Je n'irai point dans la fournaise
Où Satan vous tient enfourché;
Car voici ce qui me console:
C'est qu'une antique parabole,
Dont je suis vraiment fort touché,
M'assure que le Ciel accorde
A tout pécheur.... miséricorde.

ALFRED GOY.

Marseille, le 1er Septembre 1840.

LOU PAYSAN ET LOU CURA

CONTE

Dédié à M. Bierre Bellot.

Ami, m'es vengu la pensado
D'anar sur l'Hélicoun per faire uno gatado;
Oou mestié de pouèto aï vougu m'assagea,
Et per tu, cambarado, un conte aï rimegea:
N'en aï leis tres suzours. Es uno affaire rudo
De compousar de vers, se manques d'habitudò.
Coupreni que d'escrìoure es un mari mestié;
Per faire quooouqueis rimo aï trempa ma camié.
Veni ti leis oouffrir: pren-leis souto toun alo,
Car lou tremblun mi ven. Aï pouou qu'uno raffalo,
En couchant moun bateou,
Lou vire sur ma testo et m'en fague un capeou.
La plumo ben souven es plus lourdo qu'une aïssò.
Après fouesso inquietudo, et de peno, et de maou,
Taou creis faire em'esprit un goustous bouilhabaïssò,
Que vous serve uno aïgo-saou.

F. CHAILAN.

Octobre 1836.

A M. CHAILAN

L'AINSI-SOIT-IL, Chailan, m'agrado que noun saï.
Eme plesir recebi toun hooumagi:
Sera per moun pichot ouvragi
Un ornamen de maï.
Meis souscriptours seran countens;
Si chalaran, faran bouquetto.
Toun conte fara la navetto,
Escorta d'aplooudissamens.

Maï que mi dies? que per lou faire
As bagna la camié!
Aquelo passo pas, la poues mettre de caïre.
Sabi que sies un galegeaire:
Mi dies aco per trufarié;
Car de ta cabesso à ressourço,
Veritable brus à talen,
Toun esprit couelo pur coumo uno aïgo de sourço
En riches vers plens d'agramen.

Adoun, s'en fen qu'uno gatado
Sur la mountagno renoumado
Ounte Gros d'Apouloun meïssouné leis favours,
Rabayes de tant belleis flours,
Que serie doun, moun cambarado,
Si li fasies uno journado?

P. BELLOT.

LOU CURA ET LOU PAYSAN

L'A paou de tems qu'un vieilli cura,
Homme de sens et de judici,
Vesen toumbar dedins lou vici
Un jouine lesc proun allura,
Dins sa testo cercavo
Oou jas de revira
Aquel agneou esgara,
En qu s'interessavo.
Ooudoun nouestre pastour,
Un jour qu'èro à la dooutrino,
Entende à soun entour
Quaouqu'un que ris et que badino:
Si reviro, et subran vese que d'escoundoun
Nourat, d'uno man libro et lesto,
Coutigavo deis pès finqu'à la testo,
Margaridetto eme Rousoun.

— Oouve! t'avieou p'ancaro vi.
Dis lou cura en extaso
Davan d'aquel estrayo-braso,
Que pourtant resto interdi.
Arribes à prepaou, t'avieou dins la pensado;
Approcho-ti de ieou, que faguen la charado;
Car per ti sermounar cercavi l'oocasien.
La teni: vene eici, quatre mots d'entretien.

Diguo, ti voues damnar? Voues anar en candello
Oou fin foun de l'infer, ti brusquar leis parpello?
Parlo, marri crestian, barbabou sense fe,
Creses eici venir par mi gastar l'ave?
Siés p'ancaro sadou, sensaou de Cantobruno?
Counouissi lou secret per ti faire est'an-uno.
Bouto, bouto, senso courre t'ourai;
Sabes, quand fooou, sieou plus testar qu'un aï.
Es per lou dernier coou que ti canti mouralo:
Oh! poues ti gassayar, ti veirai plugar l'alo.
Eisso pou pas durar: segur finira leou,
Vo per tu, Nouradet, virara gaïre beou.
Ensin, crei-mi: duourriez changear d'alluro,
Se voues pas quaouque jour faire pietro figuro.

Après d'aqueou discours, lou paysan, interdi,
Oougeavo plus bouffar, tant n'ero espalooufi.
Cependant à prépaou cres prendre la paraoulo
Et de soun parouli fa petar la cadaoulo.
— Moun pèro, dis Nourat, escoustas un moumen:
Es vraï que sieou faoutif, et cresi fermamen
Que toueis meis estrambots et meis cascadeletto
Per escalar oou ciel, faran gaïre esquinetto;
Mai sieou lun d'estre bru coumo mi va canta.
Aï toujours aïma Dieou, lou Dieou de verita
Que fa poussar lou bla, leis fayooous et leis favo;
Que per nous abuourar nous gito un paou de bavo,
Quand la terro troou sequo oou mitan doou gara
Estoufo eme soun germe un gran qu'es entara.
Aï counserva la fe, gardi ben l'esperanço,
Farieou la carita s'avieou maï de pitaço.
Cresi oou paradis, à l'infer, oou bouen Dieou,
Sabi couro es San Jean et couro es San Mathieou;
Sabi que per Nouvé l'a ges de facho blèmo,
Qu'après lou carnavas ven toujours lou Carèmo;
Que per Pasquo leis uous rejouissoun lou couar,
Tout coumo leis castagno à la veïlho deis Mouar.
Oui, manqui d'instructien, et, relevant la crèmo,
Sieou qu'un aze, Moussu, qu'a reçu lou baptèmo;
Maï ce que m'avez dit sur nouestro religien,
Mi souveni de tout finquo de la Passien:
N'aï pas ren ouublida, moougra moun incartado.
Poudez m'interrougear, coumenças la tirado.
— Viguen se dises vraï. Eh ben! quant l'a de Dieou?
— Serez toujours farçur? Va sabez mies que ieou.
— T'en tires en gascoun! Responde à ma demando.
Digo, quant l'a de Dieou? N'en n'a pas uno bando.
Ès cavo proun resquisto, et samenas d'amoun,
Poussoun pas coumo eici la grano de meloun.
N'avez dit que n'a qu'un que siè digne d'hooumagi,
De l'esprit lou plus pur lou plus parfait imagi,
Que quand sera troou vieilh vo qu'ouura debana,
Per soun fieou ben aïma li sera succeda. —
Qu'es que dies? — Que n'a qu'un: es uno affaire claro,
Ben que v'ouuvi negar siegue pas cavo raro,
De sa familho oou ciel toujours enviroouta,
Sount quatre en un soulet que fan la Trinita.
— Ooussanen! darnagas! En Dieou quatre persouno!
Mounte leis voues troubar? Carculo et puis resouno;
Ti douni tout deman, ti dounarieou sieis mes,

Voueli estre damna se n'en vies maï de tres.
 — Voulez maï galegear? Vous disi que soun quatre,
 Et quand m'espierias n'en pourrieou ges rabattre.
 A la divinita lou matin et lou souar
 Manqui jamaï d'ouuffrir l'hooummagi de moun couar,
 Avant de coumençar, coumo à chasquo seanço,
 A touteis quatre ensen tiri ma reveranço.
 Es-ti clar? — Teiso-ti, seras toujours gournaou!
 Ve, n'as pas maï de sen que de quoue un grapaou.
 As bello ti virar, dins ta sotto cervelo
 Doues ideios jamaï ensemble feroun velo.
 Maï puisque sies testar, que mi pousses à bout,
 Voues que counten cnsen? Vene, diguen-vo tout:
 Lou Païre eme lou Fieou, l'Esprit-San lou troisième.
 Aro, destraouquo-mi lou radier, toun quatrième,
 Que siegue dins lou ciel eme Dieou asseta,
 Oou mitan de sa gloïro et per l'eternita?
 — Per aro mi débarqui! Aquelo es puis troou lourdo
 Voulez mi faire boïro à la grosso cougourdo!
 Eh ben! per coupar court à la fin doou sermoun,
 Ooutes l'Ainsi-soit-il? Aqueou qu'es? un c...!

LEIS AMOURS DE VANUS

VO

LOU PAYSAN OOU THEATRE

DIMINGE après dina, coucha sur la tarrasso,
 Tubavi oou cagnard, li fasieou la radasso,
 Quand moussu Fraderi, lou magi doou bourgeois,
 M'arrambo, en mi disen: — A prepos zé té vois:
 Zosé, zé veux ce soir té mener au théâtre,
 On y zoue Vanus et puis le Diabolo à Quatro,
 Ça té fera plaisir; c'est un ballet fort beau,
 Ousqu'on voit chaque jour un spectacle nouveau.

Voyons, té veux venir? Se v o voueli, pecaïre!
 Li sieou jamaï ana, segur que duou mi plaïre;
 Isso, diguas-mi leou couro foura partir,
 Que pousqui mi lescar per vous pas far languir?
 — A cinq huro cé soir, ne te fais pas attendre,
 Mi diguet, « au portail tu pourras seul té rendre.
 Li repliqui tout net: Li voou d'aquestou pas,
 Voueli pas vous mancar qu'ourieou doux pans de nas,
 Maï bessai talounas? mi laissas ententoïro
 Se parlas per de bouen, vo ben se mi fes boïro.
 Es egaou, li serai; arisqui lou paquet.
 Mi dich: — C'ez-entendu: à ce soir, zé m'en vais.

De joyo per ma fe cresieou faire l'artimo,
 Ourieou sur d'un clouchié mounta finquo à la cimo,
 Vo ben doou tarradou fa quatre coous lou tour,
 Avant de m'oubliar, de pouou de restar court.
 Subran mi relevan, courri à la bastido.
 Counti moun aventuro à Choïso et Margarido;

Touis doues de si truffar, disen: Coumprendras ren;
Es bouen per leis moussus, aqueli qu'an d'argen,
D'anar si pavanar dedins la coumedio.
— Aco si, qu'es charra! li dieou: Teisa-vous, filho.

Souertez-mi moun capeou, meis basses de nankin,
Moun corset de coutouno, emé meis escarpins;
Voueli sur moun trent'un estre tout d'uno peço.
Fouu toujours faire hounour à uno poulitesso,
Disié moun seni-grand, dins lou paradis sié!
Tout ce que mi cantas mi rende gaire inquiet;
Va voueli, l'anarai moougra vouestro parlotto.
Sias gieroué? charpignas, rouigas vouestro marotto.

Enfin lou soir arribo. Oou beou souleou tremoun,
La cassio à la bouquo et la sebo oou boussoun,
Courri drech oou portaou, mi trobi en arrièro;
Vieou moussu Fraderi dessouto la figuèro,
Que mi guigno de l'uil; en mi disen: Partons?
Va mi diguet qu'un coou, respouendi: Partissons.
Nous vaquito en camin, passant la Madalèno,
Avant d'estre à l'outroi, troubant Francè, l'aleno;
Aqueou marri pegot avie carga de vin,
Et coumo un nourrigoun dormié dins lou camin.
L'ourieou ben arramba per li dounar ajudo,
Maï moussu Fradéri avié la guetto rudo,
Per pousque lou seguir eri tout suzaren,
Et l'ourieou pas lacha per un mousseou de ben.

Enfin, en caminant arriban à la villo:
Eis Alleïos trouban un escaboue de filho,
Dins meis cambo en courren venoun s'embabouinar,
Trequi, su moun nas mi vesi debanar.
Leis femelo en risen mi creidoun: — Aqueou glari!
Avies leis uils tapas, facho d'abouticari!
Ah! leissa lou passar, va faire sa missien;
Camino et courre leou, gardi de la passien!
Oh! li vigueri plus, leis ourieou estripado,
Voulontié dins meis mans n'ourieou fa de poumado,
Maï digueri: — Que bouen d'anar s'estoumagar?
Et puis pourrien ma vesto encaro m'estrassar,
Senso countar de maï quaouquo grafinaduro
Que vendrié garracha moun nas vo ma figuro.
Ooussi, tout consurta, m'esquivi en courren,
Leissan darrié de naoutre aqueli paou de sen.
Senso mi revirar passan la Canebièro,
Prenen à man senèquo uno largeo carrièro;
Oou bout vian un houstau, deis plus gros lou plus beou,
Basti coumo un palai, figuravo un casteou;
Des colonos davan garnissien la façade;
Un coufin d'escaliers n'ensignavoun l'intrado:
Leis mountan en douis saous. Subran dins un cantoun,
Vieou moussu Fraderi davan d'un agachoun;
Demandavo en pagan douis cartos de passagi.
Vouu faire l'estachin vo ben lou mariagi?
Digueri un moument. Maï si va rescountrar
Que leis cartos servien soulamen per intrar.
Passan souto uno caïssou, et puis uno barrièro
Nous coupo lou camin et restan en arrièro,
Finquo qu'un long moussu, gaire carga de lard:

Parterro! nous creidet; par terro vo per mar,
Couleguo, m'es egaou. Acre, beissan la testo,
De moussu Fraderi m'aganti à la vesto:
Mountan quatre escaliers; en viran lou cantoun
Toumban dins uno sallo en formo de balloun.
Oh! resteri candi de tant de merevilho:
Ourieou jamaï cresu que dins la coumedio
L'aguesse uno remisio eme un tant gran capeou;
Li dansarié dedins l'estable doou Veisseou
Que d'en luech toucarié; es uno peço bello;
De tout caïre si vis brillar quaouqueis estello.
Ren qu'un lume pourtant esclaro tant de gen,
Un lume tout soulet, un superbe calen
Que luse fouesso maï qu'aqueou de la pailhèro:
Car de tous leis coustas veïrias courre uno nièro.

Mounte si troubavian, li sentie pas lou mus,
Et se foulié parlar, l'avié pas maou de gus;
Leis moussus s'eroun mes quias su leis proumièros,
Seis fremos enregado aqui fasien leis fieros.
L'avié l'outourita, messies leis generaoux.
Lou mairo, lou prafet et puis de carpouraoux.
Touto sorto de gen doou proumier apanagi,
Aqui si soulian, moustravoun soun plumagi.
L'avié leis pas tant damo assetado oou segoun;
Semblavoun, per ma fe, de moucaquo en preisoun.
Touti entandoumen eroun ben habillados,
Carrados dins seis gabi, eroun enfrisouridos
Coumo en un jour de noueço ou ben de carnavas.
Uno vieilho avié mes à chivaou su soun nas
Un drole de mestier fa coumo de lunetto,
Per gueyra leis cadets qu'avien la facho netto.
A l'estanci plus haou fasien chavararin,
Aqui l'avié de tout, de riche et de mesquin:
Ero un jambaraya de fachos de cenobre;
Coumo la chicarié qu'aven oou mes d'outobre,
Touto sorto d'oussou li fasié son jargoun:
Manquavo pas de chic, de passo et de quinsoun.
Et puis oou paradis ero aqui la poullisso!
Coumo de passeroun dessouto uno tooullisso,
Cadun disié soun mot: l'un li fasié lou gat,
Un aoutre la perdrix et lou cacaracat.
Leis uns voulien sortir, leis aoutreis oou parterro
A coou de cagatroue desclaravoun la guerrou.
Et per faire finir tant de bru, tant de trin,
La musiquo à prepaou coumencé soun refrin.
De musiquo jamaï si veira la parièro:
L'avié trento vioulouns davan d'uno barrièro;
Et puis douge plus gros, que per pas s'allassar
Leis rasclaire avien soin d'entre cambo plaçar;
Eroun pas tant fada de leis mettre à l'espalo,
Lou pes ourié pousqu li demountar uno alo;
Dins seis cambo en travers fasien ana l'arquet,
Semblavoun à prefa, fasien lou moulinet;
L'avié un jouine prin, uno facho d'arleri,
Qu'arma d'un tire-vin cresié faire l'emperi;
De soun ooutis luzen, escura, ben couroux,
Avalavo un gros pan puis n'en racavo doux.
N'avié puis encaro un em'un gros emboutaire
Que fasié lou grapaou, maï s'allassavo gaïre

L'avié leis cabusselo et puis uni tres-pès,
 Puis un pareou de fifre eme quaouqueis siblès.
 L'avié fouesso instrumens d'uno espeço nouvello,
 Un surtout que semblavo à uno taravello.
 Davan douis gros peyroous un vieilh dins un cantoun,
 Sus d'uno peou de bouc tiravo lou canoun.
 Aqui toutis ensen cadun fasié son role.
 Oh! vous serias viouta: n'avié un quero drole,
 Eme son habit negre, un barroun à la man
 Menavo l'escaboue coumo un troupeou d'enfans.
 Quand leis avié bandis, d'un coou leis arrestavo;
 Surviavo de l'uïl se degun s'applantavo.
 Quand touis leis gros vioulouns anavoun en bouen trin,
 Leis pichouns fasièn arto et dourmien en camin:
 Maï lou mestre ero aqui, l'oourien pas fa la niquo;
 Eou que va visié tout, à la pichouno cliquo
 Disié: — Mandan iroou vo ben tiran à dias;
 Mi fouti que jugues coumo se juguas pas. »
 Alors zou leis bassets; acre fasièn la guerrou.
 Lou vieilh su leis peyroous ti fasié lou tounerro;
 Tout lou monde jugavo, ero un bousin d'infer;
 Cresieou veire venir Satan vo Lucifer.

Oh! de dieou que plesir! aqui mi delegavi,
 Ougeavi plus badar, à peino respiravi;
 Durbieou meis acubies coumo des fenestrouns,
 Allucavi partout dins touti leis cantouns,
 Quand resteri ravi. Subran uno murailho
 S'envouelo dins leis airs plus vite qu'uno cailho,
 Et darrié li troubant un superbe jardin:
 Ero aqueou de Vanus, la fremo de Varquin,
 Mi direz qu'es Vanus? De l'Amour es la maïre,
 Et Varquin cependant n'en ero pas lou païre;
 Maï aco li fa ren. Ero veouso, ou bessai
 Uno filho troumpado. Oou surplus, vé noun saï.
 Vous dirai que Vanus es uno bello testo,
 Que tamben d'escoundoun sabié si mettre en festo
 Em'un certain Danis, un pastre de l'endrech,
 Qu'avié la tailho fino et lou jarret ben drech.
 Lou Varquin va sabié, nuech et jour leis gueyravo,
 D'ouou matin finquo ouou soir de longuo morbinavo
 De si veire treïssa; l'oourié mangea lou feou,
 Se jamai agantesse ensen nouestre pareou.
 Maï l'ero defendu; avien boueno parpello,
 Et toujours Pepidoun fasié la sentinello;
 Adrech que lou visié, gueyro! l'oouvia creïda.
 Jamaï pèro Varquin leis oourié dessouta,
 Se Danis en charran n'aguesse fa pluguetto
 Dins leis bras de Vanus coucha dessus l'herbetto.
 Oh! maï l'agueroun lesto: enviroouta d'un nieou,
 Ti viguerian Danis, Vanus eme son fieou
 Dins leis airs si lançar, coumo tres dindouretto
 Que fugeoun lou ratié, et puis fasièn l'arêto,
 En visen dessavaou lou charpignous barboun
 Si derrabar leis puous que portavo ouou mentoun.
 Aco siegue la fin de la premièro peço:
 La murailho subran toubé tout d'uno pesso,
 Per veni mi moustrar qu'eri qu'un darnagas
 De prendre per de gis ce qu'ero qu'un pedas.
 D'ouou jardin passerian dins uno grando crotto

Mounte jamaï, segur, s'es vis amo devoto:
Uno crotto de fuech, remplido d'animaoux
Que semblavoun de gens; ero de manechaoux
Que servien à Varquin de gardo eme d'escorto
Quand voulié si moustrar vo qu'anavo per orto
Siclofo ero soun noum; avien qu'un uil, maï beou;
Plaça dessus lou front li semblavo un souleou.

Vengueroun peraqi faire miejo journado;
Li coumprenueri ren, uno grosso estubado
Mi gonfle lou perus en m'embourgnian leis uils;
Semblavo qu'anavian touti passer per huis.
A la fin finisse tout aqueou tintamarro,
Lou sargean de Varquin diguet de dounar barro.
Alors toutis leis siclofo en doux en doux rangea
Lou casteou de Vanus aneroun assiegea;
Marcheroun uno nuech, et l'aoubou ero levado
Quan davan lou casteou arribo aquelo armado.
Vanus si marfisavo; à touti leis cantouns
Aviez mes en factien de pichouns pepidouns,
Que quand agueroun vis tant de fenas en armo,
Dins l'oustaou de Vanus porteroun leou l'alarmo.
Ah! n'ague proun de dich, l'aguet un branlabas;
Femelos, pepidouns, cadun ero oou combas.
Va fagueroun pas long, formeroun allianço,
Et tout si finisse par uno grando danso.
Varquin eme Danis si touqueroun la man;
Embrasseroun Vanus eme ello soun enfant,
Puis, coumencé lou bru, t'en fagueroun de festo!
N'en avie proun segur per fa virar la testo.
Touto sorto de gens sigueroun invita:
Si dansavo d'eici, si dansavo d'eila;
Aqui dins un cantoun l'avie uno deesso,
Plus lun ero un faou-dieou prochi d'uno princesso,
Et puis vengue leis double eme leis triple dieou,
Et per tout fa finir fougue lou tron de Dieou.

L'OUBAGNEN

Conte

UN Ooubagnen qu'avié perdu soun païre,
A soun cura si presento un matin,
La mino tristo, l'air chagrin,
En li disen; Moussu, pecaïre!
Sabez que grand malhur m'es arriba;
De païre n'ai plus ges, desempuis que la maïgro
Senso bouteous ni car et la figuro aïgro
En creniant venguet nous l'emballa.

Lou paoure, va sabez, avié paou de creignenço,
Per counfessar seis torts lou vesias pas souven,
Picavo oou flascoulet, buvié tout soun argen;
De coumaïres, tamben s'es jamaï trouva senso.
Oou purgatoiro ooussi lou cres'encapela,
Fouu que d'aqueou jambin nous l'anez demela.

Per vous n'es pas besoun d'un viagi,
 Encaro men de provos de couragi:
 Quouqueis *Pater* ooutant d'*Ave Maria*,
 Un *Oremus* em'un *Alleluia*,
 Et nouestro affaire es lesto.
 Es per ieou un souci, qu'ourai plus dins la testo;
 Et puis se foou pagar, sieou paoure, es veri;
 Mai per un escu noou, tamben lou trouvarai.
 — Sies brave, moun enfant, de pa'oublidar toun paire,
 Respoude lou cura, es uno bello affaire
 De counsacrar l'argent oou servici deis mouars,
 Es ordouna per Dieou, puis counsouelo leis couars;
 Adoucis leis regrets, inspiro à nouestro amo
 Uno tranquillita que nouestre corps reclamo.
 T'en revendra proufit, aco n'es qu'un depos,
 Qu'un jour retiraras et quatre coous plus gros.
 Eh ben! viguen en paou, quant de messos voues dire?
 — Pouden n'en dire dex, mi semblo qu'es lou pire;
 S'aco li suffis pas per sortir doou peyroou,
 Alors l'y es empega; n'y a bessai proun de noou,
 Que dises? — Ieou, pas ren, es tu qu'aco regardo;
 Mai contro l'interest ten ti toujours en gardo,
 Fourrié pas lesinar quand s'agis doou repaou
 D'un paire que bessai si rimo deçavaou?
 Un jour dedins lou ciel per la bounta divino,
 Tant poues lou retrouver... — Mi fes grattar l'esquino
 Et lou tramblun mi ven, se sabias coumo ai poou
 D'anar piquar de mouto eme lou cuou oou soou,
 Mi parlarias pa'ensin; ai déjà la sizampo,
 Meis cambos tremourien, mi li sentrieou la rampo,
 Leissen aqueou discours. Se si mettian d'accord:
 Per dex messos de mouar, quant vous fourra d'abord?
 — De qu'as poou, craignes ren, ouren ges de countesto
 La messo es quienze soous, hormi leis jours de festo;
 Messo basso entenden! — Leis plus bassos qu'ouerez.
 En abeissant lou ton, abeissas pas lou pres?
 Es jus ce que mi foou... Leis vespros sount y chiero?
 — Leis fen jamaï pagar. — Diguas n'en uno tiero;
 Li poou pas faire maou, que n'en dises? — Pas mai?
 Que prieros que siegue alleougearan soun fai.
 — Eh ben! alors es dich, lou foou pas leissas senso,
 Aro, li sian, li sian,...n'es pas per la despenso;
 Mai se coumo dises, leis vespros couestoun ren,
 Diguas li tout de vespro, et gardi moun argen.

LOU BOURRISQUOU PRESTA

Anecdoto Histouriquo

UN faribustier, et se n'en vis tant,
 Gens senso pies que vous saoutoun davant,
 Quand doou dina sentoun escumar l'oulo,
 S'ero casa prochi de Fabregoulo.
 Li fasié lou bourgeois, aqui vivié de paou.
 Que foou tant dins lou jour per remplir lou fanaou?
 Puis parlavo souven deis amis de la villo,
 N'avié per v'estouner, leis countavo per millo.

Enfin avié sachu eme soun parla fin
Si faire ben vale de touti seis vesin.
Un jour que voou venir per affaire à Marsilho,
S'en va troubar Tounin, lou frèro de *Cassio*.
Li dich: — Tounin, bouenjour, deman tiras de fai...?
Se n'en tiravias pas, mi prestarias vouestr'ai.
A la villo ai besoun d'anar per uno affaire;
Lou soir sieou maï eici. Vias que restarai gaire.
La besti risque ren, sabi leis gouverna,
Et de meis propres mans sera descooussana.

Tounin li dich subran: Coumptas sur ma mounturo,
Pouedi ren refuser à moussu Laventuro.
Marbrou camino ben; vous fara pas languï,
Ai vi fouesso chivaous que l'ourien pas segui.
Deman lou tendrai lest. Partirez à quent'houro?
— Avant souleou leva: foou que l'arriben d'houro.
A la pouncho doou jour, coumo es dit, sigue fa:
La besti, lou moussu, s'eroun encamina.
Un pareou d'houro après sur lou Cous fasien harto,
Avien pres lougeamen dedins la *Croux-de-Marto*.
Li passeroun tres jours, et nero per raisoun,
Car lou faribustier n'avié ren oou boussoun.
Sachen plus coumo faire
Per si tirer d'affaire,
Viro, sarquo et puis d'un air gai,
Per ma fe! si decido à faire vendre l'ai.
Soueno Cesar, es lou varlet d'estable.
Cadet, li dich d'un air affable,
Vies lou bourrisquou qu'es aqui,
Voueli m'en despétrar, vai t'en mi lou chabi.
Et sur lou coou sa quoue li garnissoun de pailho,
Puis sur lou Cous, qu mesuro sa tailho,
Qu regardo seis dents eme soun puou.
L'un lou voulié plus bas, l'aoutre plus haou qu'un muou,
Lou jarret es troou gros, la cambo pas proun fino;
Enfin cadun fasié la mino.

Et César quia dessus *Marbrou*
Fasié de vai, de ven, de l'un à l'aoutre bout.
Tounin, qu'aven leissa dedins soun hermitagi,
Inquiet d'un taou retard, entrepren lou vouyagi.
Arribo dins Marsilho et passo sur lou Cous,
Quan César et *Marbrou* galoupavoun touis doux.
D'abord, l'ai lou frappè, regardo, lou reluquo,
Oh! *Marbrou!* series-tu? Cresi quai la barluguou.
A boulega la quoue, per ma fe, voui qu'es eou.
Maï que bouenan tant fach et mounte vas, moun beou,
Ti vieou tout suzaren...; que fas d'aquelo besti,
Cadet, parle m'en paou? — Per cent franc vous la presti
Et puis, ve, per treis louis, uno fes ben coumpta,
Cooussano eme bridoun, poudez tout emporta.
Coumo, mi lou vendries? — Se lou vendrieou, pecaïre!
Sieou pa'eici per dansar, li sieou per m'en desfaire.
— Maï qus que ti va dich, aquel ai l'an voula;
La besti es moun ben et voou ti denouça.
— Ieou, ques que mi cantas? venez finqu'à l'estable,
Parlerez oou moussu, mi parei respectable.
— Entandoumen eici m'epamri doou bridoun,
Puis veiren s'es toun mestre ou s'es ieou qu'ai raisoun...

Mi l'an tout desavia, n'ourieou perdu la pisto.
 L'ourias recouneissu? ô quento mino tristo!
 Et sembles un esclaou; vene, mon paouro enfant,
 T'an manqua de respect, et l'affront es sanglant;
 Ffoo que n'agui raisoun, n'en tiraraï vengenco,
 Mi faraï escouta: de moutifs sieou pas senso.
 Vene, li voou parler, et veiras se jamaï
 S'y faguet tant de bru per la vento d'un aï.
 Vaï, li dirai moun mot, et moussu Laventuro,
 Quand nous veira toueis doux fara Pietro figuro.
 Qu soou ce que dira?... S'en tirara se poou;
 Per ieou ti quitti plus, partiren su lou coou.
 Et tu, *Cadet*, anen, ensigno-mi l'estable,
 Que viguen lou moussu que dies tant *respectable*.

Lavie pa' un long camin, en viran lou cantoun,
 Si trouboun nas à nas eme nouestre gascoun,
 Qu'esperavo en pitran, quia dessus la pouarto;
 Lou retour doou garçoun et la soumo que pouarto;
 Maï quand vigué veni *Marbrou* eme Tounin,
 Si cresié pantailhar, pensa'en paou que morbin!
 Maï fague ben soun jue: vers la coublo s'avanço,
 Et de tant lun que poou tiro sa reveranço.
 — Ben lou bouenjour, Tounin, siguez lou ben vengu.
 Béleou vous languissias, vo nous cresias perdu!
 Mi trouvas en retard, m'an laïssa dins l'espero,
 Pourtant nous ourias vis avant d'aquesto sero
 Erian les per parti.... Dejunas eme ieou.
 — Es ben questien d'aco! s'avias moun sacrabieou,
 — Mangeares un mouceou? ren qu'uno cousteletto
 Em un tayoun de buou, vo ben uno brouchetto.
 — Asse! qu badarie? — Lou vin es excelent,
 Resquio tout soulet senso touquar la den.
 — Leïssas, sieou enfeta de vouestre poulitesso,
 Per pedassar lou traou troubares ges de pesso.
 Diguas-mi de que dret fasia vendre mon aï.
 Ffoo qu'agues de toupet. — Voulez rire. — Pas maï.
 Moun perus es troou gros, aï pres uno estubado
 Que mi suffoquo enca. — Es uno talounado?
 — Que mi dias ieou vaï vis, de pailho doux longs troues
 Dins la règlo amarras li pendiens sus l'aproue,
 Ero pas per mangear, lou traou de la mistranço
 L'avez-ti jamaï vis oou beou bout de la panço?
 Et perqué sur lou Cous tant de vaï et de ven
 Eme la pailho ou cuou, es ben per quouquaren?
 Lou varlet qu'es aqui va m'a ben sachu dire,
 Lou vendias per treis louis, n'ero pas ren per rire.
 Puis bretounegeo pas, de matin l'avez di:
 Vaï mi vendre aquel aï, sarquo de lou chabi.
 — N'es pas vraï! n a menti! a marido memoïro!
 L'aï dich de lou chabi? l'aï dich de lou fa boïro!!!
 — Suffis, n'en sabi proun, vene, *Marbrou*, anan;
 S'unco ti presti maï, leis pins faran d'aglan.

LEIS QUICHIÉS

Oou maran leis quichiés! et qu nous leis aduè!

De nous faire damnar elleis si fan un juè.
Se leis maïres sabien ce que l'a d'impousturos
Dins l'amo, dins lou couar d'aqueleis creaturos,
Souven reflechirien per dounar seis enfants
A de gens, diguen-va, que sount de trafiquants.

Ero dilun oou souar, lou beou jour de la fièro.
En faço de l'houstaout, vieou dedins la carrièro
Un carretoun d'enfants, et puis mise Rousoun
Que mi creïdo: — Fai leou! t'esperavi, Goutoun;
Depuis un gros moumen eici l'a ta nourriço;
Courrieou per ti cercar, t'avieou manda Clariço;
« Ti toumbo aqueou varai: tres grands corps, cinq pichouns,
Senso coumptar lou tieou... Sabez, aï douis chambrouns.
Mi venguet un parfum; sabieou plus coumo faire.
Camini vers l'houstaou, li trobi la coumaïre,

LEIS QUICHIÉS

Soun mari, cinq pichouns et puis sa bello-sœur,
Enfin n'eroun que huech: encaro, per bouenhur,
Sa maïre, eme Janet, l'enfant de Margarido,
Que devien touteis doux estre de la partido,
N'aguen pas, per venir, troubar de carretouns,
V'an mes à l'an que ven per lou tems deis meïssouns
Mountan à dessamoun; descargoun la carreto;
Souartoun un panier d'uous, un paou de farinnetto,
D'arrin un panieret, quououqueis seze nouveous,
Un couffin de tartiflo et quououqueis vieïlhs naveous.
A peino sount intras, li pouargi de cadièro.
Avant de s'assetar, mi parloun de la fièro;
Se la fan eis Alleios vo ben dessus lou Cous;
Se la marlusso es chièro, et surtout s'a bouen goust.
Es que dien: « L'an passa la trouverian salado;
« N'avié cousta sept soous la pichouno pesado. »
Enfin, mettiou la taoulo, alestissieou de buou.
Lou coumpaïre demando ounte mettoun lou muou.
— Vias qu'eicito oou segound, li foou, l'y a ges de plaço;
Dins la carrièro en bas, de l'aoutre caïre en faço.
Vous lou remisaran eme lou carretoun.
Descende, puis reven, mouato em'un coumpagnoun.
Ero un de seis pays: — Excusa-mi, coumaïre,
V'adusi, mi diguet, *Pecoouquet*, moun coumpaïre.
Eici dedins Marsilho es vengut tout soulet;
Et si sian dich qu'ensen farian nouestre truffet.

Ve, vous derangez pas, agez pas d'inquiétudo.
Coumo se l'erian pas, fez coumo d'habitudou.
Va savez, à l'houstaou ten pas de gros mouceou.
Avez ce que vous foou, fez-nous de brigadeou »
Oh! li vigueri plus. Jugeas de ma coulèro!
Maï digueri pas ren, penseri qu'eri mèro,
Qu'eme de gens ensin foou toujours anar plan,
Que foou tout supportar per l'amour de l'enfant.
Adoun vegi lou buou, garnissi la salado,
Et cadun debridet que n'eri trebouerado.
Leis pichouns eroun las, anavoun peneccar.

Li feri leou soun liech et leis feroun couchar.
Leis fremos que tamben doou camin eroun lasso,
Si coucheroun subran dessus d'uno pailhasso,
Puis leis hommes touis doux dins lou found d'un chambroun,
Dessus d'un matalas li fagueroun un sououn.
Agueri proun soucis per li trouver de vanos;
Mi fouguet counfisar eme meis estageanos:
La vieilho Pignatello eme mise Rousoun
Presteroun ce qu'avien, vanos et cubertoun.
Per ieou, que vous dirai, dessus d'uno cadiero,
Li passeri la nuech en mooudissen la fièro.

Lou lendeman oou jour eri déjà sus pè:
Abrieri doux gaveous et feri lou café.
N'en fagueri lou men uno grosso pignato.
Per chacun n'en avié quasimen uno jato.
L'espoumpissoun un pan, puis, per curar seis dents,
Demanderoun s'avieou de froumagi couyens,
Vo ben un anchouyoun per faire la roustido.
Mi restavo un mouceou de marlusso fregido
Qu'ourieou vougu gardar per leis faire dinar,
Semblavoun mouar de fan, lou li feri mangear.
Lou quichié, crese-mi, de tout caïre s'aganto.
Leis pichoun mi fasien: — Ben lou bouenjour, ma tanto
Anaren à la fièro? Et que nous croumparez? »
Aco si dis jamaï, li disieou, va veïrez.
Lou païre disié ren, la maire n'ero mutto,
Vo cedoun li disié: Li sian p'ancaro, chutto...
Couprenieou tout aco; diguas, que faire, anen?
Vo si foulié fachar, vo ben li dire amen,
Et per... sabi pas que! ourieou pas vougu faire
Uno vilaino actien. Li digueri: Coumaïre,
Se voulez que sorten, habilhas lou pichoun,
Mettez-li soun bounet eme seis escarsoun
Aco siegue leou les...: anan vers leis Alleios;
Lou pèro nourricier servissié de riseyos
Fm'un tron de capeou que semblavo un oouvan,
Eme touis leis pichouns caminavo davan.

Ero tout contentet, si visié sur seis rouito.
Un capoun, per darrie, vous li tiro uno bouito,
Que jusquo su lou couel l'enfounço lou capeou;
Per li lou retirar nous fe bagna lou peou.
Sa fremo si fache, per ieou mourieou de rire
De lou veïre virar senso saoupre que dire.
Lou coou l'avi'estourdi; li digueri: — N'es ren;
Eme naoutreis venez jusqu'ouo Diable-d'Argen...
Aqui li prenguerian doux fooudieous, de bavettos,
Em'un desabilhe, sieis pareous de cooussettos.
En sorten eis enfants croumpi de tambourins,
Un sabre, doux fusieous et doux *chin-nana-chins*.
Aco n'ero pas proun, mi roumpien la cervello.
Cade pitouè disié: — Voueli poulinchinello! »
Avien ges de repaou: aco, si v'eroun dich;
Et fouguet contro couar n'en passar per aqui.
Lou païre, en descenden, vis uno grosso pipo;
S'avanço, et puis mi dich: « La voudrieou per Falipo,
A pas pousqu venir, l'y aï proumets quaouquaren,
Maï bessai dins la pocho ourai pas proun d'argen.
— Leou li foou, prenez-la. Subran la marcandègeo,

Sount d'accord. Et pensas qu'ai paga soun envegeo?
Lou soir revenen maï, anan eis briquetians,
Et coumo de fadas defouero badavian.
D'entendre tant de bru, la testo mi sooutavo,
Leis troumpettos, tambours, campano que viravo,
M'avien abasourdi; maï per elleis, pas maï
Que se darrié soun cuou fasien bramar un aï.
Voulien intrar partout: dins *Santo Philomèlo*,
Eis dansurs, à *Golo*, jusqu'à *Poulinchinello*.
En visen leis *nanets*, oh! resteroun candi,
Leis ourias espias que v'ourien pas senti.
La nourriço disié: — Maï sount pas de naturo,
Aco n'es, ben segur, qu'uno miègeo blessuro.
Leis leisseri badar, et quand sigueroun las,
Mi digueroun: — Eh ben! se viravian oou jas.
Alors s'entournerian; leis grands et la marmailho
Dedins un vira d'huil sigueroun à la pailho.

Leis garderli cinq jours! cinq jours em'aqueou fai!
Un beou souar digueroun: — Deman vous fen d'esplai,
Partiren lou matin, ma maire nous espèro,
Et fouu que l'ariben un paou davant lou sèro.
Ah! segur li diren coumo es bouen vouestre couar;
Anas, dins l'ouuccasien naoutreis seren pas pouar.
— Soignas ben lou pichoun vous demandi pas gaire.
— Sian pagas per aco, respoude la coumaïre?
Et l'aïman beleou maï, vouestre pichoun Tounin,
Que nouestre caguo-nis; cresez-vous qu'es ensin!
Per eou, touti leis nuechs fasen d'aïguo sucrado,
Lou matin lou café, lou jour l'aïguo panado.

Et vias ben, à l'houstaou, se l'avié qu'un mouceou,
Touti lou levarian de la bouquo per eou.
Ma maire l'aïmo troou, tout lou jour l'espassegeo,
Vo ben sur seis ginoux ello lou poumpounégeo.

Enfin d'aquitto oou souar feroun seis paquetouns;
Li douneri de riz, de sucre, de saboun,
De café d'ouu grana; puis, à mise Terusso.
Eme de chicoula prengueri de marlusso.
M'en ferli qu va souu? Disieou: seran counten,
Et pourtant, v'ai sachu, renavoun entre dent.
Lou lendeman matin attaloun sa carretto;
Per cadun dins lou pan metti de cousteletto,
Lou quart d'un sooucissot, quoouqueis troues de jamboun;
Per la mita d'un jour semblo que n'avié proun.
La nourriço mi fa: — S'avias quoouqueis sardino!
Oh! li vigueri plus; li vireri l'esquino.
M'approchi de soun homme, li touqueri la man,
Bouen viagi, li disieou, soignas ben moun enfant,
Quand mi souarte un papier que tiro de sa pocho,
Es lou compte doou muou, enco de meste Rocho.
Mi dis: — Mi trobi court, lou pagares per ieou.
Asse, vous esperan, vendrez à quest'estieou.
Eh ben! counservas-vous; pourtas-vous ben, coumaïre.
Vendren maï l'an que ven; vous aduren ma maire.
Partoun, et leis vaquito à la gardi de Dieou.

Et puis, huech jours après, uno lettro per ieou
Mi dich d'anar cercar moun pichoun, à *Vicrosso*,

Que depuis tres gros mes sa nourriço ero grosso.

LEIS DOUX ESCOULIANS

ET L'OOUSSIN

Fablo

Doux capounots avien taya l'escolo,
Tounin eme Nicolo,
Embarrassas de soun après-dina,
Digueroun: S'avian neda?
Subran oou pas de curso
Arriboun suzarens sus la plageo de l'Ourso
Leou, leou fouero camié,
Nicolo, lou proumié,
A la nedo si gitto.
Tounin seis brayos quitto,
Et leis vaquit tous doux
Eme d'aïguo per dessus leis ginoux.

N'eroun pas degourdis, et perdien jamaï terro.
Si fasien de bagnaous uno pichouno guerro,
Puis nedavoun un paou; surtout Tounin,
Leis mans dessus lou couel refasié lou doouphin
Et quand si relevavo
Uno chouno l'esperavo:
Nicolo de soutoun
Li dounavo un testoun.
Enfin, nouestreis pichots, aqui si delegavoun,
Anavoun et venien, sourtien et puis intravoun.
A forço de virooutegear,
Vien oou found un ooussin. — Se lou poudian mangear,
Dich Tounin à l'ami Nicolo.
Maï per lou derrabar? S'avian uno piccolo,
Un bastoun, quououquaren?
Oh! se sabieou soutar! Tu, Nicolo, as d'aren.
Risque-ti. — Que mi dies? Farieou poulido mino,
Oh! sicou pas tant fada. — Ti tendraï per l'esquino.
— Et puis mi lacharies. Escouto, eme lou pé;
Se lou boustigavian, li farian perdre pé,
Alors en redoulant, lou menarian à terro.
— Si lou partagearen. — Oh! coumo serian frèro.
Tant fa tant va. Tounin, coumo s'ero un marteou.
Contro l'oussin piquo eme soun orteou.
Et cresié la priso suro,
Quant à l'orteou si fet uno largeo blessuro:
Leis pounchos de l'oussin l'avien tout dechira.
Un encian qu'ero aqui, per seis cris attira,
Li dich: Pichotet, fas ben de tapagi;
Oh! quinto grimaço, et dirien qu'as la ragi
De que ti plaignes?... A la fin,
Sies pas tu qu'as cerca l'oussin?
Ti disié ren, dins sa cououquilho.
Ta pouignu, va-ti fouu. N'as proun roumpu l'ourilho.

L'y a de gens que voou mies leissar dins lou repaou;
S'anas leis tourtugar, ven reven que de maou.

LOU CURA DE VELAU,

Anecdoto Histouriquo.

UN capelan qu'aven vis à Velaou
Dins seis sermons souven ero en defaou.
Per troou prouvar quououqueis fès l'arribavo,
Qu'ouo beou mitan un pignoun l'encalavo;
Alors zou de virar, puis de piquar doou pè,
Per sourtir d'embarras trovavo plus l'estè;
Si gratavo lou front et maï virooutegeavo.
Dins leis *si*, dins leis *oh!* alors estrapepeavo.
Ero toujours tant long, lou bouen moussu *Coulet*.
Qu'ouo mitan doou sermooun lou leissavoun soulet:
Cadun si l'accompavo,
Per leis cadiero alors nouestre cura prechavo.
L'arribet tant souvent
Que n'en faguet sa plinto ouo marguilhier Vincent.
Vincent a bouquo d'or, et li mande pas dire
Que seis sermons troou longs prestavoun gaïre à rire,
Que piquant sus lou sieoucle et sus lou tambourin?
Segur pennecavias s'esperavias la fin.
Lou cura va sentet et prenguet ben la cavo.

— Es vraï, lou zelo m'emportavo.

Diguet ouo marguilhier, et ten ti vo per di,
Quand serez enfeta, Vincent, diguo vo mi,
Aouves? Souven te nen, faras uno guignado,
Et subran beniraï touto moun assemblado.

— Tenez, li dich Vincent, piquaraï dins la man;
Alors applanta-vous, anez plus de l'avan.

— Eh ben! sian entendus, acte de ta paraoulo.

Lou diminge d'après, ero per santo Paoulo,
Lou cura, plen d'ardour, prechavo sus l'infer,
Parlavo de Satan, doou malin Lucifer.
— L'anarez tout de bouen, disiet à l'oouditoiro;
Escoutas meis counseous, gardas dins la memoïro
La creïnenço de Dieou, la crento doou pecca;
En candello cedoun, ve l'anas debaoussa,
L'y a pas gès de plaisi de se rimar l'esquino.
Taou ris eici, d'abas segur fariè la mino;
Serez privas de Dieou, de languo dins lou fuech,
Oourès gès de repaou, ni lou jour ni la nuech.
Aqui serez maoudis, » disiet d'uno voix fouarto,
Quand quatre foutissouns fan de bru sus la pouarto.
Lou marguilhier Vincent, per leis faire teïsar,
Vague dedins seis mans coou sus coou de piquar.
Lou capelan counfus crès qu'aco lou regardo,
Dins seis veinos lou sang coumo d'esplinguos dardo.
Pourtant per oubeir, s'aplanto ouo beou mitan,

Et puis eis *Velaoucens* creidet en leis signant:
— Et coumo déjà vous enfeti,
Ieou m'es egaou, m'avez aouvi?
Se changeas pas serez maoudi.....

Es la graci que vous souhaiti.

LOU GARDANEN

Conte

UN paysan gardanen, coumo se n'en vis paou,
A trento ans n'avié vis lou souleou que d'un traou.
Souven avié entendu parlar de coumedio;
Maï jamaï n'ero intra dins l'houstaou de Thalio.
Lou cura l'avié dich dins fouesso ouccasiens
Que Dieou n'avié damna touti leis coumediens;
Que la chambro mounte fasien sa mascarado,
Per de diables toujours la pouarto ero gardado.
Eisso l'avié esfraya. Sié per pouou vo raisoun,
De li mettre lou nas n'aguet jamaï mangeoun.
Ententerin lou souar esten à lachambrado
Entendié murmurar un air, uno tirado;
Li parlavoun ballet, musiquo et opera:
L'un vantavo Vestris, l'aoutre ero per Talma.

Lou Guerle, Joouselet et sa bando bachiquo,
Aqeli n en voulien ren que per la musiquo;
Cantavoun doou matin finqu'ouou souleou tremoun,
Leis uns fasien lou chant, leis aoutres lou segound.
Eisso tant repeta li dounet l'interiguo,
Et Janet si diguet: Mi faran plus la figuo.
La semana que ven, se lou bouen Dieou va voou,
Li dieou ren en degun et voou faire moun coou.
Couesto pa'un sac de bla; et puis aven d'arbïo,
Aquo es dich, à dilun, voou à la coumedio,
Tant fa tan va, et lou jour dit,
Ero lest, lou vaquit parti.
Pren sa soumetto,
L'enfourquo: — Anen, *bourreto*,
Camino dru, anan à-z-Aï;
Se voues d'houro arribar, fourra caminar gai.
Janet erro counten coumo en un jour de festo;
Sa besti va sentié, jamaï sieguè plus lesto,
Et graci ouou secours doou douce animaou,
Intravoun dins à-z-Aï; qu'abravoun leis fanaou.
Se dirigeoun tout drech davant la coumedio;
Jugavoun aqueou souar *Paul eme Virginio*.
La pouarto ero badièro et nouestreis Gardanens,
D'estre arriba tant leou, avien l'air tout countens.
Bourreto, à-n'un cleda sieque ben amarrado;
Et Janet ouou bureou prend soun billet d'intrado.

Avant de penetrar dins lou laste chambroun,
A man senèque vis un tian sus d'un jarrroun.
Li saouço lei cinq dets; et avant prendre plaço,
Coumo tout bouen crestian eou se signo la faço.

L'aïguo avié de mountan, l'oudour li piquo ouu nas,
 Estarnudet tres coou eme tant de fracas,
 Qu'un farçur si viret et plen de merevilho,
 Li creido: — A vos souhaits! prisas pas de sarrío.
 Gramaci, dit Janet, puis va dins un cantoun,
 Aqui, espalooufi, si mette à-n'un-mouloun.
 Reluquavo partout. Quand leveroun la tello.
 Aco siegue per eou une cavo nouvello,
 Et, seis grands uils duberts, aqui tout esbahi,
 L'ouurias pouignu tout vieou, qu'ouuriè pas ren senti.
 L'opera coumencet: Sabez que Virginio
 Per ordre de sa maire à Paul siegue ravio;
 Que quand tout ero lest per la faire embarqua,
 Lou ciel eme l'infer semblavoun descheina;
 La plugeo eme lou vent, leis uyaous, lou tounerro,
 Embrasavoun lou ciel et negavoun la terro.
 Janet, entremouri, si sentié pas trouu ben,
 Si souven doou cura, et lou tramlun li ven;
 Puis soungéo a soun paoure aï qu'ouu bel air senso vano
 Reçubié sur soun nas aqueou gran de chavano.
 Souarte leou en courren; penso de l'assousta,
 Quand defouero a lou nas, s'aplanto, es habeta
 De senti lou mistraou que piquo su seis briguo.
 Coumo, n'a pas ploougu? Ren de tout, pa'uno briguo;
 Lei estellos d'eici brilloun pleino d'esclat.
 Et lou ciel aqui dins s'estrasso en millo esclat!
 L'y a quaouquo mascarié... Alin l'y a uno tempesto,
 Leis vallas passoun plens, n'an pardessus la testo.
 Degun poou l'abari es uno brefounié,
 Eici siblo un mistraou qu'empouarto la camié?
 Disié ben lou cura, qu'ero l'houstaou d'ouu diable;
 Rempli de matagots que prenien l'air aimable;
 Que foulié leis fugi, car es de résoulus
 Que saboun vous tentar: per ieou l'intri pas plus.
Bourreto, saouven-si, pouarge-mi ta cooussano,
 Gagnaren fouesso maï; retournen à Gardano.

LOU PAYSAN ET LOU PASTISSIER

VO

ES PAS LOU PLUS FIN QU PAGUO

EPISODO EN UN ACTE

Persounàgis:

FRICANDEOU, pastissier.

TOUMÉ, *Pè-de-Souquo*, paysan.

LACOUPO, perruquier.

AUGUSTO TABLIN.

EULALIO, filho de Fricandeou.

UN GARÇOUN PASTISSIER,

UNO PORTEYRIS (*Ginouveso*), persounagis muts.

Le théâtre représente une rue.

A droite du public est un magasin de mercier, avec cette enseigne: *Tablin, mercier quincaillier*. A gauche une boutique de pâtissier, avec cette enseigne: *Fricandeaou, pâtissier*. La boutique de Fricandeaou est sur le premier plan, celle de Tablin au second.

SCENO Ire

EULALIO, AUGUSTO TABLIN

Eulalie est assise devant la porte de sa boutique, une chaise est devant ses pieds, elle travaille à une couture blanche. Tablin garnit la devanture de son magasin.

AUGUSTO TABLIN regardant Eulalie.

Eulalio aï fini.

(Il laisse tomber une pièce de galon.)

Oou diable lou galoun.
Quand cresez anar vite anas de reculoun.

(S'approchant d'Eulalie qui se lève.)

L'amour mi desavié, veiras que s'eisso duro
Voou demuni de tout, de corps et de figuro,
Toun pero, sabi pas? Crési que prend plaisir
A mi countrariar, à mi veire maïgrir.

EULALIO

Ieou li coumpreni ren, quand parli doou mariagi
Un coou parei countent, l'aoutre coou, siou pas d'iagi;
Dins tout aco li vieou que voou mi maridar,
Maï toujours prochi d'eu m'ouurié vougut gardar.
Augusto, ti voou ben, et s'ero pas toun pèro
Ti dieou que tout...

AUGUSTO

Aqui lou mot de santo Clèro.
Lou pouedi pas changear. Ti marides em'eu?

EULALIO

Tout ce que me diras per ieou n'es pas nouveou,
Augusto ti vaï dich sies lou ben de moun amo:
L'hymen ren que per tu n'allumara sa flammo.
Coumo tu penses ben, souffri d'aqueou retard.
L'ouura quienze jours hui, croumperi un foulard,
Moun pèro lou viguet: ti mettes en despenso,
Mi diguet: Eulalio, à toun trousseou qu penso,
Fouu n'en veire uno fin... Arribes sur lou coou,
Ti dich: vigne ma sœur, sabi pas se va voou.

AUGUSTO

D'un pero cependant es contro l'habitudò

De toujours lambinar. Sa cervello es fendudo.
Enfin veiren en paou, ta tanto hier ma dich
Que n'en n'avié parla, qu'ello avié counsenti.

EULALIO

Vai presquo devina, es hier à la vilhado
Mi dich: — Coumo farai quand seras maridado?
Mi voou trouver soulet. » Oh! moun pèro jamaï,
Li dieou, prochi de vous ma vido restarai.
Seis uils eroun bagna, l'ai vis courre uno larmo.
Ensin va vies, à tort, Tablin, prenes l'allarmo,
Moun pèro m'aïmo troou.

AUGUSTO

Et qu t'aïmarié pas?

Un angi de douçour, qu'a ges de voulounta.
De touti leis vertus sies lou parfait imagi.
O! qu t'aïmarié pas en visen toun visagi?

EULALIO

Augusto, troou d'amour ti fascino leis uils,
Prend gardo tout aco pourrié passer per uils;
Quand puis sias maridas, leis hommes sias voulagi,
Et leou-leou sias sadouls doou bouenhur doou meinagi.
Desiri mi troumpar. Fariez moun desespouar.

p 72

AUGUSTO

Ren ouu mounde jamaïs ti levara moun couar.
Eulalio, per prex de touto ma tendresso
Permette mi eici de prendre uno caresso.

(Il s'avance pour l'embrasser).

SCENO II

LEIS MÊMES, FRICANDEOU, UNO PORTEYRIS

FRICANDEOU, dans la coulisse.

Catarinin eici.

EULALIO

Moun pèro!

AUGUSTO se tirant l'écart

Que mi dies?

EULALIO

Se nous aguesse vi!

AUGUSTO

L'avié de boues oou fuech, oh ma bello Eulalio!

EULALIO

Ah! l'ououriez entendu, n'ouurié fa de sarrío.

SCENO III

LEIS MÊMES, FRICANDEOU, LA GINOUVESO

FRICANDEOU arrivant du marché.

(A la porteyris.)

Mette aqui ta banasto et fai ti refrescar.

(A sa filho.)

Aven pas maou courru, si pouu plus ren croumpar.
Venen deis Capouchins, leis paoureis repetieros
An un brave perus; li van cerca leis nieros.
Dins l'interest public an maï més lou drapeou
Et que noun sié leva touquoun pas un naveou;
Dien ben que tout aco es per lou ben doou pople,
Per ieou n'en cresi ren es paraoules de noble:
Quand vous vouelien troumpar sabien vous far beou beou,
Vous serravoun la man, tiravoun soun capeou.
Es ensin ooujourd'hui, si l'y a uno descouvertó
Lou riche gagne tout, per l'ouvrier es la perto.
S'escoutas leis bavards, duven estre countents,
Et cresi que ben leou si curaren leis dents.
Ooujourd'hui la vapour de partout prend sa plaço,
A touti leis ouvriers ello fa fáiro rasso.
Mounte aoutreis coous foulié cinquante bras per jour,
Vous mettoun tout oou maï dous pouces de vapour.
Tout es perfectiouna, leis arts et l'industrio
N'estouffoun dins seis bras, es une merevilho.
Et s'aco duro ensin fourra mourir de fam,
Car lou pople un beou jour ooura plus ges de pan.
Lou riche a pas souci d'aquello populaço
Pleno de proubita, maï qu'à la fin si lasso,
Quand de partout réduit, quououqueis fes maoutrata.
Fa'un caremo tout l'an qu'es pas dins l'armana.
Lou pople a de bouen sen, coumprend mies la justici
Que tant de parvengus, courroumpus per lou vici,
Que vien que leis escus, et per amassar d'or
Vous farien l'aoubre drech sur lou cours, sur lou port.
Doou matin finquouo souar si curoun la cervello,
An toujours lou projet d'uno inventien nouvello.

AUGUSTO

Parce que la vapour troublara quououqueis gens,

Foou-t-il dins la routino eici que pourrissens?
Regardas s'es pas beou lou *Saphir, l'Entrepriso*?
Eis paoureis voituriers fan subir uno criso;
Debaoussoun, es veraï, *Piffart, Loouzier, Avoun*,
Maï senso elli jamaï anarias à Touloun
Eme vouestreis vingt soous.

FRICANDEOU

La cavo es veridiquo.

Maï leis gens doou Boousset farmaran leou boutiquo,
A Cugeo soun rasas.

AUGUSTO

Es un pouli país!

Se jamaï li passas, anas ben à l'avis:
En venen de Touloun, descenden de voitulo
Intrerien à l'hôtel de *San-Bouenaventuro*.
M'en souvendraï longtemps, li mangeri un uou
Que mi feroun pagar coumo un filet de buou.
Leis hostes li sount Turcs, s'arrangeoun de maniero
Que se vous assetas faou pagar la cadiero.

FRICANDEOU

Per aro junaran, tant pis per les Cugens;
Maï vies ben, lou proufit durara pas longtemps:
Deicito ouo Languadoc l'avie doux cents barquette
Qu'anavoun, que venien, que fasien la navetto,
Et millo matalots qu'avien ooutant d'enfants
Gagnavoun la vidasso ooumen en travaillant.
Aro tres paquebots vous fan lou caboutagi,
De quatre matalots formoun soun equipagi;
Leis aoutreis anaran à la gardo de Dieou,
Patir faouto de pan l'hiver coumo l'estieou.
Quand leis an establi d'uvian de beneranço
Nous veire assadoulas, et va creisian d'avanço,
Leis poulets, leis mooutouns, lou buou et lou vedeou,
Duvien nous n'en gitar à la retiro-peou.
Poudez vous li fruttar: anas à la bouchiero,
Quatorze soous lou buou. Puis la viando es pas chiero;
Lou mooutoun vounze soous, vingt et doux lou vedeou,
Et des poulets passis quatre francs lou pareou.
Si pou plus abarir, perdi la tremountano,
Faren nouestreis pastis eme de meringeano.
Lou gibier es ouo fuech, se duro coumo aco,
Quoouque jour en salmi mettren nouestre jaco.

EULALIO

Qu'anas vous inquietar? farmaren pas boutiquo;
Quesque pago après tout?

FRICANDEOU

Es toujours la pratiquo

Es veraï; maï vouldrieou veire l'ooutourita
Mettre un terme eis abus. Depuis lou cholera
La viando la salan, et perden l'esperanço

De veire restabliir uno justo balanço.
Perque coumo lou pan la veirian pas taoussa?
Lou mairo a lou poude; perque va farié pas?

AUGUSTO

An ben d'aoutreis soucis: lou canaou, la pouliço,
Leis docks, nouestre pavé, leis tuyeous de toouliisso
Et tant d'aoutreis proujets que sount mes en avant
Et que veirez finir.

FRICANDEOU

Dins cinq ou sieis cents ans.

EULALIO (A Fricandeu.)

Maï qu'avez cooussiga?

AUGUSTO

Segur quououque taranto;

Lou venin a creba.

(A Eulalie.)

Avez vis vouestro tanto

A dich que l'anessias, desiro vous parla,
Se sortez, passa-li, mi va recoumanda.

(A Fricandeu.)

Vouestro souarre es ouu fait, elle eme Rosalio,
Eme joua mi veiran lou mari d'Eulalio.
Ensin vouestre refus a plus ges de raisoun:
Fouu que vous decidez, vo per oui, vo per noun.

FRICANDEOU

Catin a counsenti, la cavo es decidado;
Parlaren mies d'aco, ma filho es pas pressado.

EULALIO

Moun pèro, cependant l'y a déjà proun de tems
Qu'Augusto dins l'houstaou fa des vaïs et des vens.
Doou mounde, va sabez, la linguo es tant marrido
Que s'exerço toujours quand quououqu'un si marido.
Ensin, se mi cresias, mandarias pas plus lun
Per va tout definir.

p 78

FRICANDEOU

Et craigniries quououqu'un?
Que mi fan leis prepaous de cinquanto coumaïre
Que dien de maou d'outrui quand n'en pouedoun plus faire.
Toun hounour, Eulalio, a gès reçu d'affront,

Et partout en plen jour, pouedes moustra tou front;
Cependant, va voulez, pressaren lou mariagi.

(à Auguste.)

Aduourras teis papiers.
Anen d'eici huech jours.

(à sa fille.)

Mi semblo un badinagi,

AUGUSTO serrant la main d'Eulalie.

Mi vias recouneissen.

FRICANDEOU

Per ma filho toujours que siegues coumplaisen.
Gardo-ti ben surtout de li dounar de lagnos,
Que jamaï de seis uils vigui toumbar d'aïguagnos.

EULALIO

Moun père, craignez ren, counouissi soun bouen couar,
Augusto noun jamaï troumpara nouestre espouar.

AUGUSTO

Se sabieou de troublar un tant pouli visagi,
Doou celibat toujours mi veirias faire usagi,
Eulalio per ieou ressentente trouu d'amour,
A seis pès restarai la nuech coumo lou jour.
Huroux de poussedar tant d'attrets en partagi,
De longuo mi veira counten de l'esclavagi
Qu'ouura tressa seis mans; soumets à seis desirs,
Jamaï veirez troublar nouestreis simples plesirs.
Per lou Diou deis amours laissan menar la barquo,
Esperaren tous doux que l'inflexiblo Parquo,
Lasso de fielar vengué coupar lou fieou
Qu'ouou mounde nous retent.

FRICANDEOU

Que me dies, cadebieou,
Que jargoun que mi fas, souartes de rhetoriquo?
Lou plesir, leis amours, la parquo, que musiquo!
Aco si qu'es parler!

(en persiflant.)

Per vendre des rubans,
Augusto, crese-mi, ti bates plus leis flancs.

EULALIO en minaudant.

Moun père, que sias sot! si pouu jamais ren dire,
Que noun per vous truffar trouvez lou mot per rire.

AUGUSTO

Se quittavi jamai de vendre des rubans,
Serié per tout lou jour admirar vouestre enfant.

(Il regarde Eulalie.)

Diguas ce que voudrez, soun uil brulo moun amo,
Quand sieou à soun cousta mi senti tout de flammo.

FRICANDEOU

Prend gardo, moun ami, tout aro prenes fuech.

(Se tournant vers la boutique.)

Ti leissant un moument, leis pastissouns sount cuech.
Tounin, leis foou tirer.

AUGUSTO

M'en voou vers la communo.

EULALIO

Et ieou chez vouestro sœur.

FRICANDEOU se retirant avec Eulalie.

Ass'eh! ben, sans rancuno!

AUGUSTO sortant.

Eulalio, adooussias, eici revendraï leou.

(Il sort.)

SCENO IV

TOUMÈ seul

(Entrant, traînant son âne.)

Coumenci d'estri las... qu voou doux cents gaveoux?

(Il s'avance vers l'avant-scène.)

Depuis d'adematn treboueli ma carcasso;
L'y a proun peno oujourd hui per gagnar la vidasso.
Maou-pasteou siè doou sort et de qu m'a basti!
Dirien que sian eici tout exprès per pati:
En oou souar un chicot inserta sus racino,
Ve! mi resclantissie finquo d'arriè l'esquino;
La meouyo eme lou sut mi fasien tant de maou,
Que de drech vo coucha n'avieou ges de repaou.
Encaro per soupar avieou d'acier natife,
De pan de quienze jours. Prenguéri moun calife,
Car avieou lou maran, fasieou de va, de ven,
Un coou anavi plan, plus tard ero en courren;

Semblavi pousseda. Intri dins la bastido,
 L'avie nouestre bourgeois que jugavo eme Dido.
 — Que t'aribo, Toumè? mi fet en mi vesen;
 Oouriez un maou d'oourilho ou ben un maou de dent.
 Se suffrisses, crei-mi, l'y a que lou derrabaire
 Que pousque ti guarir, et suffriras plus gaïre.
 A la villo vai-t'en deman, diguo à Babeou
 De t'alestir *mouret* em'un fai de gaveou;
 Leis vendes, de l'argent pagaras lou dentisto.
 S'en trobo de partout, es pas cavo requisto:
 Renardi lou pouli, Rizzo, Feraud, Colin
 Soun touis quatre alignas, leis vies sur toun camin.
 Li dieou, va ben, suffis, seguirai vouestro ideio,
 Deman avant lou jour enregarai l'alleio,
 A la villo serai segur de bouen matin:
 Car ve de tout eïço voueli veire uno fin.
 Ero p'ancaro jour, l'ooubetto espinchegeavo,
 L'oousseloun matinier à peino ramageavo,
 Qu'eri dins lou camin. Arriban à l'ooutroi,
 Lou bureou est sarra; l'avié déjà Chichoi,
 Lou frèro doou manchot, et puis uno filhetto
 Qu'esperavoun tamben per aver la bilhetto.
 Lou moussu puis venguet; à sa marrido himour,
 Digueri: gagno pas vingto-cinq louis par jour.
 Enfin, m'an espedi, depuis dedins la villo
 Se counti touis leis tours, n'en ai fach mai de millo.
 A chaque boutigoun, en tirant lou capeou.
 Demandi que voudriè croumpar doux cents gaveou:
 Mai touti sount prouvis, cadun es plein de graïssou,
 M'en dounoun que vingt soous, l'article es à la baïssou.
 Lou dentisto qu'ai vis, dich que derabo plus
 Que noun dedins seis mans mettez un miech escu,
 Sieou pas maou empedi, ren dins la bassaquetto,
 Et deis gaveous bessai n'en faren de brouquetto.
 Doou dentisto, à prepaou, sabez qu'es un farçur?
 Tout d'un coou quand intras lou prendrias per un Turc.
 Es negre que fa poou, puis dedins soun lingagi,
 Li trouvas quooouquaren, qu'a coumo soun visagi;
 Vous treviro leis uils. Ieou lou counouissioou pas,
 Mounti dins soun houstau, piqui, aouvi: Voilà!
 Subran d'un fenestroun pareis une madamo:
 — Qesque vi demandez? — Per uno dent, boueno amo,
 Ieou li respoundi leou. — Entrez, mio boun ami,
 Dans oun petit moument vi verrez Renardi.
 Intri dins un chambroun, oou soou l'aviè uno vano,
 Eme de passerouns broudas de fieou de lano.
 Li marchavoun dessus; eme meis gros *passants*
 Eri entremouri per anar de l'avant.
 Renardi mi suiviè, mi douno une rounssado
 Que finquo oou ben mitan sigue qu'uno valado.
Qesque tou fesez là, mi dich en ricanant,
Tou ne pou pas entrer? Voyons ousque ta dent?
 Li mouestri lou chicot, eou prend uno machino,
 Mi fach: *C'est presquo rien, c'est uno dent canino.*
 Coumo intro l'instrument per mi la derrabar,
 Li foou: Applanta-vous, quand mi farez pagar?
 Mi dich: *C'est un écou; sur la publico plazzo,*
Per les poviris, c'est rien, dé tout je louis fais grazzo;
Ma in casa al moins d'oun écou dé trois francs,
Renardi, noun jamais, touchera ouna dent.

Un miech escu, li foou subran. — *Cela te toucho?*
— Se douni la mita foou maï que meste Moucho.
Aco li fague ren, estremet soun ooutis,
Et mi serrant la man mi fet: *Adio moun fis.*
Mi levi, lou seguieou, vers la pouarto s'avanço,
Li tiri moun capeou, li faou ma reveranço.
Coumo maran voules que dounis miech escu?
Se vendi meis gaveous.... Qu soou? se souffrieou plus?
Sériè tant d'espragna.

(Faisant un signe douloureux.)

De Dieou quinto lançado!
Aro, puisque li sian, finissen la journado;
Voou faire encaro un tour per vendre aquestou fai,
S'unco tiri l'argent sabi mounte anarai.

(Il sort par le côté opposé à celui par lequel il était entre.)

Qu voou doux cents gaveoux?

(Il sort.)

SCENO V

FRICANDEOU seul

(Sortant de chez lui.)

Sian ben de femellettos.
Deis pèros leis enfants farien de jambinetos;
Sians senso voulounta. Ho! pouedes dire noun,
Se l'enfant a dich oui, l'enfant oura raisoun.
Augusto es bouen pitoué, cresi que de ma filho
Pooou faire lou bouenhur; maï l'y a dins sa familho
Un etro repoussant: Soun pèro es un cooutaou
Que pouedi pas cooussar: veritable gournaou,
Crès tout ce que li dien. Se parlo poulitiquo,
Mesclo la mounarchie eme la republico;
Vous creira qu'uno saoumo a pousqu faire un buou,
Vo qu'an vis uno lebre espelido d'un uou.
Se l'avez à dinar, pas plus leou qu'es à taoulo
Aco pooou pas ratar, prend toujours la paraoulo;
Se per rire si fach uno plaisentariè,
Manquo jamaï soun coou, souto lou beou proumié;
Dins sa testo jamaï l'espélis uno ideio,
Et partout mounte va, li serve de riseio;
Ooussi, sieou pas jaloux d'aver sa parenta,
Regretti per ma fè ma trouou grando bounta;
S'avieou per m'en tirar soulamen uno excuso.
Ah! veici lou couiffur, trouvara quouquo ruso.

SCENO VI

FRICANDEOU, LACOUPO

FRICANDEOU

Lacoupo, dé salut, coumo sian oujourd'hui?

LACOUPO

A ti faire plesir,

FRICANDEOU

T'an sorti d'un estui?
Bagaço, que sies beou, ti dirien de mariagi.

LACOUPO

La tanto a debana, m'est vengu l'heritagi,
Vingt et doux millo francs, et puis soun bastidoun!

FRICANDEOU

Toun ounce a ren agu.

LACOUPO

Si fretto lou mentoun.

FRICANDEOU

Vo m'eri toujours dich, craignez uno femello
Que vous viro lou cuou, sa vengeance es cruello!

(Embrassant Lacoupe.)

Oh! oh! moun paoure ami, ti foou moun coumplimen,
Ti vaquito bourgeois.

LACOUPO

Depuis hier foou plus ren,
Eri ben decida de quittar leis affaire,
Maï lou jour es tant long quand avez ren à faire;
Et puis mi sieou dich, se ti voues marridar,
La fremo, leis enfans ti veiras arribar,
Alors n'a jamaï troou, quand intras en meinagi
Foou pas per coumençar s'estregné lou gavagi,
Ooutramen sias segur, moougra vouestreis efforts,
Que dedins vouestre houstau reignara pas l'accord,
A l'houro d'oujourd'hui tout va dins lou grand lusso
Per paou qu'aguès un noum, foou carga la *marlusso*;
Oou bal deis coumpagnouns, va vian touti leis ans,
Vous defendoun d'intrar eme des capeous blancs.

FRICANDEOU

Et vaoutreis per *San Louis*, marchand des *papillottos*,
Reçubias pas degun eme de redingottos.

LACOUPO

Lou mounde marché ensin, doou siècle es lou travers;
L'y a degun de proun fouart per si mettre en travers.
Cadun si l'y es presta, de partout es l'usagi,
De reçubre leis gens que selon lou plumagi.
De que caïre qu'anes aro si marché plus:
S'anas jusqu'eïs Chastroux, foou prendre l'omnibus;
Leis carosso ooujour'hui sount tant vengu de modo
Qu'un jour leis cordouniers faran plus que de rodo,
Dins la villo tamen bouchier, marchand de vin,
Courtierot, avoucat coumo lou medecin,
Cadun a des chivaoux, et veiras s'eissot duro
Que leis gardis de nuech tirassaran voituro!
Eh! ben, farai chorus, meis rentos, moun gazan,
Senso v'exagera, fan millo escus per an,
Pouedi far lou bouenhur de quaoouquo bravo filho.

FRICANDEOU

Li penses tout de bouen, ti voues mettre en familho,

LACOUPO

Li pensi tant segur, que per ti consultar
Tout expres sieou vengu eici ti visitar!

FRICANDEOU (à part)

Se parlesse plu, leou.

(à Lacoupe.)

L'ideio es pas marrido,
Un homme tout soulet meno pas boueno vido.
Maï sies un paou madur.

LACOUPO

Fricandeu es egaou,
Songeo que millo escus à fouesso faran gaou;
Maï puisqu'à moun proujet toun amitié s'allio
Ti va cacharai pas, aïmavi Eulalio.

FRICANDEOU (à part)

Ma filho! per lou coou!

LACOUPO

Nouestro vieillo amitié.....

FRICANDEOU

Mi serié ben d'hounour, maï sies pas lou proumié.
Despuis adematina ma paraoulo es dounado,
Augusto lou mercier.

LACOUPO

Es uno talounado!
Ta filho dounariès oou marchand de galoun.

Lou monde, va creirieou, marcho de reculoun.
Maï diguo, Fricandeou, as perdu la cabosso?
Ti recounouissi plus, t'ouran passa la brosso;
Cadun rira de tu, lou pèro de Tablin
Servisse de juguet.

FRICANDEOU

Sabi qu'es pas malin,
Maï que pouou lou pichoun?

LACOUPO

M'en donnes une lourdo!
As vis de chichourlier que fassoun de cougourdo?

FRICANDEOU

As raisoun, maï que voues? l'aï laïssa prendre pè,
Et doou couar d'Eulalio a leou trouva l'estè.
Dounariou quououquaren se va poudieou desfaire...
Maï series fouesso vieilh, scrics aïsa soun païre:
Ma filho a que vingt ans;

LACOUPO

Et ieou quarante-doux;
Nouestre hymen, moun ami, serié deis plus huroux.

FRICANDEOU

Escouto, va venir, li foou poussar ta botto,
Siegues pas troou pressa, Eulalio es pas sotto,
Maï craigni ben per tu, car as un agassin.

LACOUPO

Si counouis quasi pas quand mi teni ensin.

(Il se roidit.)

FRICANDEOU

Eh ben! escoundé-lou; faï boueno countenengo;
Veicito l'ennemi, sies tout aro en presenço;
Lacho-li quououqueis mots, puis s'uncò sian touis doux,
Veirai se l'a mouyen de far changear soun goust.

SCENO VII

FRICANDEOU, LACOUPO, EULALIO

EULALIO entrant

Moun pèro, esperavian...

(Apercevant Lacoupe.)

Bouenjour moussu Lacoupo.

(A Fricandeu.)

Per faire aqueou coulis...

FRICANDEOU

Prendren dedins la soupo,

Va diras à Tounin.

LACOUPO

Eulalio, bouenjour.

De vouestro tailho eici admirer lou countour.

(à Fricandeu.)

Sabes, moun cher ami, que ta filho es poulido,
Duou faire d'envegeous, de gracies es prouvido.

EULALIO (à part)

Que mi voou lou gibous, mi regardo pas maou.

LACOUPO (à Eulalio)

Vouestre teint, bel enfant, farié crento ouou couraou!

FRICANDEOU

Lacoupo, sies galant!

EULALIO

Vias pas, moussou s'amuso;

Leis gibous sount farçurs!

FRICANDEOU

(à Lacoupe qui se roidissait)

Adoussias nouestro ruso,

A vis toun agassin.

LACOUPO (à Eulalie.)

Per ieou es ben fachoux

Que ma sincerita sié pas de vouestre goust.

FRICANDEOU

Eulalio, Lacoupo es vieilho couneissenço,
Per tu depuis longtemps es plen de coumplésenco,
Lou tratès rudamen.

EULALIO

(à part.)

Mounte n'en voou veni.

(haut.)

L'ai toujours regarda coumo un ancien ami,
Voudrieou pas l'ouffensar, cresieou que galegeavo!

FRICANDEOU

Et quand meme serié, ce qu'a dich ti blessavo?
Lacoupo a trou d'esprit.

LACOUPO

Diguo qu'ai trou d'amour,
Fourrié per mi fachar qu'uno extremo rigour.

EULALIO étonnée

(à part.) (haut.)

D'amour! et per qu donc? Mai li pensas encaro,
Sias tout-aro blesi, la cavo serié raro,
Que vous maridessias serié pas surprenen,
N'aven vis maridar qu'avien plus qu'uno dent!

FRICANDEOU

Eulalio soou pas qu'as agu l'heritagi
Et qu'eme teis escus faras un bouen mariagi.

EULALIO

(haut) (à part.)

Ah! venez d'heritar. Leis coumpreni tous doux.

LACOUPO

Lou ben mi manquo pas, pourtant sieou pas huroux.

EULALIO

Es pas huroux qu voou. Manquo pas dameisello...

FRICANDEOU

Vai, vai, chasque toupin troubo sa cabussello.

LACOUPO

Sieou las doou célibat, restarai pas garçoun.

EULALIO

La fremo que v'ouura...

FRICANDEOU

Ooura de picayon.

Et quand avez d'aco...

(il fait un signe qui exprime de l'argent.)

Poudes faire la fiero.

EULALIO

(à Lacoupe)

Te! qu farie per vous serie mise Barrièro;
Es uno bravo gen, a quaranto ans passa.

LACOUPO

Oh! pouedi mies choousi!

FRICANDEOU

Es uno antiquita.

EULALIO

Vous la foou de quienze ans?

LACOUPO

Ni maï uno momio!

Mi voou pas maridar per faire de pooutio;
Uno filho soou pas qu'em'un homme rassi
Jamaï la jalousie ven troublar soun plesi,
Toujours sa voulounta sus tout es satisfacho.

(à Eulalie.)

De prendre un vieilh garçoun es uno boueno pacho!

EULALIO

Se voulez un bouen fruit, mangea-lou dins soun tems,
Cedoun es troou madu ou v'agasso leis dens.
Moun pèro voou sourtir, aï une empletto à faire,
Mi voou mettre un fooudiou.

FRICANDEOU

Lalio restes gaïre.

EULALIO

Farai qu'ana veni, voous qu'aquito oou Grand-Pouts.

(Elle rentre chez elle.)

SCENO VIII

FRICANDEOU, LACOUPO

FRICANDEOU

Une filho, moun cher, es uno bello croux,
Despuis un pareou d'ans pensi qu'à soun mariagi,
Et quand tout es fini, es alors que m'enragi;
Eres ce que foulié, maï que fatalita!
Arribes tout beou just quand l'aoutre es accepta.

LACOUPO

Tan leou que vai pousqu; viès ben, aco mi pimo!
Que fairé? la tata poudié plus far l'artimo,
Et senso argent jamaï ourieou agu lou léou
De visar jusqu'eici, moun ami Fricandeou;
Sabi que leis vallats s'emplissount pas d'aïgagno,
Et que dins leis mestiers l'y a de mouments de lagno
Em'aco fes pati la fremo puis d'enfant,
Que voudrié mies cent coous laisser dins lou neant.

FRICANDEOU

Lacoupo, es ben parler, laïssso-mi toun affaire.
Eulalió es eici, cresi que sieou soun païre!
Soourra proun m'escoutar, ti proumetti dooumen
De coumbattre per tu jusqu'ouo darnier moumen;
Laïssso-nous touteis doux, la vesi que s'avanço.

LACOUPO

Restaraï pas lontemps, car sieou dins la souffranço.

(il sort.)

SCENO IX

FRICANDEOU soulet

Lacoupo, per ma fè, jugno ben l'amouroux,
Es un bouen enfantas, serien ben touti doux;
Maï tout ce que diraï sera peno inutilo,
Augusto es plus jouven, sa figuro es doucilo,
Et l'a piqua dins l'uil, l'y a déjà maï d'un an.

SCENO X

FRICANDEOU, EULALIO

EULALIO entrant

Moun père! sias soulet, qu'aves fa doou merlan?

FRICANDEOU

S'es ana proumenar.

EULALIO

Sabès qu'es un beou glari,
Oourié desabilha l'adjoint d'un coumissari?
Eme soun habit long et puis seis escarpins,
Lou prendrien per aqueou que rabailho leis chins.

FRICANDEOU

Eulalio, t'ai dich qu'es un ami d'enfanço
Meinageo teis prepaous, t'avertissi d'avanço,
Que farie mies per tu que toun marchand de fieou.
Et que tout decida lou voueli per beou-fieou.

EULALIO avec surprise.

Moun pèro li pensas, ai pousqu vous desplaire!
V'en demandi pardoun, mai v'ougearias pas faire,
De mi sacrifiar, de vendre vouestre sang
A-n-un vieilh desdenta, serie moun seni-grand.

FRICANDEOU

Es un homme d'hounour!

EULALIO

Vous dieou pas lou countrari;
Per estre moun mari, eici vous va desclari.
Aimariou mai dex coous à l'Ourso mi negar.

FRICANDEOU

Prepaous de jouino filho et que laïssan passar,
Lacoupo ti counvent, sera de ma familho,
Vo ben se v'aïmes mies restaras toujours filho;
Voueli plus de Tablin, soun pèro es un gournaou,
Que veiren figurar un jour dins lou journaou.
Es un gros habeta, de que cadun s'amuso,
Farien rire de tu.

EULALIO

Aco n'es qu'uno ruso,
Et puisque va voulez, moun pèro, ooubeiraï,
S'agira plus de ren et filho restaraï;
Moun sort sera plus doux. Ai coumprés la balotto:
Uno filho en amour cresez, es pas tant sotto,
Quand ai vis la gibetto eme soun teta doux
Nous venir faire eici lou tendre, l'amoureux,
Ai dich: l'y a quououquaren, et mi sieou pas troumpado.

FRICANDEOU

(à part et presque ému.)

L'y pouedi plus tenir; (haut) et fasies l'estounado!
Lalio, escouto-mi, se lou regardes ben
Lacoupo es pas tant maou, es un homme de sen.

EULALIO

(à part) (Haut)

S'adoucis, aï gagna. Depun vous va countesto,
Mai Augusto es aqueou qu'aï soulet dins la testo.
L'y reflechirez mies.

FRICANDEOU hésitant

Aï proun fach reflexien!

EULALIO minaudant

L'avez pas ben pensa, lou mounde n'en ririen!

FRICANDEOU (à part)

Ieou cresi qu'a raison. Qu'es fresquo! qu'es galanto!

EULALIO (à part)

M'en voou d'aquestou pas va tout dire à ma tanto.

SCENO XI

EULALIO, FRICANDEOU, TOUMÈ.

TOUMÈ

(Entrant lentement du fond, du côté par lequel il est entré.)

O capouchin de sort! mi vieoutarieou oou soou,
Depuis d'adematins caouqui fouero l'iroou.
Es tout aro miejour, n'aï pas fach uno bello?
Per vendre cent gaveoux mi fendi la cervelle.

EULALIO

(à son père.)

Avez moun darnier mot, (riant) moun père, pensas li.
Restarai pas longtemps, serai ben leou eici.

(Elle sort.)

FRICANDEOU regardant sa fille avec complaisance.

TOUMÈ la regarde aussi avec des yeux de convoitise.

SCENO XII

FRICANDEOU, TOUMÈ,
UN PICHOUN GARÇOUN SUS LA POUARTO DE LA BOUTIQUO.

TOUMÈ

Voulez doux cent gaveoux.

(il regarde toujours du côté par où est sortie Eulalie)

Oh! la poulido testo!

Coumo sa tailho es fino et sa demarcho lesto.

Cadebieou que mourroun, aqueou n'es pas mousi:

Qu pourra l'agantar ooura pas maou choousi.

Per ma fe mi sentrieou....

FRICANDEOU

Badinas vieilh arleri,

Regardas voutreis dents et vouestre batisteri.

TOUMÈ

Aï pas que cinquante ans.

FRICANDEOU

Et dex qu'avez teta

Vous fan vouestreis sieis croux, la broquo prendrié pas.

TOUMÈ

Beleou vous troumparias? Quand l'enser es de luno

Sus dex broquos darre n'en ratarié pas uno,

Naoutri saben aco, piquans à coous segur,

Et quand fen un travail...

FRICANDEOU

Coumo, sias un farçur?

M'en serieou pas douta.

TOUMÈ

Jugez pas sus la mino

Tant pourrias v'engana. Sieou de la Valantino.

Es vraï que l'iesti plus.

FRICANDEOU

Vous cresicou martegaou?

TOUMÈ

Pouedi n'en aver l'air;... aco m'es puis egaou.

(avec un air moqueur.)

Pecaïre que voules, naoutreis gens de campagno

Sus tout sian entrepres, aven ges de magagno,

Sian pas que des bestias... Houi!... coumo sente bouon,

Maï quesques fregisses?

FRICANDEOU

Vendi de pastissouns.

TOUMÈ

Bagaço que fricot mi reviscourié l'amo,
N'en mangearieou ben sieis.

FRICANDEOU

Oh! quinto fino lamo,
Vous brecarias leis dents. S'aqueli vous fan gaou...

TOUMÈ

Qu'entendez per aqui, que mi faran pas maou?
Qu soou! sount fouesso chiers? es cavo ben requisto.
N'en ai mangea tres coous, n'ai pas perdu la visto!
Es pas per coumpliment, mai senso vous facha,
Leis vouestre voueloun pas aqueli qu'ai mangea.

FRICANDEOU

De pastissouns d'un soou? Regardas que taoulado.

TOUMÈ

(S'approchant de la fenêtre du magasin.)

Mai n'en avez ben fach! dedieou que sartaingado!
De partout n'espelis, aco, sount puis couroux;
Viguen, desbraya-vous, laissez m'en mangear doux.

FRICANDEOU

Et qu'es doux pastissouns, n'en voudrié pas la peno;
A leis tastar, n'en faou lou men uno dougeno!
Es dex-et-v'huech *felous*.

TOUMÈ

Que mi dias, cent gaveoux?
Oourieou pouou qu'ouou gousier restessoun leis mouçoux.

FRICANDEOU

(Comme inspiré d'une idée, et à part.)

Que mufle que l'y aqui, la poulido façado,
Se poudieou l'emballar dins quoouquo talounado!

(il réfléchit.)

Oh! lou coou seriè bouen, voou li dire en risen
Se per de pastissouns voou mi vendre uno dent.

(haut.)

Te digan, se voulez, pouden faire uno pacho,
Vous assadoularez, sortirez pa' uno tacho.

Ténez à vouestreis dents?

TOUMÈ

(étonné et à part.)

Mounte n'en voou venir.

(à Fricandeu.)

Li teni, va creirieou!

FRICANDEOU

Avez poou de souffrir?

TOUMÈ

Souffrissen pas toujours, es un maou de coustumo,
Couro souffriren plus, leis chins oouran de plumo;
Ensin poudez parlar.

FRICANDEOU

(toujours avec un air moqueur.)

Vias un oouriginaou;
Un homme que bessai n'a pa'anca soun egaou.
Per derrabar leis dents ai toujours lou caprici,
Per uno, se voulez, vous foou sacrifici
De tant de pastissouns que pourrez debridar,
L'ajustarai lou vin per leis far resquiar!

TOUMÈ

(étonné et envoyant la main à la bouche.) (il hésite.)

Talounas! uno dent? Avez perdu la testo.
Qu serié lou gournaou...! Oouriaz la man proun lesto?

FRICANDEOU

Oh! sieou qu'espectatour, laïssi l'ouperacien
Oou dentisto Colin, l'habile praticien,
Mi counoui de longtemps, eme seis mecaniquos
Jamaï a fa souffrir uno de seis pratiquos.

TOUMÈ

Maï voulez galcgear, vo ben li sounges plus.
Derrabo ges de dent que per un miech escu.

FRICANDEOU

Va sabi, m'es egaou, pagarai la despenso.

TOUMÈ

Sias matou, ben segur.

FRICANDEOU

Dieou pas de noun, maï senso
Sourtir un pie pourres vous rejouir lou couar.

TOUMÈ

Es veraï, maï la dent, cresez qu'es un reifouar.

(avec un air décidé.) (à part.)

Aco pouo pas m'anar. Se sabié ce que pensi;

(flairant les petits pâtés.)

Couquin! que sentoun bouen... es uno penitenci.

FRICANDEOU

Eh ben! decidaz-vous.

TOUMÈ

Merito refllessien.

(flairant encore les petits pâtes.)

Li pouedi plus tenir, mi dounoun tentatien.

FRICANDEOU, riant.

Eh ben! va coumo es dich?

TOUMÈ

Pagas lou derrabaïre?

FRICANDEOU

Et vous leis pastissouns se vous laïssaz pas faire.

TOUTEIS DOUX

Sian d'accord.

FRICANDEOU

Zou! Toumé, poudez vous mettre en trin.

TOUMÈ

(s'adressant au petit garçon)

Vene eici, pichouet.

(à Fricandeaou)

Preparaz-mi de vin.

(le garçon apporte, sur l'embrasure de la fenêtre, un plateau couvert de petits pâtés. Toumè commence à manger. Fricandeu l'excite.)

FRICANDEOU

(au garçon.)

Et coumo leis trouvas? Tounin, pouarge li boiro.

TOUMÈ

Serien pas ben marri! Aï pas boueno memoiro
Et mi souven pas ben s'aqueli doou *Giboux*
Avien pas men de graïssou em'un paou maï de gous.

FRICANDEOU

Anen, l'entendez ren, vivez que de bageano;
Et leis trouvas pas bouens? Ah! buvez de tisano,
Car segur sias malaou.

TOUMÈ

(prenant un petit pâté.)

Anez pas vous fachar.
Dieou pas que voueloun ren, vias que leis foou filar,
Resquioun tout soulet. L'y dias de tartelettos?

FRICANDEOU

Asse! des pastissouns.

TOUMÈ

(il prend encore un pâté.)

N'en farieou des *melettos*,
Levaz leis mi d'aqui, cresi que crebarieou,
Li sieou p'accoustuma.

FRICANDEOU

L'avez pas maou lou fieou,
Tamben li prendrias goust.

TOUMÈ

(présentant le verre au garçon.)

Vegeo un paou de piquetto,
Lou gargassoun es sec, abარიé de brouquetto.
Sieou presquo estouffegua.

(tendant le verre.)

Vegeo, vegeo, ti dieou.
A ti veire, dirien que mi veges doou tieou.

(le garçon remplit le verre à rasade.) (après avoir bu.)

A l'amitié. Moustoux! savez que buvez bouon:
Serié doou tarradou?

FRICANDEOU

Es de vin doou Griffoun:
Poudez li revenir, mounto gaire à la testo.

TOUMÈ

(présentant son verre.)

Perque si far pregar, aco serié de resto.

(pendant que le garçon verse.)

Oh! la bello coulour, que dire, ve anen,
L'ouricou dich de la *Nertho* vo ben de vin d'*Ensen*.

(après avoir bu la moitié du verre)

Lou parfum es exquis. Oh! la divino souquo,
Es leis angis doou ciel que pissoun dins la bouquo.

(après avoir achevé de boire)

Encaro un pastissoun, m'a mes en appeti;
Que famoux déjeuner, m'en vesi tout candi.
Aro d'un cachimbaou prenguen uno goulado,
Aïman veire ennanar nouestre ben en fumado,

(il sort sa pipe, la charge et bat le briquet.)

Quand lou fanaou es plen.

FRICANDEOU

Eh ben! maï sias sadou?

TOUMÈ

Oh! n'en mangearieou plus!

(heurtant toujours son briquet.)

Lou marrit amadou,
Es un troue de soulier.

FRICANDEOU

Voulez de phosphoriquos?

TOUMÈ

M'en sieou servi qu'un coou, agueri de couliques,
Li revendrieou pas plus, an marido sentou,
Empestoun lou tabac, qu'es amar finqu'ouou bout.

(il bat toujours son briquet, l'amadou s'allume, il le place sur la pipe.)

Cadenoun, a pres! La peiro enca-n paou s'abravo.

(il fume.)

FRICANDEOU

(à part.)

Asse! viguen un paou coumo prendra la cavo?

(haut.)

Eh ben! sias alesti, tout aro es à moun tour.

TOUMÈ

(d'un air simple.)

Maï li tendrias enca, mi juguarias lou tour.
Per quouqueis pastissouns oourias ben lou couragi.
De mi martyrisar, sount encaro oou gavagi;
Ooumen dounaz lou tems de faire digestien,
Ses vraï qu'eici per ieou manquaz de coumpassien.

FRICANDEOU

Maï sian pa'esta d'accord?

TOUMÈ

Degun va vous countesto,

Oh! m'en dediraï pas.

FRICANDEOU

Es per ieou uno festo!

TOUMÈ

Avez un foutu goust. Eh ben! sias les, parten,
Et que s'en parle plus, es jamaï qu'uno dent.

FRICANDEOU

(à part.)

Aqueou es singulier, maï si laïssarié faire?

(haut.)

Voueli veire la fin. Anen oou derrabaïre.

TOUMÈ

(à part, en riant.)

Lou coou serié pouli, s'anavo finquo oou bout,
Que pastissouns et dent, va li carguessi tout!

Oh! double cabudeou! n'ouurié segur per rire;
Vias ben, finquo à Paris, cresi v'anarieou dire.

(il suit Fricandeu.)

SCENO XIII

FRICANDEOU, TOUMÈ, EULALIO.

EULALIO

Moun pèro, mount'anas?

TOUMÈ

(passant devant le public avec son âne.)

Que voou doux cents gaveous.

FRICANDEOU

(riant.)

Farai qu'anar venir, et retournerai leou.

(il sort avec Toumè.)

SCENO XIV

EULALIO (seule)

EULALIO

Mounte va que ris tant? es maï quououquo bestiso;
Nous n'en fach tous leis jours de blanquo eme de griso;
Es un drole de corps, aïmo à se divartir
Eis despens deis passants; afin de lou guarir,
Voudrieou ben qu'un beou jour aguesse uno aventuro
Eme certains malins qu'à l'air de sa figuro
Prenez per de fadas, et puis, quand sount en trin,
Craignoun pas seis paries, attrapoun lou plus fin:
Si trufarié plus tant de moun futur beou-pèro
Et coumprendrié, bessai, ce que lou desespero.
Ooujourd'hui cresi ben que l'ooura de nouveou,

(Montrant une lettre.)

De ma tanto ai doux mots. Aquitto que mouceou!
Em'ello es pas tout un, a la responso lesto
Et se la countrarien si mounto leou la testo.
Moun pèro n'en a poou. L'ai parla doou gibous,
A fach en m'escoutant un long signe de crous,
Disen: — Dieou sié beni, maï toun pèro radoto,
Voudrieou pas d'un marlan, quand oouries ges de doto.
Ta maïre, avant mourir, dins meis mans t'a laïssa,
Dugun aoutre, creis-mi, de tu dispousara;

Avant que siegue nuech, ooura de meis nouvellos,
Eulalio, vai-t'en, n'en oousiras de bellos.
S'ero pas dins soun liech la veirian arribar
Eme seis poungs en l'air leis farie leou tremblar,
S'aganto lou giboux, segur vous lou manegeo,
Que de mi resserquar li levara l'envegeo.
Augusto es de retour? que souu ce que dira.

SCENO XV

EULALIO, AUGUSTO

AUGUSTO

Ooujourd'hui rira ben qu lou darnier rira,
Lacoupo de partout dich à qu voou l'entendre:
Que de soun vieilh ami va devenir lou gendre,
Qu'Eulalio es lou prex de soun brulant amour,
Que desespero pas d'estre aïma de retour.
Oou café doou Bloundin, sur la plaço Marouno,
L'y es questien que d'aco, tamben cadun gascouno.
Se contro lou bouen sen, la cavo anavo ensin,
Leis vieilhs et leis enfants farien chavararin!

EULALIO

Eme ta permissien, es parlar per ren dire,
Tout ce que mi diras, pouu que mi faire rire.
Quand Lacoupo es parti, l'ai ges laïssa d'espouar,
Souu ben que d'avant d'eu regnaves sur moun couar.
Que soun fatras d'amour es cavo que m'ennuyo;
Li vai tout racounta doou fieou finquo à l'aguilho.
Ensin, siegues content; de ma tanto un escri,
Decidara moun pèro, et tout sera fini.

AUGUSTO

V'ourieou jamaï cresu, es l'argen que lou guido!
Aquel homme diran: a perdu la sentido;
Et sero pas per tu, vies ben, renouncierieou
A devenir un jour soun parent, soun beou fieou.

EULALIO

Manquariè plus qu'aco, fai quououquo extravaganço!

(boudant)

Per va maï embrouilhar. T'avertissi d'avanço,
Restaries pas longtemps de ti n'en repentir,
Et serié pas tout un per mi far revenir.

AUGUSTO

Oougearies mi quittar, amour, ma bello raço!
Qu mettries dins toun couar per li prendre ma plaço?

EULALIO

L'y ooura jamai que tu, n'en farieou lou sermen,
Se m'aïmaves ooutant... Moun pèro resto ben.

AUGUSTO

L'ai vis l'y a pas longtemps dessus la Canebièro,
Ero em'un paysanas, eroun prochi *Farrièro*,
Caminavoun en bas... L'avieou v is sur lou Cous.

EULALIO

Per aro, voueli pas que nous trove touis doux:

(se retournant)

Regardo, lou veici; coumo a la mino tristo.
Si tiren à l'escart.

AUGUSTO

Tenguen-si à la pisto.

(ils se retirent du côté opposé à celui par où entre Fricandeu et ils écoutent.)

SCENO XVI

LEIS MÊMES, FRICANDEOU

FRICANDEOU

(entrant la tête basse et l'air mystifié.)

Sieou tout abasourdi, vaquito uno liçoun!
Dequ mi souvendraï, vo ben perdi moun noum!
Un pantou coumo aco mi faire dounar souto.
Ren que de li pensar, cresi que gouto à gouto
Aï perdu tout moun sang.

EULALIO

(à part.)

Maï que l'es arriba?

AUGUSTO

(à Eulalie, à part.)

Quoouquo mesaventuro.

FRICANDEOU

Aqueou m'a ben tumba
Eme soun air simplas. Duvié faire bouquetto,
Surtout quand mi disié: *L'y dias de tarteletto*.
Aco, es puis troou foouar, li foou mangear moun ben,
Et pagui per-dessus per derrabar sa dent,

Se meis amis sabien touto aquello aventuro,
 N'en ririen à mourir; foon counvenir qu'es duro:
 Touis doux parten d'eici, lou meni chez Colin,
 L'aven trouva degun, ero anar prendre un bain.
 Li dieou: retournen-si, viguen un paou Renardi?
 Mi respouende pa'un mot, ieou subran lou regardi,
 Et vesi dins soun air qu'ero pas troou content,
 Li dieou v'esfrayès pas, derrabo ben leis dents;
 Semblavo entremouri, cresi qu'a la petoucho.
 Li disi: reculas? mi fach, degun nous coucho.
 Mountant, quand sian adaou marchavo à reculoun;
 Trouvant lou derrabaire oou mitan d'ouo saloun.
 L'expliqui en doux mots lou but de la visito,
 Regardo ben Toumè: *ho! c'est toi? allons vito,*
J'y sais qu'est-ce qui c'est. Et dins un vira d'huil,
 La dent a derraba; Toumè dins lou fooutuil:
 — Oh! brave, li creidet, mi l'avez pas manquado,
 Aï presquo pas souffri. *C'est ouno talounado,*
Ouna dent coumé ça, c'est oun amusement.
J'y vis l'avais bien dit. L'y fach lou briquetian.
 L'y coumprenieou plus ren, souarti leis tres pecettos!
 Et puis quand aï paga, Toumè mi fach liguettos,
 Disen: Oh! que bourgeois! aqueou qu'es coumplesen!
 Eme lou dejunar mi paguo enca la dent.
 Aï coumprès, maï troou tard, qu'eri uno victimo.
 Et qu va m'ouurié dich? soun sang-frech, ve, mi pimo.
 A tengu finquo oou bout... l'aï dich: maï, double sort!
 Vous erias déjà vis? — Erian pas sta d'accord,
 Toumè m'a respoudu. Eme lou derrabaire,
 S'y sian vis dematin senso ren pousque faire:
 Voulié un miech escu, dounavi trente soous,
 Va lei dich et redich, bessai quatre ou cinq coous.
 Aï parti coumo un lan, senso plus ren entendre
 Et tremblarieou pas maï se mi menavoun pendre.

EULALIO

(riant aux éclats et s'avançant.)

Oh! lou tour es charmant. De plesi sian ravi.

AUGUSTO

V'avez ben merita.

FRICANDEOU

(Surpris)

Maï coumo erias aqui?

AUGUSTO

Aven tout entendu.

(Lacoupe fait du bruit dans la coulisse.)

FRICANDEOU

D'eici quououqu'un s'avanço;

Sur tout ce que sabez garda ben lou silenço,
Vo cedoun, à moun tour, aï de que mi vengea.

SCENO XVII

LEIS MÊMES, LACOUPO

LACOUPO

Per touti de salut.

(à Fricandeu.)

Eh ben! v'as arrangea!

FRICANDEOU

N'en parlaren plus tard.

EULALIO

Ma tanto es maï malaouto,
L'es sourti un fleiroun ouu mitan de la gaouto!
De la chambro l'y a un mes qu'a pas sourti lou pe,
Et per vous tout esca m'a remes un billet.
Soou, qu'à moun ouucasien es neisçu de countesto.
Viguez ce que vous dich, l'y a pas degun de resto,
Moussu Lacoupo eici poou pas l'estre de troou,
Per eou dins lou billet trouvara ce que foou.

FRICANDEOU

(prend la lettre, la décachette et lit.)

Moun frèro, m'an appres, car vaï entendu dire,
Que de ta filho, vhui, anaves faire rire,
Que vouliez la dounar an aqueou vieilh gascoun
Qu'ouu corps deis perruquiers servisse de boufoun.
S'ouumen l'aviez pres drech, serieou men estounado
Que bouen an as agu de prendre uno esquinado!
Aquo poou pa m'anar, et n'en aï tant lou fun,
Que sero dins meis mans crebarieou soun façon,
M'enragi d'estre eici dins l'houstau clavelado.
Eulalio, crei-vo, ooucupo ma pensado,
Sa mèro avant mourir mi digué: *ve, ma sur,*
Ti lâïssi moun enfant, vilho sur soun bouenhur!
Aï douge millo francs, la foou moun heritiero,
Ñ'ouura proun dins soun rang per li faire la fièro!
A ta filho, crei-mi, donnes pas de chagrin,
Entendi qu'oujour'd'hui siegue mise Tablin. »

FRICANDEOU

(à part.)

Eh! douge millo francs! n'es pa'uno talounado!

(il tend la main à Auguste)

(à Lacoupe.)

Pouedi plus ren per tu.
Entants maridaz-vous, que dedins vouestre houstaou
Sieguez dedins la joua, à l'abri de tout maou.

(à Eulalie)

Là cavo es decidado;

EULALIO

Moun pèro, gramaci.

AUGUSTO

Dins ma recouneissenço

Pouedi pas v'exprimar.

LACOUPO

(désappointé.)

Aqui leis couneissenço!

FRICANDEOU

Per tu, moun coumpagnoun, foou cessar d'estre inquiè.

(lui tendant la main.)

Se perdes en amour, gagnes en amitiè.

SCENO XVIII

LEIS MÊMES, TOUMÈ

TOUMÈ

(Sur son âne.)

L'y a plus de pastisso uns? La digestien es facho.
Mî trovaz decida. Voulez maï faire pacho?

F RICANDEOU

(à part.) (haut, riant en faisant signe à Toumè de se taire.)

Mooudit siè l'importun. Aro n'es pas lou tems,

(à part.)

Si reveiren puis mies. Ti gardi uno dent.

TOUMÈ

(A part, en riant.)

Eh ben! coumo voudrès. Qu'es-qu'a fach de sa blago?

(haut.)

Souvenez-vous *que n'es pas lou plus fin qu paguo.*

RECLAMATIEN D'UN NERVI

A MOUSSU G. B.,

OOUTOUR DE CHICHOIS

CAMBARADO, segur foou qu'aguez de toupet
De nous imprimar vieou. Qu v'a douna lou dret
D'enganar lou public sus nouestreis habitudos;
De dire que dounan eis filhos d'inquietudos,
Que piquant à travers, toujours senso raisoun,
Leis moussus qu'an l'habit et leis tiro-bouchoun.
Esqu'à l'houro de vhui serié permes en Franço

De faire ce que dias? L'y a dounc ges d'assistança

Per leis hounesteis gens que rintroun, coumo vous,
A miège-nuech passa, quououqueis fes pas du tout,
Quand lou tems es seren, et qu'à la bello-estello
S'agradoun à charar, vo li fan sentinello?
En qu servisse alors qu'ouou corps municipaou,
Eme tant de mouchards vous votoun de fanaou.

S'es vraï coumo dises, que lou souar, per carrièros,
Leis *nervis* eis moussus dounoun leis estrivièros;
Vo que per s'amuser, quand lou vent es oou nord,
Li fan bagnar lou peou dins leis aïguos doou port;
Que lou jour de San-Jean van à la proumenado,
Turtugar lou *grisan* eme de ginouflado;
Qu'aqui si bornoun pas seis plesirs mooufatans,
Et que mounte foou pas tamben mandoun leis mans.
Alors sian à *Maroc*, et l'y a plus de pouliço,
Vo ben à seis ageans fan mangear la sooucisso.
Eme de cavo ensin leis damo aougeoun sourtir?
Vias ben, sero veraï, l'ouurie de que fremir,
Car l'ouurié sûreta per degun sur la terro.
Et tramblariaz toujours vo per sur vo per mèro.
Es vraï, l'y a de capouns, l'y a d'hommes libertins,
Veritables féniens, gibiés de grands camins;
Qu'empestoun lou pays, que vivoun de rapino,
Que pilloun sur leis quays tout ce qu'es en debino.
Es leis quequous doou port, couchoun dins leis lacouns
Et lou jour fan *virar* darrié lou cours Bourbouns.
Coumo dias, per de maou, n'en fan de tous les caïres:
Porteyris, decrouturs, amouleis, fromageaïres;
L'hiver leis castaigniers, vo bei leis ramounurs,
Sount leis soufro-doulours d'aqueli carrouturs.
Pecaïre, en leis visen, troumpoun pas sur la mino:
An la vesto estrassado oou mitan de l'esquino;
Lou coude et leis ginoux vous mouestroun lou crestian,
Et souvent par darrié vous vendoun de *vin blanc*.

Maï lou *nervi*, sachez qu'a touto aoutro tournuro,
 Et que sus lou pavé li fach toujours figuro.
 Si pouu pas coumo vous nous aver habilha!
 Oh! per ma fe de Dieou! fôou qu'aguez de *tabac*.
 Lou *nervi*, que sachent, a ges d'estrans eis brayo,
 Soun pantaloun coullant, es ben just à la tailho:
 Sa vesto fach pa'un pli, soun capeou ben broussa,
 Sur l'ourilho eme goust lou mette de cousta.
 A souven d'escarpins, plus souvent la badino,
 A la bouquo uno flour, en marchant si dandino;
 Deis filhos doou coumun, qu'appelas gateyroous,
 Es vrais qu'a leis favours: aqui fen nouestreis boous.
 Maï n'avez pas per vous lou *grisan* et la damo.
 Que quand li fez l'amour juguo lou melodramo.
 Vous, surtout, qu'à Paris fez de vaï et de ven.
 Et de que vous plaignez? Maï sias un sa-maou-plen.
 Va voulez tout per vous. L'y a certaino chambrière
 Que de vouestreis forfaits m a défila la tièro...
 Lou *nervi*, cresez-mi, n'es pas lou soulet fleou
 Que nourrisse Marsilho à soun brillant souleou.
 L'y a d'aoutreis tracassiers de qu la linguo impuro
 Fa bessai maï de maou eme sa bavadero.
 Et s'avieou, cresez-ben, bouen moussu B....
 Coumo vous de talent et surtout tant d'esprit;
 (Dooumen, à ce que dien de vouestreis couneissenço,
 Sabi pas ses de bouen vo ben per coumplaisenço)
 Imprimarieou bessai de quououqueis moussurots
 La vido de feniiiiiiiians, et restarien capots.
 Sabez, n'en couneissen, qu'en parlant de Marsilho,
 Vous dien: — *Ville de boue et pleine d'infamie,*
Misérable pays où règne l'épicier,
Où l'égoïsme étreint le poète au gosier,
Où l'artiste se meurt de dégoût. Ville sale!

Et puis tant leou que sount dedins la capitalo,
 Mounte leis pardigaoux toumboun touti rousti,
 Sount tout jus arribas que soungoun de parti.
 Es que per dejunar an pas toujours de crèmo,
 Et parei que souven per forço fan carèmo.
 Alors l'air de Paris voou ren per la santa;
 Et davant nouestreis uils leis visen maï soouta.
 Li fôou nouestre souleou vo l'ombre deis Alleïos,
 Aqui venoun cercar de sujets de riseïos...
 Maï que bouenan mi pren? De que mi voou melar?
 E's deis *nervis* soulet que duvi vous parler.
 Vous dire ce que sount, despintar soun alluro,
 Car nous n'en avez dich de verdo et de maduro;
 Vous prouvar, coumo es vrai que un et un fan doux,
 Que dins nouestre parler sian pas tant pourquairoux.
 Nanni, ougearien pas, en plen jour, per carrièros
 Faire, coumo va dias, de tant laidos manièros.

Vouestre Chichoï, vias ben! n'es qu'un *nervi* bastard,
 Insoulet marriassas, pitoyable bavard,
 Qu'avez, vous, fabriqua dedins vouestre cervello;
 N'en sieou fâcha per vous, l'inventien es pas bello.
 Disez que savez pas de mounte sian neïssu,
 Eh ben! vous va dirai: sian sorti d'ouo *Pouchu!*
 Vous souvent, l'y a quienze ans, de la plaço Royalo,
 A cousta de *Bernex*, l'avié ben uno sallo,

Que noumavoun *Wauxhall*, vo pavilloun chinois,
 Mounte l'Anglais, lou Russo et même lou Danois,
 Mouyennant seis cinq *piés*, passavo la vilhado?
 Es d'aqui que nous ven aquello renomado.
 Sian pas, se voulez ben, d'exemples de vertus;
 Maï qu'aven de coumun eme leis quooouqueis gus
 Qu'à vous entendre vous, fan trambлар tout Marsilho?
 Naoutri, se ten de maou, n'en fen qu'à la boutilho;
 Cessant de travailhar lou dissato oou matin,
 Finquo oou dilun oou souar restan toujours en trin.
 Puis, tant qu'aven d'argent, de longuo fen boumbanço,
 Nous arribo per fes de boiro en paou d'avanço.
 Maï, capounas de sort! vous enebrias jamai?
 Es qu'aï vis de moussus qu'avien tamben soun fai.
 Poudes vous informer de *Quiqui-Lagravado*,
 Moun noum es counouissu dins touto la bourgado.
 Vous diran: riboutur, bouen *vieilh*, un paou fenian,
 Que quand si paouvo un jour, fa ren lou lendeman;
 Aïmo leis coutillouns.... buou à la regalado...
 Anavi, coumo vous, faire quooouqu'esperado.
 Voou maï que finissen eïcito l'entretien;
 Maï proumettez-mi ben qu'à ma reclamatien,
 Coumo un homme d'hounour farez boueno figuro,
 Et que counfoundrez plus, dedins vouestro censuro,
 Lou *nervi* bouen vivant, pistachier, banbouchur?
 Et lou quequou doou port, maoufatan et voulur.
 Et puis, se mi cresias, avez dins la musiquo
 Uno reputatien qu'es de boueno fabriquo.
 Em'esprit, quand voulez, dedins un fuilhetoun,
 Li parlas en françès, piegi qu'un passeroun.
 Tenez-vous n'en aqui; vo per la coumedio
 Gardaz vouestreis escrits, farez de merevilho;
 Sias neïssu per aco. Vous foou lou parler doux;
 Nouestre patois es dur, n'es pas dins vouestre goust.
 Tenez, vous fâchez pas: Vouestro nouvello pèço
 N'es qu'un galimatias que leis oourilhos blesso;
 Es ni turc, ni françès, enca men prouvençaou:
 Es qu'un marri fricot mounte l'y a ges de saou.

LOU RABI

I

DE la cimo d'un baou, dins un riche valloun,
 Lou *Rabi* catacan vis trecouela soun oundo,
 Que redoulo proufoundo,
 Entre lou petelin et l'aoubre doou coudoun.
 A qui, sus un liech de peirettos
 Brillant coumo de pampailhetos,
 Chasquo gouto ven lusir;
 Et la gento pastouretto
 Eme sa courto raoubetto
 A veire fach plaisir.

II

Quand lou souleou dardayo eme seis fuechs brulants,
Lou verdoun, l'anjouvin, van jouir de soun oundro,
Souto la vouto soumbro
Tressado d'arroumias ooutour deis saouzès blancs.

A qui sur soun haleno douço
La petouè si bindouço,
Pendourian à n'un vis,
Pensan pas que la vido
Per ello sera finido,
Se lou cassaire la vis.

III

Bello naturo, esprit de la divinita,
Es vrai qu'à toun aspect moun couar touca murmuro
L'hymno d'uno amo puro,
Et souto teis bousquets li dreisso toun outa.
Quand moun esprit pantailho,
Et que ma man rabailho
La simplu flour deis champs,
Aïmi dins lou bouscagi
Deis ousselouns lou ramagi,
De philomelo leis chants.

IV

Alors dins toun travailh li vesi ce que sieou,
Senti que l'homme es ren, que pipado fragilo
Pastado eme d'argilo,
Que mette en frun la voulounta de Dieou.

Es alors que mi lasso
De veire ce que s'y passo
Dins lou mounde turbulent;
Et lou desert soouvagi
Mi presento l'imagi
Doou neant.

V

Rabi que sies huroux, qu'envegi toun destin,
Que voudrieou coumo tu veire passar ma vido
Toujours calmo et limpido,
Et coumo tu mourir ouu mitan d'un jardin.
Voudrieou de flours uno touffo
Qu'oumbragesse un liech de mouffo,
Et de parfums m'assadoula;
Perpartagea ma flammo
Voudrieou une bello amo,
Et doou mounde estre oublida.

FESTO PATRONALO

DE SAN JEAN-BAPTISTO, A SIGNOS

AVIS OOU PUBLIC

DE la part de moussu lou Mairo, annonçan
Per lou vingt-quatre jun la festo de San-Jean.
A Signos, dins lou Var, souto lou vert bouscagi
Mounto lou roussignoou celebrou soun mariagi,
L'y ooura des bals charmants, et doou souar oou matin
Leis filhos sooutaran oou sououn doou tambourin.
De guirlandos de flours garniran leis carrieros;
Touti leis counfraries sortiran seis bandieros;
L'y ooura la proucessien, de jues divertissen;
Leis vieilh, per aqueou jour, oouran plus ges de sen.
Lou plesir regnara dins touto sa puissanço,
Degun duoura pati, l'ooura ges d'abstinaço;
Fouu que l'aste viran doou matin finquo oou souar,
Qu'ooura pas de gibier, ague un mouceou de pouar.
Cadun per lou gran San mettra l'habit de festo,
Cadun sera lisqua deis pes finquo à la testo.
Tres jours ouparavant, de poulets, de lapins,
Dins touti leis houstaus si fara de charpins.
Gapeou sera cura, lou *Chambre* eme la *Truito*.
Deis canards, deis gigots, marcharan à la suite.
Touti leis cabarets oouran de fouens de vin.
Mounte leis couars inquieti negaran soun chagrin.
La veilho doou grand jour, leis campanos per orto,
Serviran d'entresigne à la longuo cohorto,
Que de tous leis cousta, et presquo en même temps,
Arribara dins *Signo* eme tambour batten.
L'ordre lou plus parfait regnara sur la plaço,
Eis fenestros lou jour se veira ges d'estrasso;
Leis bouitos, leis petards, tenen luech de canoun,
Saludaran cent coous San Jean lou gran patroun.
L'air n'en resclantira dins touto la countrado,
De valoun en valoun oousiran la bravado;
Lou saoupetro dins l'air, brillant de millo fuech,
Coumo un souleou nouveou, tara lume la nuech,
Cadun de soun cousta passara soun caprici;
N'ooura per tous leis goust, d'abord fuech d'artifici,
Ooubados, tambourins, puis illuminatiens
Eme de transparants festounas de lampiens.
Aqui leis fourestiers troubaran bouens visagis;
Per reçubre un ami, counouissoun leis usagis;
Lou pople l'y es doucile, et plen d'amenita
Se livro eme plaisir à l'hospitalita.
La villo a de renom, se consultaz l'histoïro,
De sa galantarie troubarez la memoïro:
Leis damos fasien ley. L'y a may d'un troubadour
Qu'a pluga lou ginoux devant sa *cour d'amour*.
Lou pays es riant et l'air de la campagno
Dounarié l'appetit quand oourias la magagno;
Leis filhos l'y sount gento, an une fresqueta
Que l'yeri ni la roso oougearien disputa.
S'aqueou tableou vous plaï, fes lou pelerinagi,
Anaz vous regalar souto lou fres oumbragi
Que lou *Gapeou* neissen arroso de seis plours,
Pourrez vous delassar sur un tapis de flours.

LEIS BUGADIEROS

Sceno Populairo

DINS un riche valloun, sur lou bord d'un camin,
Uno aïguo toujours puro,
En redoulant murmuro
Dessouto un bres de petelin.
Aqui la proudiguo naturo
Tapisso tout de verduro;
Prats et jardins
Blanquegeoun de joussemins;
La roso et leis ginouflados,
La garano et lou seringua,
Sur seis tigeos veses pluga,
Dins lou quartier des Eygalados.

Allassa de la villo, un matin de printems,
Joyoux coumo un quinsoun qu'a defournia sa niado,
Delong d'aqueou valla prengueri la voulado
Per respirar l'air pur et jouir doou beou temps.
En caminant d'abord aneri finquo eis Crottos,
Tapisados de fen que sente eis bergamottos,
Et puis viran de bord, car déjà eri las,
Vengueri m'assetar à l'oumbro doou Bachas.
Cadun de vaoutreis soou qu'aqui, deis bugadieros
Lou gros etat-major a planta seis bandieros;
Es aqui qu'amoullan seis linguos de satan,
Vous coupoun à plen drap sus touti seis challan,
Degun n'es à l'abri, et dins seis mordiduros
Ven lachoun à darre de verdo et de maduros;
Garo ouu paoure bourgeois que toumbo dins seis dent,
Se n'en souarte pas mouar, souarte gaïre vivent.

Asseta sur lou pe d'un coudounie soouvagi,
Prochi d'un lavadou, entendieou lou ramagi
D'aquelli femelans qu'eme soun teta doux
Habilhavoun cadun, et leis rendien couroux.
La proumiero à parler siegue mise Bistagno:

Leis damo à l'houro d'hui an touti la magagno,
Se poudies vous refendre un poou en quatre troues,
De seis maris subran vous rasarien leis coues;
Quand mandoun ouu marca, dien à la doumestiquo:
— *Faut sanzer pour des sous, tu entends, Anzéliquo,*
Et du sanze il faudra m'acheter des crocets,
Queuques-uns pour la tête et puis pour mes corsets.

Après per seis plesirs couesto ren la despenso,
Leis escus doou mari, alors degun li penso;
Mettoun tout à gogo, senso jamaï coumpta,
Coumedio, chivaou, carrosso et cetera;
Maï quand pouedoun rouiguar dessus leis bugadieros
Aqui l'ouublidoun ren, aquelli mangeo nieros!
Car n'en a ben souven que soun que de fumies,
Es cavo que sabes, si vis per eis camies;
Se avez lou malhur d'ouublidar uno estrasso,
Vous leis vias avani, vous fan uno grimaço!
Et retenoun subran, sur lou role doou jour,

D'un mouchoir tout trouqua, quatre coous la valour.
 La nouero doou tailhur, aquelo francioto,
 Degun li poou parler depuis qu'a la capoto.
 Se vesias seis pedas n'en oourias coumpassien,
 Et coumo leis taouliers toujours coumpto à millien.
 Per ello cependant es longo la semana:
 Un coou a ges de bas, l'aoutre coou ges de vano;
 Et puis quand foon pagar: *la bono il a sorti*,
 Vo ben à tout moumen espero soun mari.
 Ah! lou beou temps passa! mangeavian de pitaço,
 Aro aven de pan dur et sian dins la souffranço.

Aco es proun bava, diguet mise Rousoun,
 Depuis d'uno grosso houro à la linguo aï mangeoun,
 Ieou vous parlerai pas deis praticquo estrachanos,
 Servici, va sabes, leis douis sœurs catalanos.
 La jouino es la poulido et fa seis devoutien
 Coumo ges de devot de la coungregatien,
 Ooussi de gros pecas li cresieou l'amo puro,
 A la plus douço voix, la plus douço figuro
 Que jamaï agui vis: figuraz-vous, dilun
 Portavi moun paquet, soueni, l'avié degun,
 Soueneri maï et puis subran uno estageano
 Mi creido, souenaz fouar, un moussu qu'a la canno,
 Ven d'intrar l'y a un moumen. Soueni encaro un coou,
 La damo ven durbir, pecaire, mi fe poou;
 Seis chevus li pendien, seis briguos li tramblavoun,
 Sus sa bouquo leis mots eme peino expiravoun:
 Excusa-mi, li dieou, car mi faguet pieta,
 Bessaï fasias un souen? vous aï destrassouna?
 Mi respouendo pa un mot, prend soun paquet de linge,
 Lou compto et mi diguet de revenir diminge.
 Que dire? ieou m'envoou senso mi revira,
 Plus sotto qu'un ratié ei varguetto envisca.
 De veire lou galant eri despoussedado;
 Enfin aï puis sachu qu'ero dedins l'armado,
 Ooufficier vo sargean dedins lou regimen
 Qu'aven vis arribar quand revenian d'Aren.
 Per ieou aro es fini, à ren foura plus creire,
 Aquelo m'angana? Eh ben! que voulez veire?

— Maï que nous dies, Rousoun, quououquarren de nouveou?
 — Va souartes doou Martégue vo ben de San-Maçeou.
 Serié lou premier coou que de faoussos devotos,
 En mangeant lou bouen Dieou lipoun des papillotos?
 Diguet mise Simoun. A l'houro d'oujourd'hui,
 Un houstaou qu'a l'air noou souven passo per hui;
 Ti fises à l'habit? a jamaï fa lou mouine.
 Taou a leis chevus blancs que souven es pus jouine
 Qu'uno perruquo negro et des mouchets pintas;
 L'y a de fraoudo partout, enluech la verita.
 Ti souven, l'y a sieis mes d'aquelo pessugado,
 Qu'estavo oou Traou-deis-Masquo en viran la Bourgado.
 Eh ben! mi toumbe pas? Qu'usque mi v'ourie dit?
 Quand parlavian d'un homme avié plus d'appétit,
 Ello si maridar? Aco la degoustavo,
 Leis hommes d'oujourd'hui eroun troou paou de cavo,
 N'eroun que des tyrans que nous fan leis huils doux.
 Et quand nous disié aco, galero! n'aviez doux!

Counouissez pas tamen aquelo maigrinello
 Que resto sur lou Cours, accousta deis Pucello?
 Se pouarto la boutino et la croux en diamant,
 Sabi de mounte ven, connouissi lou galant:
 Es un jouine marin, que de la Martiniquo,
 De sucre et de cafe prouvissé sa boutiquo;
 Coumprenez ben qu'alors... — Ai! te misé Catin!
 Bouen jour vous siè douna, maï venez ben matin?
 Dieou ci siè, en intrant diguet la Sanjeannenquo,
 Es toutaro mièjou. Quand ai quitta Boousenquo,
 L'aviè un branlabas: la filho de Suzoun,
 Dien qu'a fach parlar d'ello eme un jouine maçon.
 La mèro li vis plus, fasiè un espetacle,
 A touti lei vesins vantavo soun oouracle.
 Voou pa que siègue dich que soun enfant fa maou,
 Vo veira dins noou mès, sera plus de propaou.
 Leis mèros, diguen-vo, soignoun troou paou leis filhos,
 Leis laïssoun anar bello et su d'elli tout brillo.
 Aro mounte van pres? aco n'en saboun ren,
 Et puis s'an de malhur alors mouestrouton leis dent,
 Gitoun de cris affroux, graffinoun sa figuro,
 Mooudissoun l'univers, lou ciel et la naturo.
 Encaro hier oou souar, voou sarquar de gaveou;
 Quand sieou oou courradou li trobi un pareou,
 Que troou prochi bessai si countavoun fluretto.
 Ieou foou semblan de ren, coumo s'eri souletto,
 Li passi oou cousta, et que ti vieon? Goutoun!
 La souarre de Girello, eme Joouse Mooutoun.

Paoura armo! cresez pas qu'un jour aoura de lagno?
 Mooutoun es un guzas, duou parti per l'Espagno,
 Va teni de sa maïre, et si li va pas di,
 Mesquino! va sooura que quand sera parti.

Après mise Catin venguet Mario Ursulos,
 Aviè pas dich soun mot, dorbiè un pan de gulo;
 La lingno li pouigniè, es *peyro* de renoun,
 Vis de belleis camiès que lavavo Nanoun.
 — De qus aco tant beou? diguet à sa vesino,
 — Es de moussu Rascló, aqueou qu'aquello eisino
 Quand as passa lou port. — Te! lou banquaroutier!
 Va duvieou devinar. Ta paga toun papier?
 L'y a longtemps qu'es échu, la marrido pratico,
 Dins tres ans pas douis liards. Que vende sa fabriquo!
 Mounte voou que prenguen ooujourd'hui lou saboun?
 Es à tant bouen marca, que lou mounde an raisoun
 De faire de potis à des paoureis mesquinos,
 Que lou franc jour de Dieou si plugoun leis esquinos,
 Goousissoun lou cadabre en restant à ginoux,
 Per lavar seis poustemo et lei tenir couroux.
 Aqueou si souven plus; dedins la maouparado
 A sachu s'arrangear: uno boueno estouffado
 La mes sur soun trent'un; maï per lou fach paga
 Veirias plue leou un buou avala per un ga.
 Houi! Roso que mangeoun! as toun bounet de lano?
 Pouarge-lou mi, fai leou, que passi la tartano.
 Mi despoudentarieou, foou que n'agui ma part!
 Arribi tout beou just de madamo Riffart:
 Es uno boueno gen, va pouarto sus la mino;
 Maï dins d'aquel houstaou, bouen Dieou! que de varmino,

Se tu visies aco! L'y a doues filho, es verai,
Se d'ampoulos li vies, vendran pas doou travaï.
Doues groulos, doues lipuns; fainiantos, puis gavanço:
Mangeoun seis revengus un pareou d'ans d'avanço.
Cade coou que leis vieou mi sembloun douis cameou;
Ti farien... l'*aoubre-drech* d'avant d'un bouen mouceou.

N'agueri proun ensin: subran de ma baragno
Souarti, et m'adreissant à la vieilho Bistagno:
Linguo de Lucifer, li dieou: es mai toun tour,
As mai quouquo novello à venir mettre oou jour.
Quoouquo reputatien de fremo vo de filho
Per venir dechirar, per nous mettre en guenilho?
Soungéo doun à la mouar, dins quatre jours ti prend;
Oh! pourras reguignar et li mouestra ta dent,
La Camuso a pas poou. Sias uno raço iniquo
Que lou ciel punira d'uno longuo couliquo

Lou saboun vendra chier, l'aïguo vous manquera,
Puis la plugeo et la neou vendran vous assiegea.
N'en digueri pas mai: subran coumo uno grêlo
Touti leis fremo ensen bramoun sa kiriello:
— Espia. — Marri gus. — Vene eici, vieilh drapeou.
Ren que per un moument. — Devesso-li lou feou.
— Que marri moussurot: — Escapa de galero,
— Vaï pagar Quocolin, eou qu'a rasa toun pèro.
— Ti sies mes un habit? — Tournuro! — Poutinoux!
— — Vaï-t'en faire toun liech sus leis banquaous doou Cous.

Oh! m'en digueroun tant qu'agueri gaou de courre:
A tout pas avieou poou de mi roumpre lou mourre;
Enfin tout suzaren vengueri à l'houstauo,
Huroux de l'arribar senso ni ben ni maou
Mi souvendrai longtems de pariero estubado,
Preferarieou bessai dex coous de bastounado
Plus leou que de toumbar dins un même dangiè:
Leis mouttos, leis basseoux, après ieou n'en ploouviè.
Depuis, se lou dilun ven nouestro bugadièro,
Saouti tres pan en l'air de dessus ma cadieò,
Mi ven la frenesien, sieou encaro esfraya;
N'a doues que vieou toujours: voulien mi... va dieou pas.

A PROSPER CHARPENTIER

PROSPER, moun camarado,
As de gaoubi tout plen,
Et toun pichoun talen
Ooura sa renomado.
Ooussi de toun pinceou
Voudrieou ben un oubragi.
Faï m'un troué de brancagi.
Lou pè dins l'aïguo, à la cimo un ousseou.
S'aïmès mai: un valloun
Tapissa de venduro,
Que nous mouestre la naturo

Coumo la vian à San-Pououn,
Pinto-mi un valla eme soun aïguo puro;
A cousta, un roucas eme sa facho duro.
Prochi d'un vert gazoun, tout esmailha de flours,
Mette-mi li un pastre et sa pastresse en plours.

Ooublides pas lou chin, sa coumpagno fidelo,
Coucha sus leis ginoux de l'humblo pastourello.
Que li lipe la man en bouleguant la couè.
Mette-li un cuou-blanc quia sus un abroué.
Voudrieou tamben un pra, vo cedoun de mountagnos
Garnidos de mooutons, de pins et de baragnos.
Oou mitan de l'avè li foou mettre un menoun,
Leis cornos sur la testo et la barbo oou mentoun.
Enfin, fai m'un tableou que souarte de ta testo,
Sabi qu'à toun esprit ta man toujours si presto;
Qu'em'eleganço ooussi varian teis coulours,
Fas crento à la naturo en imitant seis flours.
Ensin pren toun pinceou, mette-ti à l'oubragi,
Bandisse toun cerveu dins un valloun soouvagi,
Et quand oouras fini, dedins moun *Armana*,
En boueno coumpagnié ti veiras encadra.

LOU PAYSAN MALAOU

Vieilho Histoïro.

Aï toujours ouuvi dire eis gens de San-Joulian,
Qu'un paysan, un matin, Barthoumieou *Pè-de-ban*
Quand vouguet si levar per prendre soun eyssado,
Si sente pas troou lest per faire la journado.
Sa nouero eme soun fieou li feroun de fenou;
L'aguessias vis, pecaïre, oourias dich: es oou bout:
Lou fagueroun suzar, à forço d'arquemiso,
Que bagnet, coou sus coou, un pareou de camiso;
Maï la febre, leou leou, l'aguet soouta dessus,
Et doou matin oou souar lou recounouissien plus.
Lou medecin d'alors, ero aqueou deis *Ooulivos*,
Van per lou far venir, dien es à *Cadooulivos*,
Revendra que deman, es em'un gros malaou.
Manderoun querre alors aqueou deis *Martégaou*:
Fasié que de sourtir per anar eis *Accatos*,
Enco de *Tabaquet*, avien rompu leis pattos
A *Lindor* lou basset, aqueou superbe chin,
Aqui per que chez eou l'avié lou medecin.
Fan un saou finquo aqui, li manquoun l'adoubaire,
Ero déjà sourti, *Gige* dich: coumo faire?
A la villo segur trouvarai ce que foou?
Anen-li d'estou pas, manquarai pas moun coou;
Et tout en caminant *Gige* dins sa pensado
Soungéavo que soun païre avié uno ensacado
Que lou menarié lun. Estiro lou jarret
Et dins un vira d'huile, a vis moussu *Purguet*,
Li dich qu'a besoun d'euo, coumpto soun aventuro
Et per lou medecin va prendre uno voituro,
Si li mettoun tous doux; lou camin n'es pas plan,

Pourtant dins ren de temps eroun à San-Julian.
 Visitoun lou malaou, li fan sourtir la linguo,
 Et puis moussu Purguet demando uno seringo,
 Dins lou temps sur lou fuech metoun uno infusien,
 De maouguo, de pavots, d'herbo de la passien.
Pè-de-ban batte plus, dirien qu'a fach l'artimo!
 Lou medecin, subran, per l'escapar s'animo,
 Tiro de soun boussoun un ooutis doou mestié
 Et li fach sur lou bras uno largeo soounié,
 Et puis dich à *Gige*: restessias enca-n-houro,
 Toun païre ero perdu, lou sang semblo d'amouro....
 Avez un gros malaou, anas ben de l'avis,
 Se lou soignaz pas ben deman l'oourez proun vis.

- Oh! fach *Gige*, vaï dich, si pouu pas, qu'ensaccado!
 Maï coumo li disez et moute la pescado?
 — Es un maou coumpliqua, pouu li leissar la peou,
 Per coumençar d'abord, l'y-a-un *transport oou cerveou*,
 Et puis ren qu'à soun pous, la cavo si devino,
Uno peremounie li tent sur la peitrino,
 Et se subitamen dounan pas *purgatien*,
 Toumbo à l'*hydropisio* et senço remissien.
 — Bagaço, que de maou! fès-mi leou l'ordounanço.
 Partirai avant vous, vous levarai d'avanço.
 Alors moussu Purguet mette sus d'un papié
 Per uno purgatien leis droguos que foulié,
Gige parte subran; aribo dins Marsilho.
 Quand es oou *Tapis-Vert*, vis uno pharmacio,
 L'intro, dis oou bourgeois, sias lou mestre d'eici?
 Ligez aqueou papié, douna-mi ce que di?
 — Desuito, moun ami, li dich l'abouticari,
 Assetaz v'un moument per que va vous prepari.
 Aqueou per qu sera, foou que si'un gros malaou.
 Eme ce que l'y an mes, crebariaz un chivaou.
 Es de vouestreis parens? — Pesqui pas, es moun pèro.
 — De moute ven soun maou? a pres quououquo coulèro?
 — Lou medecin m'a dich que riscavo la peou,
 Et qu'aviè ben segur *tres pouars dins lou cerveou*,
 Quaco n'ero pas tout, que visié sus sa mino
La peiro d'un moounie qu'ero sus sa peitrino
 Et que se prenié pas uno *predicatien*,
 Ero à l'*hypocrisio et senço remissien*...

Aves p'anca fini, est longuo vouestro historio,
 Dounaz leou, qu'en courren, vagui li la fa boiro.
 Pagaz-vous. Adouussias, mi retouarni counten,
 Pensi qu'aqueou bouilhoun segur li fara ben.
 Lou bouen *Gige* huroux, retouarno à la bastido,
 A soun pèro cresen que va souvar la vido.
 En intran ti lou vis d'avant d'eou, qu'ero oou souu,
 Mangeavo, em'uno sebo, un platet de fayouu.

LOU POUAR

ET LEIS DOUX CAMBARADOS

Doux camarados d'escolo
De Tourvès, prochi Brignolo,
Vivien de boueno amitié,
Dooumen à ce que si disié.
Veiren tout-aro qu'à la mino
Raramen lou couar si devino;
Que taou d'avan ti fa beou-beou,
Que se poudié, darrié ti levarié la peou.
Adoun m'es esta dich que dins aqueou villagi,
Seguïen un vieilh usagi:
N'ero quand un paysan soun porquet avié tua,
De gardar un resteou per moussu lou cura.
L'un deis doux coumpagnouns, ero *Nouret et Paoucavo*,
Avié lou plus beou pouar! dedins sa peou crebavo,

Et cadun li disîè: Vaquito un fin mousseou!

Va lou men quatre cents, sen vis ges de plus beou?
Nouret respoundié pas, car lou couar li soounavo
Adrech qu'à la part d'ooou cura pensavo.
Pamen quand *Touis-leis-Sans* d'un mes avien passa
A tuar lou pouar fouguet se decida.
Et sachen plus coumo faire,
Counsurto soun coumpaire:
Tiste, li dich, es ben fouten
De faire ensin mangear soun ben,
Aqueou resteou mi trotto per la testo!
Se poudian lou gardar? tu que l'as toujours lesto,
Viguen, sarquo-mi quououque biaï
Et ce que mi diras, farai.
Zou, vague, Tiste, fai cervello,
Lou mangearen touis doux, la peço sera bello.
Eh ben! li fach Tiste, pusque parles ensin,
Teni ce que ti foou, es un tour deis plus fin,
Escouto-mi: deman, fai coumo d'habitudò,
Saouno toun pouar, agues ges d'inquietudo,
Sus lou souar, apres lou souleou tremoun
L'accroucharas souto toun fenestroun,
Et puis à l'houro accoustumado,
Coumo se n'ero ren, ten ta pouarto fermado.
Amouesso toun calen puis coucho-ti
Et surtout fai ben l'endourmi.

S'aouves de bru, foou esta-n-uno
Finquo tant que si coucho la luno;
Es sur leis miegeo-nuech; alors ti levaras,
Et d'escoundoun toun pouar estremaras;
Et puis lou lendeman dins tout lou vesinagi
Fouou creidar: oou voulur! es affroux! oou pillagi!
Vesez! m'an pres moun pouar, se me lou rendoun pas,
A Brignolo ooujourd'hui, vous veirez denouça.
Cadun va si creira; maï foou ben prendre gardo
De pas t'entrecoupar, la cavo ti regardo;
Vies ben, en qu que sié, quand même serié ieou,
Digo toujours: m'an pres moun pouar, coumo va dieou.
Après juro, mooudis tout ce que l'y a sus terro,
Menaço lou voulur de l'infer, doou tounerro!
De tout ce que voudras. Et Nouret tout juyoux,
Per suivre aqueou counseou fach ni uno ni doux.
Lou lendeman matin à l'obro si preparo,
Alestisse soun pouar, la cavo parei claro,
En visen lou resteou fasié: que mangea fin!

Que mouceou dalicat! Oh! n'en veiriou la fin:
Voou ben mies que per ieou sié touto la pitanço.
Ques qu'a nourri lou pouar, quououqu'un ma fach d'avanço?
Nani, ges, ren de tout; s'es poulii, s'es grassé
Sabi quant ma couesta de bei sacs de rassé,
Ensin sieou decida n'ai pas ges d'escrupulo
Et moussu lou cura si fretara la gulo.

Et puis tant leou que ven lou souar,
A soun estro pende lou pouar,
Sus lou tard sa pouarto pastello,
Et coumo l'avien dich, amouesso sa candello.
Leis vesins paou-à-paou cadun s'ero estrema;
Et de l'égliso puis, voounz'houro avien souena;
La luno tout beou just ero aqui.... trecouelavo,
Tiste que sus lou pouar gueyravo,
Tant leou que vigue sourd, arribo à pas de loup,
Et dins un vira d'huile; la couardo aguét doux bouts.
Vous dire coumo fet, vaï pas dins la memoiro,
Per achoupar lou pouar reste pas ententoiro,
Puis fuge coumo un lan, dien que s' Janet coucha,
Adrech qu'en sureta soun vol siegue plaça.
Nouret dins soun chambroun en fasen sentinello.
Enfeta d'esperar, juguet de la parpello.
Quand si derravié, qu'aguét fini soun sououn,
Vite, vite, courret, jusqu'à soun fenestroun,
Craïgnié que fousse jour; quand viguet la sournièro
Soun couar siguet counten, regardo à la carrièro,
Et li visen degun, diguet: es lou moument;
Bouen couragi, Nouret, prenguen la couardo, anen.
La couardo la prenguet, maï per lou pouar, pecaïre,
Aguét pas long travail per pousque lou defaïre,
Manquet à s'avanir! si sentié plus lou couar
Quand viguet que de bouen l'avien voula soun pouar;
Cependant reprenguet couragi,
Penset que dins lou vesinagi
Quououqu'un, per rire ou ben per s'amuser,
Seroun dich de li lou faïre sarquar.
Dins quatre saous, si trobo à la carrièro;
Viro, sarquo en avant, furo en arrièro;
Maï per soun pouar, *ero oou blanc*,
N'en viguet tant que n'en vias sur la man.
Adoun li venguet dins la pensado
D'anar trouver Tiste. La nuech ero avançado:
Uno houro avié souena. Toumbo davant l'houstaou
En bramant coumo un aï: — Descende adessavaou,
« Tiste, m'an pres moun pouar. Tiste que l'esperavo,
Li creïdo: — Qu'es aqui? — Es ieou, Nouret, que cavo!
M'an pres moun pouar. — Taïso-ti, gros gournaou,
Dich Tiste, es troou leou, diran qu'es un fanaou.
Touarne-ti maï couchar, l'aoubo es p'anca levado.
— Ti dieou qu'an pres moun pouar, n'es pa'uno talounado,
Li repliquo Nouret. — Ti dise qu'es troou leou,
Se voues pas t'entourner, ti tiri lou capeou.
Et subran, à soun nas, Tiste sarro la pouarto.
Nouret abasourdi diguet: aquello es fouarto;
Puis de morbin si rouigavo leis poung
De veire que Tiste restavo adessamoun,
Et dire que cres pas que l'agoun pres la besti;
Aco lou fach sooutar. Creïdavo, eh ben! m'entesti!

Boulegui pas d'eici, et creidarai tant fouar,
 Que fourra ben qu'eici sachi qu'a pres moun pouar.
 Bramet un bouen moument, mai puis de guerro lasso
 S'entournet à l'houstaou. En traversant la plaço
 Vi quououquaren oou soou que blanquegeo de lun;
 Cres que siegue soun pouar, s'avanço, vis degun
 Qu'un mouloun de fumie tout bagna de l'aïgagno
 Que dins l'ouscurita treluzie. Oh! que lagno!
 Va pouou pas digerer! S'enraget doou pegin,
 Finquo tant qu'arribet sept houros doou matin;
 Alors l'ami Tiste ven em'uno castagno,
 Leis mans darrie lou cuou; dirias qu'a la magagno.
 Adrech que vis Nouret, li dich: t'an pres toun pouar?
 — Oh! mi l'an pres segur! — Va ben, creido plus fouar.
 — Mai n'es per tout de bouen. — Coumpreni ben la cavo,
 Digo toujours ensin. Et de ragi bavavo
 Nouret. — Maran de sort, li disie, n'es pa'un juè,
 M'an pres moun pouar, te dise, aquesto nuech.
 — Cadun va si creira, brave moun camarado,
 Tenes ben lou serieou per uno talounado,
 Ti fouou moun coumpliment. Mai sian que n'aoutreis doux,
 Digno mounte l'as mes? Sabes ero couroux.
 Las coupa per mouceou, vo ben tout d'uno peço,
 As pousqu l'estremar? Tapo lou d'uno peço,
 Cedoun leis mousquiouns. — Ti dise, bouen Tiste,
 Que lou pouar mi l'an pres, va juri per ma fe.
 Coumo va m'aviez dich, à miegeo-nuech sounado
 Douarbi moun fenestroun, la couardo ero coupado,
 Et de pouar n'avié plus. — Per lou coou serie beou!
 Li dich Tiste; Nouret, voues gardar lou resteou.
 Sies un ladre, vies ben, t'ai ensigna lou vici:
 A ma barbo voudries mi faire uno malici.
 Eh ben! d'aquestou pas voou veire lou cura,
 Et li dirai qu'es tu que toun pouar as raouba.
 Nouret aguet proun maou, juret dessus sa mèro
 Que n'ero pas veraï. Crebavo de coulèro.
 Mai Tiste sigue sourd, et sabez seis rasouns;
 Tant leou que va pousquet li viret leis talouns.
 Lou pouar siguet perdu. Meste *Nouret-Pooucavo*
 Passet per un crassous et cadun lou guignavo.

Aco nous mouestro clarament
 Que quand va voulez tout, ben souvent n'avez ren.

LEIS OMNIBUS

PER leis Omnibus la ragi
 Ooumento touti leis jour;
 Se n'en trovavoun l'usagi,
 N'en farien à la vapour.
 Ooujourd'hui eme dex soous
 Chascun s'enva mounte voou.
 Deis Chastroux eis Reforma
 Pagas ren que la mita.
 Se voulez eis Eygalados
 Anar veire lou Châlet,
 Dins un panier-à-salado,

Vous li menaran tout dret.
A San-Louis pourrez tant ben
Anar vous greissar leis dents,
Trouvareze un pastissier
Que fach brilhar lou mestier.

Et dins aquelleis voituro
Avez toujours l'agramen,
Se la banquetto es troou duro,
Que li restaz pas longtemps.
De fes l'y siaz esquicha
Qu'eme peino respira;
Et souvent un nourrissoun
Neguo vouestre pantalon;
D'autreis fes es la lisetto
D'uno damo d'accabit.
Vo lou chin d'uno grisetto
Que v'estrasso vouestre habit.
A cousta d'un vieilh sargean
Vias souvent un capelan;
Prochi d'un gros financier
Chiquo-estrasso lou groulier.

Un jour à la Capeletto
Anavi mi proumenar,
Uno filho poulidetto
Sur moun ban ven s'assetar,
Ieou li feri leis hounour
Coumo s'ero damo de cour,
Puis sacheri en sorten
Que restavo à-n-un *couven*.

Touis leis jours après la bourso
Vias mountar dins l'omnibus
Lou courtier, las de sa courso,
A cousta d'un vieilh cresus;
Et prochi d'un boutiquier,
Vias un vil banquaroutier;
En faço d'un grand-rabin
Poudez veire un capouchin.

Jusquo per la poulitiquo,
Lou melangi l'y es parfet,
N'a que parloun republico
Souto lou naz d'un préfet;
Carlismo et juste-mitan,
Aqui si dounoun la man,
L'Angles et lou Mexicain
Si dien pople souverain;
Foou veire aquelleis merveilhos,
Lou diminge sur lou Cours;
Vo cedoun sur leis Alleios,
Et lou camin deis Chastroux.
N'y a de grands et de pichouns,
De loungarus et des rounds.
De flames et de rascous,
Per countentar tous leis goust.

Per leis omnibus la ragi,
Ooumento touti leis jour,

Se n'en trovavoun l'usagi
N'en farien à la vapeur.

A MOUN AMI CHAILAN

A soun retour de Signos

BRAVE Chailan, toun ami ti saludo.
Et per pagar ta benvengudo
Ti mando quaouqueis vers tout de fres espelis.
A coou segur sount luen d'estre poulis
Coumo leis vers que sabes faire.
Chascun fach ce que poou, pecaïre!
Et per ieou n'en pouedi pas maï.
Ce que fas en juguant, es un rude travaï
Per un poueto que sa muso
Capriciouso, li refuso
De si mettre de cavaoucoun
Sus lou chivaou que meno à l'Helicoun.
Entanterin, ma pluguo es acabado.
Avant de maï rimar, prendrieou plus leou l'aïssado.
Quitti leis beous esprits, et, fasant doux soutouns,
Reveni dins leis champs trouver meis oousselouns.

BARTHÉLEMY.

LOU MEDECIN, LOU PAYSAN

ET LEIS FIGUOS

Moussu Saounie, medecin de villagi,
N'aviet dedins soun revelin,
Uno figuiero d'un bouen iagi,
Que, de sant Jean à sant Martin,
L'ouriet donna dex canissados
De figuos grisos ben secados,
Fasant touteis lou pecouyet;
S'un maoufatan de soun endret,
Que la braffo despoudelavo,
N'aguesse agut la precautien,
De demunir la prouvisien.
Moussu Saounie si delegavo
De veire figuos pounchegear,
Puis paouquo à paouquo verdegear,
Venir boudenflos, madurar;
De plesir sa bouquo bavavo.

Pamen touti leis fes que n'en veniet cuilhir
N'en vesiet plus uno maduro.
Fouesso ero grand soun desplesir.
Susavo finquo à la centuro.
Aviet ben tira lou fusiou
Per faire veire que vilhavo;
Maï lou voulur aviet lou fieou,

Et cade jour lou talounavo.

Que faire, si disiet Saounie,
Per dessoutar aquello engeanço
Et n'en tirer boueno vengeance?
Se moun vesin, lou bourelie,
Mi prestavo la campanetto
De *Francioto* sa saoumetto,
Eis branquos pourriou l'estacar.
Quand moun drole, per mi rooubar,
Escalariet sus la figuiero,
La sounayo fariet din-din:
Sourtiriou dins lou revelin,
Arma d'uno boueno estriviero,
Picariou coumo sur un buou
Duguessi l'embrigar lou cuou.
Li soungearai... Dins la nuechado
Li venguet miouro pensado,
Lou lendeman, em'intentien,
Mando Rousoun, sa domestiquo,
Cercar douge grans d'emetiquo
Et coumenço uno oouperatien.
Dedins l'ueilh de caduno figuo,
Que per madurar si booufiguo,
Em'uno pailho bouto un gran
De la drogno. Lou maoufatan
Que vendra faire sa rapino
Va faire uno poulido mino,
Quand ouura mes dins soun ventroun
L'emetiquo ques un pouyoun.
Arribet coumo li countavo.
A peino l'aoubo pounchegeavo,
Qu'un pantou, Tounin dit Rascllet,
Venguet gangassar la cadaoulo
De Saounie... Saounie pareisset.
Qu'es acqui? — Jean la Gatomiaoulo
Es fouesso malaou, venez leou,
Booumisse amar coumo lou feou,
Soun paoure ventre trebourino!
Semblo que li troussoun l'esquino;
Ve! souffrisse mouart et passien!
Lou mesquin vous fach coumpassien!
— Li voou... Moussu Saounie s'embrailho,
Si mette soun capeou de pailho,
Et puis enreguo lou draïoou
Que meno drech à l'houstaou noou.
Dins cinq minutos l'arribavo;
D'aou et d'abas Jean espouscavo
Et bramavo coumo un vedeou.

Moussu Saounie viguet ben leou
Lou foun doou flascou... Paoure diable,
Li dich d'un sang frech impagable:
Cresi que sies empouyouna!
Se Rascllet m'aviet pas souena,
Toun affaire seriet ja lesto.
Pamen un paou d'espouar mi resto;
Goutoun, perdez pas un moument,
Cueilhez de maougo, d'espargoulo,
Melez ensen dedins uno oulo,

Per li faire un bouen lavament,
Engorgeaz lou d'aïguo bouillido,
Plus tard li faren la restido;
Se booumisse pas trento fes
Pouu petar, siegues pas suspres!
Jean dedins soun liech tremouravo;
En trafeguant, Gouton plouravo,
Moussu Saounie disiet tout bas:
Ti teni, mangeaire de figuos!
— An touti passa per teıs briguos,
Per leis briguos mi leis rendras.

Jean qu'aviet dessus leis ourilhos
Buguet l'oulo de quatre manilhos,
Basto, sieguet un trin couquin;
Jusqu'à voungue houros doou matin,
S'applantet pas de coumptar seis camisos
Moussu Saounie viguet seis grisos
Uno apres l'aoutro debanar.
Goutoun finisset de plourar.
Alors d uno vouas de reprochi,
Lou medecin à soun malaou diguet,
Davant Goutoun tanben davant Rascllet:
— Jean, moun ami, fas un marri negoci!
As la coustumo dins la nuech,
De masquegear en certain luech!
Qu'es pas fouesso luen doou villagi;
Cooussiguès tout, fas un pillagi,
Deıs aoutres vas rooubar lou ben,
Maoufatan! resto dins toun ben,
Se teıs figuieros sount coupados,
De figuo sache ti passar,
Oou luegeo de venir rooubar
Tant de figuos qu'ourieou soubrados.
Es ieou que t'ai juguar lou tour;
Es l'abouticari Tristour
Que m'a fourni la medecino,
Que t'a fach blanquegear la mino,
Se n'as proun sus toun casaquin,
Souarte d'aqueou marri camin!

Jean contro lou sermoun n'en bouffavo pas uno,
Coumo un pichot enfant qu'a reçü la feruno.
Per eou Goutoun s'excuset tant et maï.
D'aqueou moument (m'an dit qu'es ben veraï),
Dedins leis bens quand per fouire passavo,
Oou temps que figuo maduravo,
(Barnissottos vo figuos flous)
Jean fasiet lou signe de crous.

A MOUN AMI BARTHELEMY

Counservatour oou Museum d'Histoïro Naturello

COULEGUO, gramaci de toun conte badin,
M'a fach plesir segur; car l'y aï trouva dedin
Eme l'esprit qu'es toun partagi,

La flour de nouestre vieilh lingagi.
 As tira bouen parti d'aqueou paoure figuie,
 Que dounet tant de lagno oou medecin Saounie.
 Cadun en lou ligen, veira dins ta rubriquo,
 Qu'aqueou conte d'aqui n'es pas de ma fabriquo;
 Car tu tanben, ami, dins teis vers, tout de long,
Repousses l'hiatus d'un éternel affront.
 Per ieou n'es pas tout un, à l'hiatus foou graci,
 Ben souvent à pè-just sur la testo li passi;
 Car sieou pas tant fada d'anar mi rendre esclaou
 D'uno reglo apres tout que fach ni ben ni maou.
 L'hiatus en patois blesso jamaï l'ourilho.
 Leis *Gros*, leis *Dieuloufet* an fach de merevilho;
 Coumo *Favre* l'abbé, *Germain* lou Marsilhès,
 Jamaï à l'hiatus an esquicha lou piès.
 Ero pourtant de gens qu'avien de renomado
 Et se l'avien, creis va, l'avien ben meritado;
 Leis journaoux d'aqueou temps, encaro se n'avié,
 Counouissien p'anca ben la camaradarié.
 Es affaire de goust, et coumo en poulitiquo,
 Laïssi libre cadun d'aver sa republico,
 Lou lectour es aqui que jugeo lou talent,
 Es rare que sié faou dedins soun jugeament.
 Anaraï pas sarquar mièjou ni quatorze houros,
 Per dire que teis vers sount plus doux que d'amouros,
 Que sount poulis, ben fach et surtout ben couroux,
 Que maï leis legisses, maï n'en sias amouroux.
 Que teis contes surtout nous laïssoun ententoïro,
 Se sount fach à plesir vo ben s'es de l'histoïro;
 Que poussedes surtout lou sublime talen,
 Quand voues, de ren que siè n'en faire quouquaren.
 Cambarado, creis-mi, quittes pas la partido,
 Eme leis beous esprits, foou que passes ta vido.
 As bello ti virar et faire de *soutouns*,
 T'anaran champeïrar dedins teis *oousselouns*.

F. CHAILAN.

L'AY MOUAR DE LA FAM

UN gros jooubias, en paou coouvasso,
 Doou villagi de Cucuroun,
 N'aviet qu'un aï per coumpagnoun,
 Que li gagnavo la vidasso.
 Sié per tira de faïs
 Vo ben per faire de varaïs,
 Perdiet jamaï sa journado.
 Quand tant d'aoutre l'avien voulado;
 Lou paoure aï manquan d'aren
 N'aviet que lou bridoun per mettre souto dent;
 A men qu'en fen camin, coumo per fes arribo,
 Coustegesse lou long de quouquo boueno ribo.
 Lou paoure n'ero pas groumand.
 Em'un pessu de païlho
 Eou fasiet sa ripaïlho
 Coumo s'ero esta de faisán.
 Et moougr'aco fasiet caremo,
 Car sables *Girome-Batèmo*
 Ero un ladre que pas souven

Per soun aï despendiet d'argent.
Et se per fes la cavo l'arribavo,
Tout un jour renouriavo
Qu'un aze mangeo troou;
Que mangeo ben maï que noun voou.

Un jour un de seis camarados,
Qu'entendiet seis jeremiados
Li dich as p'anca proun brama?
Toun aze à plus mangear dourries accoustuma.
Foou assagear la cavo.
Fai coumo *Tounin-Lafavo*,
Soun aï mangeo pas plus;
Et per lou demamar aguet leou trouva l'us.
Si passet pa'uno semanado,
La besti s'ero accoustumado.
D'abord maïgrisset en paou.
Maï li fes ges de maou.
A l'houro d'hui es grasso à fendre
Et se vouliet la pourriet vendre
Ooutant qu'un beou chivaou.
Un aze que couesto tant paou
Es la fortune d'un paoure homme.
— Se va sabieou, diguet *Girome*,
Assagearieou lou coou.

— Quesque risques, dich Tounin, de qu'as pouou?
A toun aï levo la pitaço,
Et cade jour sarro li ben la panço:
Lou veiras paou-à-paou demenir,
Puis gros et gras lou veiras revenir
Senso que sa grupi de ren siegue garnido.
Dedins huech jours toun affaire es finido;
N'ooras plus de soucis. — Et tout en va disen,
Per pas rire eis esclats, s'estouffavo entre dent.

Batèmo l'habeta buguet à la cougourdo
L'avarici faguet qu'avalet la balourdo,
Et drech doou lendeman suprimet la ratien
De l'aï; se l'avias vis v'ouriet fach coumpassien.
Car tout lou jour trafiquait de plus bello
Senso broutar uno cardello.
Oou bout de quatre jours siguet tant maou
D'aqueou traffi que semblavo un fanaou;
Eme peino caminavo,
Persi regir leis murailho sarquavo,
Et *Girome* tout content
Se disiet: — Aco vai ben,
Se tent encaro un pareou de journado
Seraï huroux, moun affaire es gaïgnado.

Maï lou paoure aï lou lendeman
Dien qu'aviet plus ni souffle ni balan:
Avant lou jour aviet vira l'esquino.
Soun mestre desoula l'aduguet de farino,
De pailho, de rasse, manquo meme de fen,
Maï tout aco li servisse de ren.

L'avarici, va vias, voou ren per counsilhiero,
Es per troou la sarrar, que v'escapo l'anguiero.

EPITRO

A MOUSSU DESANAT FIEOU

Poueto Tarascounen

COLLEGUO, de salut! aï vis dins un journaou
Une epitro en bouens vers, escricho en prouvençaou,
Que ta muso adreissavo à nouestre gai trouvaire,
Per lou faire assouciar oou trabaï que voues faire.
L'ideïo d'un journaou qu'escriviouriaz en patois
Fariet vieouta de rire, et li douni ma voix.
Eme l'esprit qu'avez, tu et toun camarado,
Poudez anar ben lun, avez longuo arenado.
Vouestreis coous sount segur, quand calas lou musclaou
Tiras toujours de peys: rascasso vo roucaou.
Vouestrei calo toujours es prouvi de boueno *esquo*,
Et senso *mourredu* sabez faire la pesquo.
S'anaz herbourisar, qu'enreguez lou valoun,
Trouvaz de belli flours, li fach ren la saisoun.
Vous foou que lou balan, fasez uno gazetto,
Et veirez qu'anara coumo à la resquietto.

Cadun voudra signar per aver lou journaou,
Que se fach ges de ben, fara pas ges de maou.
Per ieou pourrai jamaï li dire meis petados,
Et voudrieou ben pourtant mettre quououqueis boutados;
Car aï lou perus gros: maï sieou tant degleni!
Pouedi plus sus meis dents toutaro mi regi.
Se vesies meis bouteous, sembloun de taravellos,
Meis douis mans pendourien oou bout de douis candellos.
Quand souarti de l'houstaou, aï presquos toujours pouou
De faire de faoux pas et de baïsa lou soou.
Aco mi rende inquiet et mi mounto la testo.
Per ieou aquestou mounde est piri qu'uno pesto.
Li vieou de maoufatans, de quequous et de gus:
Es à faire pieta de veire tant d'abus.

Se nouestri seni grands revenient sur la terro,
Cadebiou! nous dirient l'y a pas plus de misero;
Sias touis de fraïre vhui, cadun douno soun ben,
De paoures n'y a plus ges; se n'y a, manquoun de ren.
Doooumen à ce que dien quououqueis fuilhos publicuos,
Echos deïs soucietas dichos philanthropiquos;
Maï quand l'ouuriet douis mes qu'eme naoutri serient
Leou, leou, ourrien esfraï de ce que li veirient:
De riches senso hounour, vengu senso culotto,
Aqueou de Gipoutou, l'aoutre eme la marmotto,
Insoulents ooujour'd'hui coumo de vieilhs marquis;
Si sount casa partout, sur tout foou seis avis,
Dins Marsilho plus ren senso elli pouou si faire.
Se les ousias, vous fan: de l'ouvrier sian leis païre.
Et se poudien per ren leis faire travailler
Coumo des muous, oou trin leis fariet attalar,
Ben leou, per tant que sount, l'ouura pas proun de plaço;

Se van se proumenar, per elli fasez raço,
 L'air li manquariet leou, es de nouveous Brancay,
 S'anavoun en galèro, oourien pas proun d'esplay.
 Se avez un ami vouestro fremo caligno,
 Mangeo vouestre dina, et puis d'arrie vous guigno;
 Vous dich qu'avez d'esprit, que siaz homme à talent;
 Puis viraz lou cantoun, voustreis vers voueloun ren,
 Sabez que rabâchar toujours la memo cavo,
 Et de la testo eis pès vous souilho de sa bavo.
 Se siaz dins lou malhur, vo que sieguez malaou,
 Coumptez pas sur degun, regardaz l'espitaou;
 Alors l'y a paou d'ami, cadun sarro sa pouarto!
 Sia'sta marri gouver, vouestro despenso fouarto,
 Anaviaz à gogo, vouestreis enfants troou beou
 Lou diminge en sorten fasién crento oou souleou;
 Et puis dedins l'houstau se fasiáz de musiquo,
 S'appreniaz eis garçouns la simplò arithmetiquo,
 Eriaz de vanitoux que vouliáz v'elevar
 Oou dessus doou coumun, maï senso travailhar;
 Enfin l'y a ges de torts, ges de travers, ni vici,
 Que sus toun paoure corps n'assume lou caprici
 D'aqueli faoux amis et de certaineis gens,
 Que rieht en fen lou maou, que fan jamai de bens.
 Aro se voues parlar de nouestro poulitiquo,
 L'y a pas deque suzar de veire aquello cliquo?
 Que de marchand d'inguens! que d'attrapo gournaou!
 Que per vous emborgnia, vous vendoun de fanaoux.
 A l'houro d'oujourd'ui, lou crestian a douis faços;
 Davant vous fa beou-beou et d'arriè de grimaços;
 Ffoo aver l'huil dubert et si pas laïss'anar.
 Cedoun risquaz grand coou de vous veire enganar.
 Cadun à soun moulin viro l'aïgo courente,
 De faire lou point sieou, n'a gairo qu'agount crente.
 Deis partis, crese-mi tent-ti ben à l'escart,
 Si li trobo de gens qu'escupissoun amart;
 N'y a que per arribar à la legislaturo,
 Saboun si coumpousar uno douço figuro.
 Maï adrech que damoun pouedoun espinchegear.
 D'alluro et de discours, leou, leou leis vias changear
 V'aquitto per leis grans; se descendez l'escalo,
 Eis pichouns arribaz per uno routo egalo;
 Cadun eici es glou de faire soun calo,
 Degun juguo l'extrait, touti per lou gros lot.
 Digno-mi, Desanat, se n'as pas la coulou, qu'ou,
 De vieoure oou beou mitan d'aquelo republicou;
 Mitta de renegats de toutis leis coulours,
 L'aoutre mita de dupo et de souffro-doulours.
 Digo, se fourriet pas qu'un jour la man divino
 V'enfreminesse tout: sount marca sur la mino,
 Raço touto mooudicho, arrièro! fugez-nous!
 Purgeas nouestre pays, d'eicitos escartaz-vous!
 Noun, sias pas bouen en ren, pa maï que la varmino,
 Qu'en devouran lou gran, preparo la famino.
 Couragi, Desanat, publico toun journaou,
 Et tout en t'amusant dins lou gai prouvençaou,
 Empare-ti doou foui, et puis d'uno man suro,
 Acre, piquo dessus, creignez pas leis blessuro,
 Empouarto lou mouceou, se voues estre legi,
 Ges de juste-mitan quand deis mechants s'agi;
 L'ouuriet qu'aqueou mouyen per remettre à sa plaço

Fouesso reputatiens usurpados sur plaço.
Quoouqueis-uns ben segur oourient men de fierta;
D'aoutre maï de franchiso et d'aoutre de pieta;
Cadun si tendriet les et contro ta censuro,
Degun voudrie venir faire tristo figuro.
Aco es troou charra, diras, per un malaou,
Aï fini, mi taïsi, esperi toun journaou.

LA BOUFO

DOOU CAPITANI PITALUGO

Anecdoto Histouriquo

Lou brave capitani Pitalugo, que coumando la *Bello Frasio*, brigantin doou port de Marsilho, s'atrouvavo en carguo à la Guadeloupe, monte un marrit jour, si prengué de paraoulos emé lou coumissari de la marino. Et sabès, eou de caractèro tant doux, que farié pas de maou à n-uno mousco, de si veire ensin tant maou trata per de cavo de petoun-petet, et, senso pousqué rebecca a soun chefe de servici, si va gardé tout sur lou pérus que n'en fagué uno maladié.
Tamben, quand sigué gari, lou troum lou patinavo, et, maougra tout soun bouen sens, si digué: que li foulié anar cercar garouio oou coumissari. Maï, vaqui qu'aprengué que soun enemi avié pesca lou bômi de la fèbre jaouno, et qu'ero plus mouart que vieou.

— Ah! que guignoun que m'arribo aqui; que chanço que s'encapo aqueou fenat, si digué Pitalugo. Senso acò, ti li mandavi uno boufo que si n'en sarié parla!

— Enfin! ce qu'es retarda sara pas perdu, si rescountraren proun dins un aoutre viagi. |
Lou cargamen estent acaba, la *Bello Frasio*, un beou matin dou mes de maï, preparavo sa partenço, quand lou capitani apercegué oou mat de la marino un pavailoun que li fasié signe d'espera, qu'un passagié anavo s'embarquer à soun bord per rintrar en Franço.
Lou bastimen qu'avié déjà seis velos a mita largados, emé seis ancros tirados, siegué dins l'oubligacien de louvejar per esperar lou passagié.

Lou Capitani Pitalugo prengué alors sa longuo visto et tengué d'amen la terro per veire venir la barquette.

Enfin après doues ouro de vaï et ven, bourdejant doou Levant oou Pounent, l'on vigué uno barco si destaca doou quei et vougua de vers la *Bello Frasio*. Oourias dich un catafalco que nedavo sus l'aïgo, talamen l'y avié de caïssos emé de mallos amoulounados.

Lou brave Pitalugo, toujours emé sa longuo visto bracado sus lou bateou, cercavo à devinar qu'ero aqueou passagié que li mandavoun.

Tout d'un tems, sa luneto si metté a tremoula dintre seis mans.

— Es-ti poussible?... Oh! noun, es pas poussible!... Et pamens, l'on dirié ben qu'es Eou.... Ouei.... es Eou.... Noun... es pas Eou... Aqueou es maïgre coumo un estocofi. Maï, capouchin de sort, li ressemblo bougrament!

Et pendant que fasié seis oï, seis oueis, seis nouns, es eou, es pas eou, la barquo avançavo que finalament arribé lou loung doou bord.

Lou Capitani s'estent alounga sur lou bastingagi per miès aregardar, levé subran leis bras oou ciele, en s'escreidant:

— Es ben Eou!

— Ah! merci, moun Dieou! Merci! es vous que mi lou mandas, ven à moun bord, monte sieou lou mestre, eh ben! anan si veire, l'escapara pas la boufo! oh! que boufo! que boufo!....

— Li faraï veire qu' sieou, se si creis d'agué à faire à-n-un sardinaïre, aprendra à couneïsse lou capitani Pitalugo. Oh! que boufo! que boufo!

Sus d'acò volent pas lou reçubre, s'en ané sus la dunetto en cargant soun segound de li parler et de li dounar sa cabino.

Lou paoure coumissari, car ero ben eou, marcavo fouesso maou: sigué a pouu près issa à bord, poudié pas si regi, tant ero maïgre et senso gès de forço.

Lou meneroun dintre sa cabino et lou metteroun de suite oou liech.

Embarqueroun leis caïssos et lou bastiment parté.

Lou segound vengué, alors, rendre comte ouu capitani; li digué que lou coumissari ero plus leou un cadavre qu'un ome vieou, que li avié racounta que leis medecins lou fasien parti catecan, perque respoudien pas d'eou se changeavo pas d'air; et qu'alors avié pensa que pouidié pas mies encapitar que de partir emé la *Bello Frasio*, mounte sarié tant ben souina.

— Ah! oh, coumto-li, digué lou capitani. Maï alors, s'es tant maou qu'acò? Et ma boufo, qu mi la pagara? Pourraï bessai pas la li dounar! Acò sarie puei troou fouar!

— Vé vous lou recoumandi, souinas-lou ben, que revengue leou à la santa. Oh! alors que boufo que ti li mandaraï, que boufo! que boufo!....

Et la *Bello Frasio* vougavo emé bouenasso sus d'uno mar d'òli!

Leis jours passavoun et lou coumissari garissié pas, ouu countrari.

Lou capitani Pitalugo de soun cousta, si mourfoundié dins sa marotto de mandar sa boufo. On l'entendié maï d'un coou per jour repepia: oh! que boufo, que boufo quand sara ben! maï lou ben revengue pas; et dex jours après la partenço, lou segound vengué dire ouu capitani que lou coumissari venié de mourri!

— Ven de mourri? que mi cantes aqui? Ven de mourri! Es pas poussible!

— Es talamen pas poussible, qu'es mouart, respoude lou segound.

— Es mouart! de veraï! Maï alors, m'escapo! Et ma bouto? Ah! s'ero pas mouart: que boufo! que boufo qu'ouurié reçut!

— Enfin, es mouart, es mouart digué lou segound, aro li a plus ren à faire; s'atrovo ben proun malurous coumo acò.

— Malurous, dies! reprengué Pitalugo, malurous! Maï alors coumprenes pas ço que sarié esta ma boufo? Maï sache que la mouart per eou, es uno benuranço a cousta de ma boufo! La regretaraï touto ma vido!

— Aro bord qu'es ensin, n'en parlen plus. Maï s'ero pas mouart, oh! que boufo! que boufo!...

— Et dire que foou encaro qu'aigui lou crebo couar de li signar soun papafar per lou grand viagi.

— Li a pas de rena, sieou lou mèro à bord; es ieou que devi dreissar soun ate mortuari. Oh! que boufo, s'ero pas mouart!

— Anen, viguen, douno-mi lou journaou doou bord; fai veni lou mestre, car foou que li ague doues témoins per faire l'ate.

Quand sigueroun acampa, touti très, lou Capitani, lou segound et lou mestre, si metteroun ouu travail.

Lou segound prengué la plumo, et lou capitani dicté coumo acò:

Ce jour d'aujourd'hui, à bord de la Bello Frasio, par 16 degrés de latitude Nord et 64 degrés de longitude Ouest, il est venu à mourir à mon bord, le commissaire de la marine de la Guadeloupe-Martinique, un nommé.....

— Té, acò es pas maou atrouva: *Un nommé.*

— Et dire que l'aï pas pousqut bateja de ma boufo.

Un nommé Miqueou Lardit, et nous l'avons enterré à 5 heures de l'après-midi.

Enterré! Maï que dias, Capitani, ouusservé lou segound. Anan lou jitar à la mar, coumo pourrié-ti si faire que l'aguessian: *enterré?*

— Té vé, as raisoun, li pensavi pas. Maï alors, coumo pourrian ben mettre?

— Eh ben! vengué lou mestre: metten que nous l'avons *négué!*

— *Négué!* oh! tamben si pourrié dire..... Puis, après un moument de méditacien, la figuro doou capitani Pitalugo s'enluminé, seis ueis s'escarquiheroun, sa bouco, de contentamen s'alargissé et soun nas devengue gounfle et rouge coumo uno poumo d'amour, la joio enfin li petavo de touto part.

— Aï trouva!

— Aï trouva! Aï trouva! s'escreïde. Ah! ma bello boufo,

ti teni, m'escaparas pas! sara pas dich que la li ouraï pas empegado!

— Escrivé! acò, sara ma boufo, et la fin de l'ate:

Et nous l'avons: En mer dé!

ALFRED CHAILAN

A LA MEMORI

DE

FORTUNAT CHAILAN

*A l'oumbro de moun paire adrèissi aquest óumàgi
Tout-beu-just espeli souto soun patrournàgi,
— La lengo de ma maire es la lengo dei diéu,
A di, emé l'amour qu'enaurovo soun amo;
Iéu, dirai, piousamen, emé la memo flamo:
La lengo de moun paire es lou soulèu pèr iéu!*

LEIS

AUCÈU ES DE BÈSTI!!!

Aneidoto istourico.

Leis aucèu es de bèsti:
Ço que disié Tistin,
Que passo, vous v'atèsti,
Pèr un ome bèn fin.

Mai, va veirès bèn lèu, que souvènt renomado
N'es pas la verita dei gènt de la bourgado.
Avès bèn couneissu lou bèu moussu Giraud,
Cassaire d'auceloun, que soun fraire es d'Alau?
Vouéli vous racounta la coumico aventuro
Que l'arribè l'autre an; s'avias vist sa figuro!
Tenès, n'en jujarès. Erian au mes d'avoust;
Lou bouen moussu Giraud pensavo coumo vous
A la casso eis aucèu, mai éu n'en pantalavo;
Tambèn, de truc, de plan, de Diéu se n'en tiravo!
Enfin, ti mandè l'ordre à soun ome Tistin
Pèr li tout prepara lou dissato au matin,
Li recomandant bèn d'èstre lèst de boueno ouro,
De veni l'espera souto l'aubre d'amouro,
De pas rèn óublida, de metre en batarié
Grands e pichouns aucèu, touto la chicarié.

Adounc, d'aquéu matin l'aubeto pounchejavo
E lou brave Tistin èro aqui qu'esperavo,
Quand de moussu Giraud si viguè lou fusiéu
Emé soun atirai e soun chin Castagniéu.
Tant-lèu que lou viguè, li creidè, plen de joio:
— Sies aqui, moun ami? toun nas mi ravigoio.
Que petoucho qu'aviéu, ti cresènt dins lou lié,
De manca l'uberturo em'un bèu tèms parié!
Anan n'en desquilha de quinsoun e de pivo,
De passo emé de chi, tambèn de pesso-óulivo,
Cardelino, ripau, passeroun, ourtoulan,
Chi-perdris, dindouletto emé de bèu cuou-blanc!
Va veiras, ti va diéu, ti faren uno casso
Que si n'en parlara de pertout sus la plaço.
E lei gabi?..... Ah! lei viéu! n'en as ges óublida?
Tout es-ti bèn en ordre? à tout as bèn pensa?
Eh, bèn! viguen, Tistin, sies aquito ententòri,
Mi fas quàsi l'efèt d'uno amo au purgatòri.
— Nàni, Moussu Giraud, à vous vèire ai plesi,

- Vous entendre parla mi fa resta candi.
- Eh, bèn! que ti n'en sèmblo? auren bello journado?
Mi parèis que lou tèms es de bello estirado.
 - Lou tèms n'es pas marrit... pourrié n'èstre plus laid.
— Es ço que mi disiéu; mai, tu, digo, ti plai?
Creses-ti, si vo noun, qu'auren un bèu passàgi?
 - Oh! bèn segur, Moussu, que, lou tèms estènt sàgi...
Si veira foueço aucèu... vouei... foueço... crési... mai...
— E qu'as emé toun *mai*?... Finiras dounc jamai
De toujours barqueja, de noun saupre que dire?
Quand vas parla, toujours dirien qu'es pèr de rire.
Viguen, respoude-mi; bord que lou tèms es bèu,
Creses pas que faren un massacre d'aucèu?
 - Es proun verai, Moussu, que lou bèu tèms s'espero...
— Eh, bèn! alor, auren de passàgi uno tiero.
-
- De passàgi diéu pas; bèn segur, n'en aura;
Bessai que pourrès pas tóuti leis atira!...
 - Regardo coumo es claro aquelo bello aubeto!
Un mistralot fresquet nous adus sei babeto;
As bessai jamai vis un autant bèu soulèu
Envita leis aucèu à si quiha'u cimèu.
 - Ah! vouei, certenamen, que l'aubo es dei plus bello:
Acò si vis au cieles enca carga d'estello;
Crési que d'auceloun, segur, si n'en veira...
Mai dire que Moussu foueço n'en tirara...
 - Mai, sies un darnagas, n'as rèn dins la cervello?
Que charres sènso sèns, coumo un poulinchinello!
 - Ai! Moussu! que mi dias! mi creidas pèr acò!
 - Quau tron creidarié pas? parles coumo un sakò!...
— Mi fès pòu, sàbi plus coumo vau vous va dire
E, pamens, cresès-mi, n'es pas cavo pèr rire;
Vous disiéu que lou tèms es enca dei plus bèu,
Que de casso n'aura... qu'emé de bouen rempèu...
Mai, Moussu, se sabias... leis aucèu... es de bèsti.
 - Eh, bèn! viguen, après! es que ti va countèsti?
N'aven-ti pas eici bèn tout ço que nous fòu?
E de qu, vièi gournau, digo-mi, as-ti pòu?
 - Oh! de rèn, bèn segur. Vourriéu pas vous desplaire;
Car, sabès, bouen Moussu, sarié pas iéu, pecaire,
Que vendriéu talouna dins aqueste moumen;
Sàbi bèn qu'avès tout bouen cimèu e bèu tèm;
Qu'à tout lou *Roucas-Blanc* poudès faire la figo,
Em'un posto quiha, coumo s'èro uno pibo;
Mai, vous v'ai déjà di: leis aucèu, cresès-mi,
Es de bèsti, Moussu. — E que cantes aqui?
Leisso aquelei discours, sies qu'un gros pantaiaire;
De tu, va sàbi bèn, pourrai jamai rèn faire.
Isso! au posto anen, lèu; e lei gàbi li soun?
 - Mai, Moussu, m'esfraias; vous jùri qu'ai resoun;
M'avès jamai parla d'uno talo maniero.
 - Lei gàbi, respoudras! leis as messo en renguiero?
— Leis ai messo, segur. Lei clavèu soun planta;
Lei gàbi, tant que n'a, li soun... e bèn plaçado:
Lei plus grosso darrié, lei pichouno en façado;
Manco pas ges d'engien, leis ai meme aumenta;
Quinto peno qu'ai pres pèr faire aquesto passo!
Mai èro per Moussu que l'aimo tant la casso;
Sènso acò, sàbi pas coumo aurié camina
Eme tant de varai!... n'a pèr si desrena!...

Ah! cresès-vous va bèn: leis aucèu es de bèsti.
— Li sian mai au *Santus*! Qe voues qu'aqui m arrèsti?
Va sàbi mies que tu.
— Eh, bèn, Moussu, alor,
Sènso si n'enrabia, coumprendra qu'ai pas tort.

— Sies malaut, paure enfant, bates de la parpèlo,
Si vist bèn que n'as rèn dins ta pauro cervello,
Vai ti coucha lèu-lèu; au posto tout soulet
Li vau d'aqueste pas; leisso-mi, bedelet!

— Au posto tout soulet? mai, moun Dièu! qu'anas faire?
— Escoutas-mi, Moussu, siéu pas un galejaire:
D'aigo n'en an agu; ah paure! se n'avien!
Foueço mai, cresès vo, que n'èro de racien;
Mai, les aucèu, sabès, soun bèsti de naturo,
Et d'aigo, coumprenès? pas rèn que d'aigo puro.
— Se li coumpreni mot, voueli perdre moun noum!
Viguèn, voues-ti parla? Ti gàrci un còup de poung!
— Alor, mi fès pas pòu, se voulès tout coumprendre,
Leissas-mi respira, vous farai tout entendre.
— Bèn! parlo, t'auzirai; mai, fai lèu; car va vies,
Sàbi pas que mi tèn de t'esquichas lou pies.
— Moussu si n'en souvèn; pèr lou jour de sa fèsto,
Quand mi diguè: Tistin, tèn-vo-bèn dins ta tèsto,
Sabes que meis aucèu soun touto ma passien,
Souino-lei coumo tu, fai-li bèn atencien,
Enfin arranjo-ti, se voues qu'à l'uberturo
Ti fàgui, moun ami, ma plus bello figuro.
M'avias leissas de gran un bèu gros saquet plen;
Tambèn, eis auceloun li n'en dounéri bèn.
Se leis aguessias vist, surtout la cóuquilhado,
Coumo èron trefouli de tant bello boufado.
Ah de Diéu! que plesi! chascun n'avié sa part,
Si manjavo d'eici, d'eila, de touto part.
Lou quinsoun, la lignoto aqui si delegavon;
N'en fasien de *pièu-pièu*? mai tambèn emboucavon;
Enfin, d'aquéu bouen trin anèron tout durant;
Iéu, li refusant rèn, disiéu: N'auran per l'an...

E puei, d'aigo n'avien... jamai soun resta sènso;
Pèr béure, pèr lava, t'en fasien de despènso!
Lei leissèri ensin camina coumo un muou,
Sènso pensa qu'un jour dóu sa veiriéu lou cuou.
Acò m'arribè just la semana passado.
Acoumencèri alor à douna de saladò;
Doublèri l'aigo pèr lei faire pacienta,
En pensant que vendrias bèn léu nous visita.
Passèri coumo acò un parèu de journado,
En diant: Moussu vendra, t'adura de granado;
E Moussu venié pas, mi mandavo degun.
Que foulié faire alor? èro déjà dilun!
Pensèri... Se Moussu mando ges de graniho,
Es bessai que vòu faire un pau d'ecounoumio.
Ni n'en vau plus douna; mai, leis aucèu, viguèn,
Es de besti après tout; se li dounas plus ren?...
Quand viguèri degun, que mi leissavon sènso,
Mi diguèri: Tistin, n'es pas pèr la despènso...
Mai fai bèn pichounet, rougno-li lei pourcien,
Fau plus rèn degaia, lei metre à la racien;

E, pèr leis engana'mé de bouénei paraulo,
De la jarro lèu-lèu fau peta la cadaulo!
Que joio, pèr ma fe!... coumo èron countentet...
Si viéutavon, urous, dedins lou bacinet!

Talo fèsto durè quâsi miejo-semano,
Mai lei pàureis aucèu, quand n'an plus ges de grano,
Es pas d'aigo, segur, que lei pòu sousteni;
Tambèn, siguè pas long que tout fuguè fini.
Eri aqui que disiéu: Tistin, vas à la vilo?
Se disiés à Moussu ço que ti fas de bilo?
Mai, mounte lou pesca? dins la Bourso? enco d'èu?
Es que sàbi pas tròup mounte fa soun burèu:
Puei, m'aquélei messiés au mitan deis afaire,
Pourrié-ti pas mi dire: Ah! mi foutes en caire!
Sènso lou preveni!... Se mi reçubié mau,
Es que va voudriéu pas... Vau mies lou leissa siau...
Se visiéu l'avoucat, soun bouen ami Sivèstre!
Qu saup se li sara? pourrié bèn li pas èstre.
Pamens, se li vau pas, leis aucèu n'en mouran...
E qu dis que Moussu mi vendra pas deman?
Es lou mèstre, après tout, es bèn éu que coumando.
Leissen lei cavo adounc coumo Diéu nous leis mando.
Pensàvi, coumo vias, en ome bèn prudènt,
E crési que Moussu s'en trouvara countènt

Se leis aguessias vist aquélei pàureis armo,
V'aurien fa coumpassien, v'aurien tira de larmo:
Eron espaloufi, poudien plus si viéuta.
Mi recouneissien plus quand veniéu li piéuta.
Anas! fuguè pas long. Coumo un pèis sènso escaumo,
Lou darnagas, jala, dei premié fè la paumo,
E puei venguè lou tour dóu pichoun pivoutoun
Que davansè d'un jour lou segound mousquihoun.

Après siguè lou còup dóu plus gros pesso-ólivo
Que si donè la man emé la jouino pivo.
Còup sus còup: cardelino e rigau e quinsoun,
Passo, merle, lignoto, ourtoulan, passeroun
Fuguèron bèn fourça de pluga la parpèlo,
Mi leissant tout soulet... pèr faire sentinello.

— Mai lei gâbi d'eila? qu's aquéleis aucèu?
Leis as dounc ramplaça? n'as croumpa de nouvèu?
— Oh! que nâni, Moussu, m'avès ges douna d'ordre,
Mi sariéu ben garda de faire aquéu desordre!
— Mai, sies fouele ou sadou?... esplico-ti, viguen!
— Lei gâbi, bouen Moussu, soun vuejo, n'an plus rèn.

— Que mi dies? estournèu, perdes la tremountano?
Escouto-mi, gros flèu, qu'as un gran de chavano.
Bessai que lou seren t'a'mbarbouina leis uei!
Anen! reviho-ti; que mi cantes encuei?
— Mai, Moussu, douérmi pas, es la verita puro,
D'aucèu n'avès plus ges!...
— Oh mouestre de naturo!
Auges enca parla, grand capoun, malandrin!
S'as tua meis aucèu, de tu veirai la fin!
Ti jùri, maufatan, mi fas prèndre coulèro,
S'es verai ço que dies, qu'anaras en galèro!

— Mai, Moussu, leis aucèu, va coumprenés dounc pas?
 Es de bèsti, viguen! E d'aigo pèr repas...
 Francamen, digas-mi s'emé ges de pitañço
 Poudès ana bèn luen?
 — Acò si saup d'avanso,
 Mai ço que si saup pas...
 — Que voulès?... es bessai...
 — Que sies un darnagas, un panto, sies un Ai!

A Moussu A. de GAGNAUD

Felibre Majouraou

Permetès-mi, Moussu, de vous faire l'óumàgi
 De meis gais *Ermitan de Sant-Jan Benurous*;
 Es pau cavo, segur, mai vouestre patrounàgi
 Mí lei fara passa pèr cap-d'obro courous.

LEIS ERMITAN

DE St—JAN BENUROUS

A MOUNTE-MISÈRIO

Un matin de dilun, tout bèu-just m'esvihàvi,
 Quand mi sautè davans un jouine pelerin:
 De salut, — que mi dis, de salut; v'esperavi
 Pèr que mi dounessias l'estreno dóu matin.

Ero un bel oumenas, aviè bello pretañço,
 Uno figuro fino emé lou parla dous;
 Em'acò ti venié demanda de pitañço
 Pèr sei fraire, disié, de Sant-Jan Benurous.
 L'areluquèri bèn; car, vias, Misè Castagno
 Es ben boueno segur, si saup bèn que soun couar
 Es à tóutei dubert, qu'aquélei qu'an de lagno
 Li pouedon lèu veni, l'atrouvaran l'espouar.

Mai, Santo Boueno Maire, èri meravihado
 De vèire, dins aquèu, un tant poulit jouvènt
 Souto lou vièsti brut d'aquelo capelado
 Que li dien Ermitan, perqu'an ges de couvènt.
 Avièu toujours cresu qu'èron bèn misérable,
 E de lou vèire ansin tant lisquet et tant bèu
 Pensèri que bessai n'èro pas véritable,
 Tant èro gros, gras, fres que semblavo un soulèu.

L'anàvi remanda quand mi venguè l'idèio
 De l'un pau questiouna subre sa proufession,
 A saupre s'èri pas d'un farçur la risèio,
 Se meritavi bèn toute ma coumpassion.

- Avanço-ti moun bèu, sarro-mi lèu la pouarto;
Viguen, esplico-ti; que nous vènes canta?
- Oh! pas rèn, va vesès, iéu vèni de la souarto,
Vous demanda, Signour, la paura carita.
Aguès pieta de nous; dins nouestre umble Ermitàgi
De Sant-Jan Benurous si vièu de privacien.
Sian quàuquei fraire eila, qu'avèn ges d'eiretàgi;
Sian pas de capelan, fèn nouestro espiacien.
- Acò vai bèn coumprès; mai ço que mi despasso,
Es de ti veire eici, tant lusènt de santa,
Alor que tirassas vouestro pauro vidasso,
A ço que se n'en dis, un pau de tout cousta.
M'avien bèn di tambèn, qu'erias de pàurei diable
Que tout lou long dóu jour vivias de carita,
Que patissias de tout, qu'avias rèn de sourtable,
Qu'erias, enfin, de Diéu la douço umelita.
- Tout eiço n'es pas nòu, es la verita pura,
Fèn nouestro penitènci, e fin qu'à nouestro fin
Saren, pèr lou Signour, lei pàurei creatura,
Vo lei soufro-doulour de tóutei lei festin.
A la gràci de Diéu, manjan ço que nous dounon
Buvèn ço qu'atrouvan; e, sian toujours countènt.
Fau dire que lei gènt jamai nous abandonon,
Ço que fa que si pòu enca viéure emé rèn.
- Manjas pas que de pan? vous n'en vièu uno biasso
— Oh! que nàni, ma sur, manjan de tout, de tout;
Prenèn ço que nous toumbo, e jusqu'à lei carcasso,
Refusan jamai rèn, agantant de pertout.
- Avèn quauquei favour deis anciànei pratico,
Que nous dounon, perfès, de bèis et bouen troucau
- Quàuquei dardèno puei, que tiran dei boutico;
Servon à manteni lei frès de nouestro oustau.
- N'avès fauto de rèn, à ço que mi parèisse.
- Fauto n'es pas lou mot, mai fèn ço que poudèn.
- Ti fau moun coumplimen; que lou bouen Diéu vous creisse!
E quand de fes pèr jour jugas de vouestrei dènt?
- Lou matin au leva, passa lei nouestreis oura,
S'acampant toueis ensèn pèr prendre lou cafè.
- Lou cafè! que mi diés?
- Segur; vers lei cinq oura.
L'espoumpissèn un pan, puis fèn nouestrei devé.
Nous lou dounon, sabès, n'es pas de Martinico;
Es rèn mai que lou mar que pertout rabaian.
- Mai lou sucre, viguen, v'en dounon de barrico?
- Oh! lou sucre, vesès, sus lei quei bourdihan!

— Anen, viéu qu'es pas mau débuta la journado.

Oh! Mai, manjan pas plus jusqu'à la coulacien

Que si fa pèr vuech oura emé de saupresado,
Quàuquei rifouar nouvèu, de froumagi couiènt,
Enfin de pichoun rèn, dirias de regardello.

— Mi sèmblo, meis ami, vous poudès sousteni
M'aquélei rèn de tout que li dias bagatello.

— Vouei, mai, manjan pas plus jusqu'à miejour precis.

— Va pènsi bèn, moun bèu, sias de bellei gavanço;
E que manjas dounc mai au repas de miejour?
Es pas la fam, segur, que vous soueno d'avanço?

— Va cresès, vous, ma sur; travaian tant lou jour,
Sènso coumta la nue pèr canta lei matina.
Es lou pichoun repas, lou pichounet dina,
Alluman pas lou fue, fèn pas ges de cousina.

— Alor, prenès pau cavo en aquèu dejuna?

— Oh! quàsi rèn, jujas: uno miejo anchouiado,
De viande frejo un pau, cambajoun vo gigot,
Un moucèu de marlusso em'un plat de salado
E quàuquei fès, l'estièu, pèr dessert d'abricot.

— E li dias en aquèu: la pichouno boufado?
Mai alor, moun ami...

— Alor... manjan pas plus
Jusquo vers lei quatre oura; Oh! li a pas de taulado,
Es un goustar rèn mai, pèr teni lou perus.

Après vèn lou soupa, vaqui la grosso pèço;
Quand souenon lei vuech oura, es nouestre gros repas;
La soupo de caulet vo faiòu, bèn espesso,
Li metèn quand n'avèn, un trougnon de lardas;
Un fricot d'ouesselas emé quàuquei carotta,
De tartiflo, navèu, encaro de seboun,
E se nous n'an douna, de galina pèr rosta,
Vo bèn, lou plus souvènt, un moucèu de jamboun.
E puei, pèr tout fini, quàuquei fuèio d'erbàgi
Pèr rafresca lou sang; e pèr nouestre dessert,
Segound qu'es de sesoun, defru vo de froumagi.

— M'estouno plus, l'ami, de ti vèire tant vert.

— Aro li a plus rèn, rèn! Pèr miejo-nue souenado...

— Que mi diès.... manjas mai?

— Oh! que nàni, ma sur;
Pèr lei matina, alor, nous souenon la levado,
E prenèn, soulamen, un pau de café pur.

— Que lou bouen Diéu v'ajudo e vous gardo la visto,

Car lou gavùgi, eila, mi sèmblo, l'avès proun.

— Mai se sabias, Signour, la cavo es proun requisto,
Ço qu'atrouvan de mau; n'avèn bèn de besoun.

— E m'acò que buvès, digo-mi, bello mina?
Buvès d'aigo, segur?...

— Oh! que nàni, jamai;
Coumo pourrian canta, canta nouestrei matina?
Avèn dous det de vin, pèr repas, e pas mai.

— Anen, vous plàgni plus, capouchin de mounino;
Vous sias bèn bateja de Sant-Jan Benurous;
En d'aqueste mestiè vous roumprès pas l'esquino;
Sias pas, coumo disièn, de tant grand malurous.
D'aquéu biais fès pas rèn, de touto la journado;
A manja, soulamen, li passas tout lou tèms?

— Mai coumo? fèn pas rèn? E qu fa la tournado?
Qu va querre lei vièure e surviho lou bèn?
Lou mestié, cresès-vo, n'es pas rèn que bouenasso;
Es uno countricien que fèn pèr lou Bouen Diéu,
Vivèn d'anegacien, fèn pas ges de radasso,
E coumo acò pensan que gagnaren lou cièu.

— Ah! segur, si vis bèn, sias de grand pecatòri.
E tout ço que n'en fès de mourtificacien
Vous sara ben coumta pèr vouestre purgatòri.

Mai que mi disiés dounc? qu'avès enca de bèn?

— De bèn n'es pas lou mot, avèn dous pan de terra
Mounte li fèn d'erbàgi, emé cese e faiòu,
De poueri emé de sebo e de poumo de terra.

Ço que li travaian, en aquèu paure sòu!

Urousamen qu'avèn de vigourous coumpaire
Que n'ajudon toujours pèr faire l'enfoundas.

— Mai que mi diès aqui? n'es pas vautreï, lei fraire
Que travaias ensèn, qu'enfouieras, samenas?

— Acò si pourrié pas, n'aven tròu de besougno:
E puei, fau que chascun fague lou siéu salut.
Noustreï travaïadou, que soun de Catalougno,
Va fan pèr carita, travaion pèr Jésus.

— Mai vautreï, alor, que fès?...

— Et dounc la survihança,
Cresès, vous, que n'es rèn? Per que tout marche bèn,

Si dounan fouesso mau; n'avèn que l'esperança
D'un moundo un pau meiour, qu'eicito nous soustèn.
Se n'èro pas ansin, la vido sarié dura
Per n'autrei, mesquinas de Sant-Jan Benurous
Tambèn, si li plugan, e, pàureï creatura,
Eissugan e metèn tout au pèd de la crous.

Ajudas-nous, ma sur, mouestras-vous caritablo!
Farès vouestre devé, veirès que lou Signour,
En vous benedicant, vous fara bèn aimablo
E vous soustenira de soun divin amour.

UN PINTRE DE NATURO

A MOUN AMI AUGUSTO VERDOT

Félibre majourau, Souto-cabiscòu de l'Escolo de la Mar

Erian au mes de Mai; la divino naturo
Coumençavo à vesti sei bèu prat de verduro.
Leis aucèu de sei cant emplissien lou valoun
E lei cri-cri tambèn redisien sei cansoun.
Lei flour s'espandissien, lou parpaioun voulavo
E lou bèu calen d'or subre tout souleiavo.

Erian dounc au printèms; un bouen païsanas
Qu'avié mino revoio em'un capoun de nas
Que quàsi l'aclacapavo enjusqu'à seis auriho,
E, de mai, pebrouna qu'èro uno mereviho,
Pèr abitudo avié, cade jour de matin,
De cerca l'apetis en trevant lei camin.

Li disien Batistin, couneissié leis artistico,
Aimavo leis bèus-art, touto cavo requisto;
Enfin avié de sèn; s'aimavo à flasqueja,
Es que de que de tout èro gava deja.
Batisto, aqeste jour, faguè sa proumenado
De long dóu vert vala que couelo eis Eigalado;
Mai vaqui qu'arribant prochi dóu castelet,
Un pintre ti viguè d'avans soun chivalet.
Ero en trin de tira l'efèt de la cascado
Emé seis aigo puro en belugo argentado.
S'avansé plan-planet, e, d'agarapachoun,
Si venguè lèu quiha darrié d'un agachoun.
Tout-d'un-tèms s'escreidè d'un toun de sufisènço:

— Qu'acò's bèu! qu'acò's bèu! qu'unto amour de sciènço!
Càspi, moun bèu Moussu, coumo es tout ressemblant!
Dirias que l'aigo aqui s'envai en roudelant!
Lou soulèu qu'esperlugo à travès lou brancàgi
Es d'uno verita coumo s'èro un miràgi!
E lou roure d'eila, tambèn que lou roumias,
Soun pinta pan pèr pan, coumo aquel argielas!
Oh! l'oustalet de Jan, coumo tout li figuro!
Ah! sias bèn, moun ami, lou pintro de naturo!

L'artista sur lou còup si reviro en risèn
E saludé, counfus de tant de coumplimèn.
— Sias mèstre, li diguè, n'avès de couneissènço,
Mai sias tròup bouen pèr iéu que siéu dins la neissènço.
— Oh! mèstre, pèsqui pas! respoundiguè Tistin.
Aimi tout ço qu'es bèu coumo aimi lou bouen vin;

La pinturo, vesès, rèn mai qu'acò m'agrado;
Mi li siéu assaja, mai n'ai fa que c...oufado.

— Coumo! n'avès pas d'obro alestido emé biais?
Acò m'estouno bèn, alor qu'à vous tant plais.
— Certanamen, n'ai fa; vouéli dire une oubreto.
A-n-elo lou poumpoun! es flamo, mai souleto,
Ma vido ai travaia, sèmpre sènso repaus,
A li douna de coup de pincèu à prepaus;
L'on pourrié l'apela véritable cap-d'obre.
Tant es enluminado e tenche de cenobre.

Tenès, va vous dirai, risès pas, escoutas:
Ai jamai rèn pousqu bèn pinta que moun nas.

Marsiho, Nouvèmbre 1879.

LA SOUCIETA EN COUMANDITO

Tres jouine campagnard, enfant de la Cadièro,
Que fasien dins Paris soun mestié de sourdat,
Sèron proumés qu'ensèn roudarien lei carrièro
Per fourma soun esprit, mai tamben li bada!

Li aviè coume dirias aqui, la fouarto tèsto,
Eu, èro capouràu, leis autrei tourlourou,
Embouitavoun lou pas, e, d'uno cambo lesto,
Caminavon toujours, lou seguissien partout.

Avien proun barrula; déjà deis Invalido
Avien vis lou toubèu dou grand Napoleoun,
Avien vis de Louqsor la longo piramido,
Coumo deis omes grand l'ilustre Panteoun.

E l'Arco de Triounfle ounte lou pouent d'Arcolo
Si vis escrincela dins la pèiro d'ounour,
Et lou valènt tambour, soun outis en bricolo
Que parei batre mai la cargo dei grandour.

L'Engèni de Juihet, plaço de la Bastiho,
La coulono Vendomo emé soun emperour,
Lei Musèu, l'espitàu et l'oustàu de Talio;
Avièn vis tout Paris emé sei carrefour.

Mai vaqui qu'un bèu jour davans la Pépiniéro,
T'avison lou balcon d'uno administracien,
Ounte si legissié: — La Bello Jardiniero,
« Soucieta en coumandito e de mai per acien.

S'aresteron dou coup, e l'un dei cambarado
S'escridé: — Cap de noum, ques que vou dire aco;
La Bello Jardiniero em aquesto charado:
Soucieta en coumandito, es ti d'un nouvèu mot!

Lou capouràu si viro, enredis sa prestaço,
Si friso lei moustacho em'un biais de pieta;
Dreisso soun nas en l'er e prenènt d'impourtaço

Li digue: — Sias toujours, meis ami, d'abeta!

En qu vous serre alors e la geografio,
E l'istori de Franço, ço que vous ai dis
De l'aritemetico et de l'astronomio;
Se n'en sabès ren mai qu'un pauro cago-nis?

Sarès sèmpre gournau; sias de caricaturo;
Mai nonostant que siéu vouestre superiour,
Pèr lors e bord que sian de la memo pasturo,
Voueli, subsequamen que mi faguès ounour!

A dounc escoutas-mi, durbes vousteis ouriho
A moun resounamen; silenci dins lei rang!
Aquelo institucien es une mereviho
De touti lei naciens; an ren fa de mai grand.

Soucieta'n coumandito, es dire qu'es fourmado
Eme dous element que dounon l'unita.
Lou premier element souarte de la pensado,
Lou secound, qu'es l'argent, douno l'abilita.

Per lors, li a lou gerènt, qu'es aquèu qu'à l'idèio,
E puei leis aciounari, aqueli qu'an founça!
— Mai viguen, capouràu, qu'es aquesto riseio,
Aciounari, gerènt? voulès nous faire ana.

— Quand vous dièu que sias d'ai, qu'avès la testo duro;
Espera, vous vou faire uno demounstracien.
E tenès, justamen, uno ideio maduro
S'escapo de moun sup, pèr vouesto educacien.

As d'argènt, Jòuselet? vai mi croumpa 'no pipo,
Tu tambèn, Bartoumièu? vai querre de taba;
Puèi lèu, m'atrouvarès au Café San-Félico,
Mouente prendren ensèn, la gouto de cougna.

Parton e, coumo un lamp, dins quatreis encambado,
Leis vesès de retour emé sei prouvesien.
— Nous vaqui, capouràu; pèr faire de tubado,
Aven ço que nous fàu; fes nous l'esplicacien.

— Ouei, mais sachès d'abord, qu'es pas vautrei bestiolo
Qu'avès agu proumié l'idèio qu'ai douna
De croumpa de taba? Vouesto sano draiolo
Vous dis bèn qu'es ièu soul qu'ai lou dret de fuma!

Pèr lors siéu lou gerènt; vautrei, lei aciounari,
Qu'avès douna l'argènt et fa lou capitau,
Vo, se preferas miés, sias lei coumanditàri
Que pagas ço que fau, per leis frès generau!

E nouesto capourau, d'un air de magistranço,
Pren la pipo, la bourro e l'abro sus lou còup,
E lou vaqui que tubo en mandant em'eisanço
Lou fum que voulastrejo en milo virovou.

— Mai alors capouràu, se vous fumas la pipo,
Bord que sias lou gerènt; nautrei, que fèn aqui?

— Vautrei, leis aciounari, eh! sias la boueno cliquo
Qu'avès toujours lou dret, se vous plai, d'escupi!

FIN

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2004